

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES SOMNAMBULES D'HERMANN BROCH
ROMAN DE LA CONNAISSANCE IRRATIONNELLE
ET PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CHARLES-PHILIPPE CASGRAIN

FÉVRIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Un gros merci à mon directeur de mémoire, Jacques Pelletier. Combien de fois a-t-il relu ce mémoire ? Je l'ignore, tant il est vrai que le nombre de lectures auxquelles il s'est adonné est élevé. Je lui suis également reconnaissant de m'avoir offert un soutien de tous les instants et d'avoir interrompu à plusieurs reprises ses vacances afin de consacrer du temps à me relire. En définitive, le travail accompli en ces pages est le fruit d'une étroite collaboration entre l'auteur et son directeur, sans qui, j'insiste, rien n'aurait été possible.

Je remercie également Kirkland, Julie, Martine et Hervé; leur aide s'est révélée à tel point indispensable qu'il m'est impossible de leur témoigner toute ma reconnaissance puisque l'espace m'étant alloué ici s'avère trop restreint.

J'ai promis à mon oncle Marc, un artiste qui m'a encouragé à persévérer lors de la rédaction de ce mémoire, de le lui dédicacer. C'est maintenant chose faite.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LA CRISE DES VALEURS ET SON DÉNOUEMENT. LE KITSCH VERSUS LE POLYHISTORICISME	19
1.1 L'autonomisation des champs du savoir	19
1.1.1 La dévalorisation du langage	23
1.1.2 Gain en irrationalité et perte en rationalité	27
1.2 Le triomphe de l'abstraction	32
1.2.1 Le kitsch bourgeois	36
1.2.2 Les systèmes ouverts et fermés	39
1.2.3 L'immédiat	42
1.3 Le criticisme kantien ou la synthèse entre le positivisme et le platonisme	47
1.4 Les lois économiques et éthiques	51
1.5 L'idéation symbolique	53
1.6 Kitsch et avant-garde	59
CHAPITRE II	
LA CONNAISSANCE IRRATIONNELLE	61
1.1 La mise en abyme des <i>Somnambules</i>	61
1.1.1 La Vérité, cet obscur objet du désir	65
1.1.2 Héroïsme, magie et esthétisme	75
1.1.3 Le Dieu machinique de Pasenow	79
1.1.4 L'encyclopédie romanesque	84
1.2 Philosophie du roman	88
1.2.1 Philosophie du roman de la connaissance irrationnelle	94
1.2.2 La synthèse du Moi et du monde	98
1.3 Les couples conceptuels Déterminisme / Contingence, Irrationnel / Rationnel	101

1.3.1 Je pense — donc je rêve 112

1.3.2 L'éternel retour du Même 116

1.3.3 L'étrangeté et la familiarité, termes à la fois synonymes et antonymes 121

CONCLUSION 124

APPENDICE A 138

BIBLIOGRAPHIE 142

RÉSUMÉ

L'écrivain doit «`[c]réer la valeur`», puis «reconstruire un édifice de valeurs». Cet impératif formulé par Broch dans son essai «Le Mal dans les valeurs de l'art» constitue aussi le programme narratif de son roman *Les Somnambules*, oeuvre *polyhistorique* — pour recourir à l'appellation générique qu'emploie le romancier — qui mime, et peut-être même accomplit, le processus à l'issue duquel les forces de l'Irrationnel sont canalisées pour faire l'objet d'une rationalisation. La *nouvelle rationalité* que s'efforce de créer Broch au moyen du polyhistoricisme, genre associé par l'auteur au «roman nouveau dans sa polyphonie à la fois rationnelle et irrationnelle», doit selon lui fournir un socle aux nouvelles croyances religieuses appelées à supplanter celles véhiculées par le christianisme, ce système axiologique totalisant qu'il convient, estime-t-il, de remplacer par un nouveau, dont la création est d'ailleurs anticipée dans l'ensemble de sa production littéraire. Roman *polyphonique* au sens où le discours scientifique s'y présente comme le *contrepoint* du discours irrationnel, *Les Somnambules* se propose, plus précisément, de fonder la nouvelle rationalité à partir de la prise en considération des motions psychiques inconscientes qui structurent la pensée.

Le rapprochement entre la raison et ce qui excède les frontières imparties à l'entendement n'étonne guère lorsqu'à la lecture de Broch, on constate que toute grande religion permet de convertir de nouveaux fidèles, c'est-à-dire de susciter chez eux une illumination mystique ne pouvant être décrite autrement qu'*irrationnellement*, même si les membres de cette religion poursuivent, en contrepartie, des objectifs définis, le plus souvent, *rationnellement*. Ainsi, les dévots luttent, dans le meilleur des cas, contre le paganisme et sont appelés, toujours selon Broch, à faire de même en ce qui concerne les avatars de cette religion — fascisme, totalitarisme —, cela en vue de prévenir l'apparition des symptômes se manifestant lors du déclenchement de délires collectifs.

L'œuvre romanesque de Broch, envisagée ici à l'aune des *Somnambules*, est travaillée de fond en comble par les antinomies (rationnel / irrationnel, proche / lointain, souvenir / oubli, familiarité / étrangeté); il en va de même en ce qui a trait aux publications «scientifiques» de Broch, commentées en ces pages dans le cadre d'une analyse portant sur la doctrine axiologique incorporée à l'intrigue romanesque des *Somnambules* et sur la *Théorie de la folie des masses*, du même auteur. La stratégie de lecture adoptée dans le présent mémoire consiste à déplacer les frontières, voire à remettre en question leur légitimité, tracées — parfois arbitrairement par les critiques fréquentant l'œuvre de Broch — entre le roman de la connaissance irrationnelle et son indispensable complément, la philosophie scientifique, dont l'apport est susceptible de contribuer, croit le romancier, à éveiller (au sens métaphorique du terme) ses contemporains; notre auteur incite ceux-ci à re-découvrir les fondements de la Réalité, lesquels résident dans *l'amitié, le sentiment amoureux et l'expérience de la mort*, comme il l'écrit dans *La Mort de Virgile*. Les trois composantes du Réel sont également appréhendées lors de l'acquisition de la connaissance irrationnelle : le noyau de la science est le pré-savoir acquis intuitivement par le somnambule ou le rêveur. Ce noyau ainsi que ce qui l'enveloppe constituent le cœur de notre propos. Nous nous intéresserons donc, dans les pages à venir, à la dialectique du Rationnel et de l'Irrationnel. Les théories de la connaissance de Platon, Descartes, Kant, Cassirer, Jung, susciteront aussi un engouement chez nous.

Mots-clé : polyhistoricisme, littérature religieuse, roman gnoséologique, philosophie du roman, langage de l'immédiateté, position de valeurs, éthique, esthétique.

INTRODUCTION

Roman de la connaissance irrationnelle et philosophie scientifique : cet étonnant couplage, qui rassemble deux notions paraissant de prime abord incompatibles (la connaissance irrationnelle et la philosophie scientifique), fait pourtant sens pour le lecteur d'Hermann Broch. Dans sa préface à un recueil d'œuvres de Broch intitulé *La Grandeur inconnue*¹, Ernst Schönwiese écrit, à propos du titre *Esprit et irrationalité*, que Broch avait projeté de donner à ses «neuf articles qui ont vu le jour à partir de 1932 jusqu'en 1936²» : «Une recherche consacrée à cette idée principale de Broch [l'esprit et l'irrationalité] qui, commençant avec [le roman] *La Grandeur inconnue*, continue à se trouver au centre de l'œuvre de sa vie serait hautement souhaitable.³» La présente recherche se propose de satisfaire ce vœu.

Outre Schönwiese, on compte, parmi les critiques et chercheurs intéressés soit par la question du Rationnel, soit par celle de l'Irrationnel, Sabine Sautter. Elle conçoit le temps tel qu'appréhendé par les protagonistes du premier roman de Broch à paraître entre 1930 et 1932, *Les Somnambules*, en fonction de l'étude du phénomène de l'irrationalité : «With regard to temporal systems, a sleepwalker can often appreciate the true nature of time; he or she can discern its convoluted quality, recognise that the past and future are necessarily and intricately intertwined in the present.» La temporalité des romans de Broch s'apparente, selon elle, à cette «`durée`» théorisée par Bergson lorsqu'il se réfère à un temps qui doit être calculé autrement qu'au moyen de l'exercice de la raison : «The reality of Broch's sleepwalkers is, like Bergson's perfect present, beyond language, which ultimately works only to obscure the present's absolute quality and which naturally and inevitably registers time as relative (Sautter, 1999, p. 149-150, 37, 147-148).»

¹ Recueil où l'on peut lire un roman dont le titre est également celui du recueil, de la correspondance et des essais.

² Ensemble composé, notamment, des essais «L'esprit et l'esprit du temps», «Réflexions relatives au problème de la connaissance en musique».

³ Schönwiese ajoutera : «Dans ce contexte, rappelons la parabole de Claudel *Animus et Anima*, qui traite le même problème ainsi que les recherches d'Henri Bremond sur les rapports entre la connaissance rationnelle et poétique (1968, p. 40-42, note 1).»

Les balises théoriques auxquelles recourt le critique (théories de la durée, de l'intersubjectivité, entre autres) diffèrent de celles employées en ces pages, où il sera question de la fonction attribuée par Broch à la mémoire dont est doté le «savant» qui entreprend, en vue d'acquérir la connaissance «irrationnelle», de se remémorer l'existence d'un objet situé hors de la portée de son entendement parce qu'étant enfoui au plus profond de sa conscience. Le temps décrit par Broch sera néanmoins envisagé, et ce à la suite de Sautter, comme étant empreint de circularité. Les personnages des *Somnambules* découvrent une vérité dont l'existence leur est révélée par l'entremise de l'éternel retour du Même, retour grâce auquel les Idées demeurent identiques à elles-mêmes, justement, cela bien qu'on ne puisse qu'en pressentir l'existence au moyen d'un souvenir qui les altère, sinon les transforme⁴.

La mémoire a pour corollaire l'oubli. Broch insiste sur l'importance de ce phénomène quand il écrit que la familiarité tend à se transformer en son contraire au moment où l'homme prend connaissance d'un oubli avant d'entreprendre de remédier à cette situation. Selon l'optique de Platon, également adoptée par Broch, dont les oeuvres forment une tresse avec celles de l'auteur du *Banquet*, l'oubli n'entraîne jamais l'occultation complète des Idées, qui demeurent éternellement présentes à l'esprit humain, même si leur existence revêt un caractère étrange en raison de cette occultation. Étrange ? Vraiment ? En fait, la connaissance irrationnelle, en dépit du fait qu'elle excède les limites de l'entendement humain, présente aussi un caractère familier puisque l'existence de Dieu est pressentie par l'homme avant même qu'il n'entreprenne de fonder, selon le souhait le plus cher de notre auteur, une nouvelle rationalité dotée d'un fondement éthique. Le terme est lâché ! L'œuvre entière de Broch se subordonne au signifiant Dieu.

Ce fragment d'un discours amoureux énoncé par le personnage de Virgile (héros de *La Mort de Virgile* de Broch, poème publié pour la première fois en 1945) avec la complicité

⁴ À propos de cette question, le personnage platonicien de Diotime s'adresse en ces termes à Socrate : «Ce qu'on appelle en effet étudier implique une évasion de la connaissance; car l'oubli, c'est une connaissance qui s'évade, tandis qu'inversement l'étude, remplaçant la connaissance qui s'en va par un souvenir tout neuf, sauvegarde si bien la connaissance qu'on la juge être la même ! C'est de cette façon, sache-le, qu'est sauvegardé tout ce qui est mortel; non point, comme ce qui est divin, par l'identité absolue d'une existence éternelle, mais par le fait que ce qui s'en va, miné par son ancienneté, laisse après lui autre chose, du nouveau qui est pareil à ce qu'il était. C'est par ce moyen, dit-elle, que ce qui est mortel, Socrate, participe à l'immortalité, dans son corps et en tout le reste (1950, p. 123-124).»

du personnage de Plotia Hiéria est fort représentatif de l'œuvre de cet auteur, oeuvre travaillée de fond en comble par les antinomies :

c'était un savoir émanant des frontières les plus intérieures et les plus extérieures de l'existence, non pas comme un simple symbole, non pas comme un simple symbole de la limite, non, c'était à l'essence même de l'existence qu'ils participaient [dit le narrateur de *La mort de Virgile* alors qu'il communique les pensées du héros et de Plotia sous la forme d'un monologue intérieur énoncé à la troisième personne], avec une telle facilité que plus rien n'apparaissait étranger, que tout apparaissait familier, que chaque point était saturé de distance, toute distance métamorphosée en proximité [...] (1955, p. 421).

Tout paraît familier à l'instant où Virgile meurt, cependant que chaque point devient, en cette occasion, «saturé de distance», ou encore, pour le dire autrement, empreint d'étrangeté, car il est évident que le lointain est précisément ce qui se situe à l'extrême limite, sinon au-delà, des frontières propres à un Moi en pleine expansion, un Moi en train de se dissoudre dans le tout cosmique et de s'abolir. La dialectique entre le Moi (désigné à l'aide des mots «frontières les plus intérieures») et le non-Moi (envisagé au moyen des termes «frontières [...] les plus extérieures») engendre la synthèse entre l'objectivité et la subjectivité⁵.

Sachant cela, on ne sera guère étonné de lire, sous la plume de Broch, des affirmations relatives à l'existence d'une connaissance à caractère à la fois rationnel et irrationnel, objective et subjective; l'une des «Quelques remarques à propos de *La Mort de Virgile*» formulées par Broch se lit d'ailleurs comme suit : «Il s'agit donc là de l'unité de la rationalité et de l'irrationalité, dont l'antinomie — apparente — se résout précisément dans la réalité psychique plus profonde (1966, p. 278).» Lors de la rédaction des *Somnambules*, cette oeuvre charnière, l'une des plus importantes à avoir été écrites par Broch avec *La Mort de Virgile* et la *Théorie de la folie des masses* (publiée de manière posthume en 1953), l'auteur appréhende cette unité lorsqu'il amalgame le discours scientifique au tissu narratif en vue de procéder à la synthèse entre le Rationnel et l'Irrationnel.

⁵ Le héros de *La Mort de Virgile* s'adresse également en ces termes à Plotia : «ô existence perdue, dépaysement familier entre tous, familiarité dépayante entre toutes, ô toi, proximité très lointaine, le plus proche de tous les lointains, premier et dernier sourire de l'âme dans sa gravité, toi, ô toi, qui était et est tout cela, familière et étrangère (1955, p. 139)».

Les Somnambules appartient en quelque sorte à la catégorie inusitée de la littérature scientifique. Ce roman contient d'ailleurs une théorie de la valeur de même qu'une philosophie de l'Histoire. À quoi s'ajoute la pièce de résistance du roman. Soit les explorations effectuées aux «frontières les plus intérieures de l'existence» par le romancier, d'ailleurs conscient du fait que la lecture de son roman provoque un effet de dépaysement; dans sa lettre du 10 avril 1930 adressée à G.H. Meyer, Broch écrit au sujet des *Somnambules* : «Zone où se situe le problème. Elle est déterminée par la conviction que le territoire réservé autonome et intangible du monde s'offre à nous, dans la couche irrationnelle, profonde entre toutes, dans la lointaine région véritablement panique de l'expérience vécue».

Même si l'on se doit de parcourir, à notre tour et à la suite de Broch, la «lointaine région véritablement panique», il convient cependant de tenir compte du fait que le somnambule éprouve, comme l'écrit Broch dans la même lettre, «la nostalgie de réveil, d'un réveil du sommeil, s'opérant dans la connaissance de la vérité (1961, p. 18)». L'acquisition de la connaissance irrationnelle ne constitue pas une finalité en soi. Le constat, formulé par plusieurs philosophes, et ce, notamment, par Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, suivant lequel un «mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant (1992, p. 67)» abuse l'homme, qui, pour être plongé dans un univers fantasmagorique peuplé de simulacres, est incapable de dissocier le rêve de la réalité, ne comporte une valeur que s'il incite celui le formulant à entreprendre de dépasser cette situation.

Broch éveille les consciences. Le somnambulisme ne l'intéresse que si et seulement si l'homme parvient à transcender cet état pour devenir lucide. C'est pourquoi, dans *Les Somnambules*, la philosophie scientifique (dont la pratique est envisagée, dans le premier chapitre de ce mémoire, tel un moyen de remédier au phénomène de la dégradation des valeurs provoquée par le déchaînement des forces de l'Irrationnel) s'offre comme un prolongement au roman de la connaissance irrationnelle (laquelle fait l'objet d'une étude approfondie dans le deuxième et dernier chapitre). *Le problème soulevé par la lecture de ce roman se rapporte à la région panique de l'existence. Soit. Mais l'auteur tente d'apporter une solution à ce problème en ayant recours à l'exercice de la raison.* La passion du réel anime Broch. Il cherche à acquérir «la connaissance de la vérité».

En contrepartie, cet auteur montre, avec *Les Somnambules*, que l'octroi de la part de l'homme d'un statut hégémonique à la raison pervertit ce dernier. Autant l'incursion dans le monde de l'Irrationnel s'avérerait néfaste si les somnambules ne travaillaient pas à favoriser l'avènement de la rédemption, à provoquer l'éveil salutaire, autant la Raison paraîtrait maléfique si elle était envisagée indépendamment de la Vie. Le discours rationnel s'offre comme un prolongement nécessaire au discours onirique alors qu'en revanche, le socle de la rationalité légitime se situe, pour Broch, au cœur de la région panique de l'existence. Ainsi, la raison pure est perverse, tandis que l'irrationalité représente, toujours aux yeux de l'auteur des *Somnambules*, le fondement de l'éthique. Broch fait d'ailleurs valoir, tout en se réclamant de Descartes, la nécessité de procéder à la synthèse entre le *sum* et le *cogito*, entre la Vie et la Raison.

Le corpus étudié dans le présent mémoire est principalement constitué du roman *Les Somnambules*, une trilogie dont les tomes s'intitulent «1888. Pasenow ou le romantisme», «1903. Esch ou l'anarchie» et «1918. Huguenau ou le réalisme», parus séparément entre 1930 et 1932, puis réunis, en accord avec le souhait formulé par Broch dès 1932, au sein d'un seul volume. Les analyses du roman proposées ici seront étayées par la lecture de la *Théorie de la folie des masses*, de *La Mort de Virgile*, du même auteur, ainsi que des oeuvres de Platon, Descartes, Kant et Cassirer⁶. Mais puisque notre principal objet d'étude est le roman *Les Somnambules*, il convient d'en présenter les points saillants, du moins ceux relatifs à la dialectique du Rationnel et de l'Irrationnel.

Les préoccupations à caractère éthique y sont centrales. En témoignent les dix méditations philosophiques intitulées «Dégradation des valeurs» incluses dans la troisième tome des *Somnambules*. Le lecteur prend connaissance de ces méditations alors même qu'il est plongé dans la lecture du récit relatant, entre autres événements, l'arrivée d'un personnage de déserteur, Wilhelm Huguenau, à la ville de Trèves durant la première guerre mondiale. Celui qui ouvre pour la première fois *Les Somnambules* ne manque donc pas d'être étonné

⁶ Pour n'introduire que les penseurs idéalistes étudiés ici. Des théoriciens de d'autres allégeances seront cependant convoqués, l'œuvre de Marx étant, entre autres exemples, mise à contribution dans les pages qu'on va lire.

lorsqu'après avoir parcouru, par exemple, un chapitre relatant l'intrigue de ce roman, il amorce la lecture de dissertations composées de phrases comme celles-ci :

La dernière démarche qui restait à faire au-delà de la cosmogonie monothéiste fut presque insensible, et pourtant elle fut plus importante que toutes les démarches précédentes : la raison première fut transportée de l'infinité ``finie`` d'un Dieu, dans tous les cas encore anthropomorphique, vers le véritable infini abstrait. Les chaînes de questions n'aboutissent plus à cette idée de Dieu, elles se dirigent effectivement vers l'infini [...] (1990, p. 471-472).

Le processus de «[d]égradation des valeurs», pour reprendre le titre qui inspire à l'auteur ses réflexions, s'amorce, notamment, lorsque l'homme se questionne sans relâche, d'où cette propension à substituer la notion d'infini à celle du Dieu fini que, à en croire Broch, il manifeste. D'où encore cette incapacité d'élaborer une éthique, donc, d'agencer les valeurs autour d'un centre pour conférer une harmonie au système axiologique dégradé : le christianisme.

Celui qui ouvre pour la première fois le troisième tome des *Somnambules*, disions-nous, est étonné de lire des développements consacrés à la question de l'infini. Toutefois, malgré cette impression de dépaysement que procure au lecteur de romans la découverte de l'univers singulier de Broch, il n'en demeure pas moins qu'une lecture attentive révèle l'existence d'une unité propre à sa trilogie romanesque; une telle lecture suggère, d'abord, que cette oeuvre est bel et bien un roman; ensuite, que l'auteur ne plaque pas une théorie sur son oeuvre, puisque l'intrigue romanesque engendre les réflexions sur le phénomène de la dégradation des valeurs :

cette signification rationnelle [celle communiquée au moyen de la philosophie] conférée à l'ensemble et associée aux nombreuses significations purement poétiques conférées aux autres couches, écrit Broch à propos des *Somnambules*, exclut que l'élément ``scientifique`` soit placé comme un bloc de cristal à côté du roman. Il *naît* plutôt continuellement du roman lui-même [...] (lettre du 5 août 1931 à Daniel Brody, 1961, p. 69).

Broch affirme également : «la ``Dégradation`` représente la clef (rationnelle et intellectuelle) de l'organisation d'ensemble (lettre du 3 août 1931 à Willa Muir, 1968,

p. 365).» La philosophie a ainsi à la fois pour fonction de favoriser l'accès à une oeuvre hermétique et de fournir un prolongement à l'intrigue romanesque. La philosophie est engendrée par l'intrigue en même temps qu'elle en dévoile le sens. À preuve : le phénomène de dégradation des valeurs et les symptômes lui étant associés (l'incapacité de symboliser les événements pour leur donner un caractère logique, l'inaptitude à construire un univers référentiel cohérent) préoccupent Joachim Pasenow. Le visage de son épouse, Élisabeth Baddensen, se confond, aux yeux de ce dernier, avec le paysage. Les formes propres aux objets et aux êtres lui paraissent indissociables les unes des autres.

Il en est ainsi parce que les révolutionnaires⁷ ayant accompli le travail de sape destiné à provoquer l'écroulement du système de valeurs chrétien, se livrent à une ascèse spirituelle à ce point radicale qu'il leur semble dès lors impossible d'octroyer un caractère «plausible» — dirait Broch — aux manifestations issues du monde empirique : «la présence d'un point infiniment éloigné vers lequel désormais devait tendre toute chaîne de questions et de plausibilité ôtait d'un seul coup la possibilité de rattacher à une valeur centrale les différents secteurs de valeurs (1990, p. 496)», écrit le romancier à propos de la période durant laquelle on procède à un recul du point de plausibilité en remettant en question l'existence du Dieu chrétien conçu à l'image de l'homme⁸; le Dieu abstrait des théologies révolutionnaires (judaïsme, protestantisme) est alors préféré au Dieu anthropomorphique. Résultat : l'homme s'interroge inlassablement sans obtenir de réponses, à l'instar de Pasenow, dont certaines des réflexions sont communiquées en ces termes par le narrateur des *Somnambules* :

on pouvait réfléchir plus calmement à bien des choses et *mainte question* gagnait en transparence ou du moins *ne semblait plus interdite*. Mais ici il y avait *un problème presque insoluble et rien ne servait d'en chercher la solution sur le visage*

⁷ Pasenow s'inscrit, un peu malgré lui, dans leur sillage. Malgré lui parce que, même s'il est protestant, donc partage des affinités avec les révolutionnaires, Pasenow regrette l'époque où le christianisme a atteint son apogée. En tant que romantique, il idéalise le Moyen-Âge.

⁸ Le point de plausibilité est, dit autrement, la croyance à laquelle se réfèrent les dévots dans le but de solutionner les problèmes qui, en l'absence du point en question, demeureraient irrésolus. Chaque fois que l'on procède à un recul du point de plausibilité, pour parler de nouveau à la manière de Broch, la légitimité de la croyance hégémonique est remise en question. Au Moyen Âge, écrit l'auteur des *Somnambules*, «la foi était le point de plausibilité constituant l'aboutissement de toute une chaîne de questions». En revanche, l'intervention des révolutionnaires a eu pour effet de «déplace[r] le point de plausibilité vers un nouveau plan d'infini, dans cette Thébaïde où la foi est reléguée hors de toute activité terrestre (Broch, 1990, p. 495)».

d'Élisabeth : c'était là qu'habitait l'énigme. [...] Qu'est-ce qui rend une femme désirable ? *Joachim ne put s'empêcher de se poser une nouvelle fois cette question, mais rien ne répondit : pas la moindre solution, pas même un éclaircissement.* [...] Phénomène rassurant et effrayant tout ensemble, *quand le regard annulait ainsi le divorce des objets, fondait le distinct en une matière bizarrement homogène où les espèces étaient indiscernables*, on se sentait mis en alerte, frappé d'un souvenir, renvoyé à une certaine chose, qui, hors de toute convention résidait au plus loin de l'enfance et *ce problème sans réponse* ressemblait à quelque chose qui se lève de la mémoire comme un avertissement.

La question. L'élément central de l'intrigue des *Somnambules*. Il y a deux manières de traiter de la crise existentielle que traverse Pasenow. On peut s'efforcer de comprendre les réflexions attribuées au héros du premier tome des *Somnambules* à la lumière du drame vécu par lui, drame dont la prémisse relève du domaine de la vie inconsciente, avec son cortège de réflexions empreintes tout à la fois — dirait Freud — de *familiarité* et d'*étrangeté* («Phénomène rassurant et effrayant»), lesquelles témoignent de l'inaptitude du héros à prendre connaissance des motions psychiques refoulées («on se sentait [...] frappé d'un souvenir, renvoyé à une certaine chose, qui [...] résidait au plus loin de l'enfance»), ou encore interpréter le passage lu à l'instant en tenant compte de l'embarras éprouvé par le personnage à l'idée que sa propension à questionner sans relâche ce qui lui est donné à voir génère une incertitude quant au statut — réel ou irréel ? — qu'il convient d'attribuer aux phénomènes observés (Pasenow s'interroge en ces termes : «était-ce encore une joue ?» lorsqu'il voit le visage de son épouse se fondre au paysage, la joue en question étant celle d'Élisabeth (1990, p. 116-117, nous soulignons).

Broch écrit un roman de la connaissance irrationnelle. Telle est la conclusion à laquelle on en vient si on adopte la première hypothèse de lecture formulée ci-dessus. Qu'advient-il lorsque la force interrogeante — pour emprunter à Broch un néologisme — anéantit les certitudes, conduit l'homme à faire l'expérience du désœuvrement, à découvrir que les manifestations issues du monde empirique s'apparentent à des apparences trompeuses⁹ ? La réponse figure dans *Les Somnambules*.

⁹ «Cette époque a-t-elle encore une réalité ? [...] Existe-t-il une réalité pour le non-sens d'une non-vie ? Où la réalité s'est-elle réfugiée ? [...] dans le doute d'une logique éternellement interrogeante, dont le point de plausibilité s'est dérobé à l'infini (Broch, 1990, p. 625) ?»

Même quand il explore l'inconscient, Broch écrit en philosophe. Notre deuxième hypothèse de lecture corrobore la thèse de l'existence d'une philosophie intrinsèque au roman. En fait, il n'y a pas lieu de choisir entre les deux hypothèses. *Les Somnambules* est à la fois un roman de la connaissance irrationnelle et une oeuvre à caractère philosophique.

Dans sa correspondance et dans son oeuvre critique, Broch martèle une idée. Le romancier doit créer une *littérature polyhistorique*. Qu'est-ce à dire ? Broch blâme le désintérêt manifesté par ses contemporains philosophes à l'égard de la métaphysique en même temps qu'il conçoit ce phénomène comme une chance : pour l'une des premières fois, peut-être, dans l'Histoire, les romanciers peuvent damer le pion aux philosophes et réaliser des découvertes relatives au monde transcendantal en intégrant à leurs oeuvres des éléments qui ressortissaient naguère au domaine de la science, en l'occurrence, la métaphysique, cela avant que les philosophes positivistes ne manifestent leur désintérêt à l'égard des questions d'ordre théologique; les romanciers se doivent ainsi d'amalgamer au tissu narratif des développements à caractère scientifique et métaphysique puisque la tâche qu'il incombait auparavant aux philosophes d'accomplir est devenue dès lors celle des auteurs de fictions polyhistoriques¹⁰.

La création du polyhistoricisme coïncide avec l'établissement d'un nouveau partage entre les disciplines de la littérature et de la philosophie. La philosophie change; la littérature aussi. Celle-ci se transforme étant donné que celle-là se modifie en raison des découvertes réalisées par les scientifiques. Découvertes dont l'ampleur sans cesse accrue rendent les philosophes enclins à dévaloriser la métaphysique. Les physiciens supplantent alors les métaphysiciens. Les philosophes découvrent, pour leur part, l'importance des faits positifs. Quant aux littérateurs, ils doivent s'appropriier, afin de les annexer à leur discipline, les

¹⁰ Broch se reconnaît des affinités avec Joyce, Mann, Musil, Huxley et le Gide des *Faux-Monnayeurs*; ces créateurs réinventent, aux yeux de l'auteur des *Somnambules*, la littérature en lui donnant une portée scientifique (lettres de Broch du 3 et 5 août 1931 adressées à Daniel Brody et Willa Muir, 1961, p. 68-69; 1968, p. 364-367; il y écrit : «[l]’époque du roman polyhistorique est commencée»; «[l]a polyhistoricisation du roman progresse partout»).

connaissances acquises par les philosophes idéalistes de manière à réaliser, si possible, de nouvelles découvertes susceptibles de leur permettre de pallier la dégradation des valeurs¹¹.

Après s'être situé dans l'histoire littéraire et philosophique, après avoir également pris connaissance de l'essor sans précédent des sciences, de l'engouement éprouvé par ses contemporains pour l'étude des phénomènes empiriques, Broch ressent le besoin de redéfinir les tâches du littéraire à la lumière des enseignements transmis par les philosophes de son temps, ce à la suite de quoi il conçoit le projet de créer une littérature polyhistorique au moyen de laquelle sera communiquée une *nouvelle* — insiste-t-il — philosophie de l'Histoire élaborée à l'aide du recours à des prémisses conceptuelles empruntées à la métaphysique. Y a-t-il un lien entre le déclin du monde occidental, ainsi que les phénomènes en résultant, tels le déclenchement de la première guerre mondiale ou encore la montée au pouvoir des fascistes — évoquée par Broch dans le roman *Les Irresponsables* (publié pour la première fois en 1950), conçu comme une suite aux *Somnambules* — et le recul du point de plausibilité observé après que l'existence du Dieu anthropomorphique ait été remise en question ? Le saut dans l'abstraction entraîne-t-il notre perte ? La lecture des *Somnambules* soulève ces questions.

Au sujet du contenu véhiculé par la littérature polyhistorique, on constate que Broch se propose de rassembler l'ensemble des visions du monde dont les représentants des divers secteurs de valeurs sont les détenteurs; il ne saurait donc être question pour cet auteur de se contenter d'acquiescer, puis de transmettre, des connaissances en ayant recours à un ou quelques modes d'appréhension du réel; l'auteur des *Somnambules* projette plutôt de réunir l'ensemble des savoirs transmis par les représentants des différents secteurs de valeurs. La création du polyhistoricisme se révèle être en ce sens un moyen de transmettre un savoir encyclopédique concernant le monde moderne. Bref, le processus de dégradation des valeurs culmine avec l'effondrement du système réunissant l'ensemble de celles-ci alors qu'en contrepartie, les romanciers interpellés par ce phénomène remédient à cette situation en réunissant de nouveau les différents secteurs de valeurs au sein de leurs oeuvres.

¹¹ À ce propos, Eric W. Herd écrit, dans son article intitulé «Hermann Broch and The Legitimacy of The Novel» : «the very aim of his novel-writing, to express the metaphysical problems which philosophy no longer dealt with, involve him in a irrational process (1970, p. 268).»

Définir la nouvelle forme romanesque créée par Broch est ardu. En suivant la trajectoire du signifiant polyhistorique dans l'œuvre essayistique de ce dernier et dans sa correspondance, on découvre, en première approximation, l'existence d'au moins deux définitions formulées en vue de cerner la spécificité propre au genre littéraire à propos duquel il théorise, en l'occurrence, le polyhistoricisme, genre dont la pratique permet, dans un premier temps, d'instaurer un nouveau partage des tâches qu'il incombe aux philosophes et aux romanciers d'accomplir, après que ceux-ci aient réalisé l'importance d'intégrer un pan de la philosophie laissé à l'abandon par ceux-là; puis, dans un deuxième, de subsumer le multiple sous la catégorie du Un pour transmettre de cette façon une connaissance à caractère encyclopédique se rapportant à un monde où les représentants des principales disciplines cognitives ignorent cependant les découvertes réalisées par ceux œuvrant dans des disciplines autres que les leurs. Voilà le programme narratif des *Somnambules*.

Ce programme est conçu par un romancier soucieux de créer une nouvelle littérature en procédant à l'adjonction du discours philosophique et scientifique au roman de la connaissance irrationnelle. À la synthèse entre le Rationnel et l'Irrationnel. Après avoir constaté que le «roman moderne est devenu polyhistorique», Broch, dans un essai intitulé «La vision du monde donnée par le roman», ajoute : «le roman nouveau dans sa polyphonie à la fois rationnelle et irrationnelle est un instrument symphonique tellement merveilleux que celui qui veut entendre sent vibrer dans ses sonorités d'orgue le bruissement de l'avenir (1966, p. 242, 244).» Selon Sigrid Schmid, Broch, lors de la rédaction des *Somnambules*, crée

la forme du roman épistémologique, dans lequel il tente d'atteindre la totalité sur l'axe horizontal par la narration panoramique, c'est-à-dire l'enregistrement des différents domaines de la vie, des ``éléments (*Vokabel*) de la réalité``, comme il les appelle, une totalité complétée sur son axe vertical par la représentation de l'ensemble d'un allant [*sic*] des pulsions instinctives subconscientes jusqu'à la formation rationnelle de la théorie (2001, p. 8).

Le projet littéraire de Broch a une ampleur titanesque. Il se propose de tout dire sur le monde. D'explorer la psyché dans son intégralité. Une telle exploration, il convient cependant de le préciser, est moins effectuée en vue de réaliser des découvertes relatives à la psychologie humaine qu'afin d'aborder — encore et toujours ! — des questions éthiques.

L'Irrationnel est ce dont les personnages des *Somnambules* qui se réclament plus ou moins ouvertement du positivisme ne se préoccupent guère. De Dieu Huguenau se soucie très peu. Pourtant, ce personnage est agi par les forces de l'Irrationnel. L'inconscient exerce également une forte emprise sur Pasenow et Esch. Mais l'influence provenant d'un domaine situé hors de la portée de l'entendement subie par Huguenau remplit une fonction encore plus considérable dans les descriptions consacrées à ce dernier qu'au sein des récits dont les héros sont Pasenow et Esch, récits présentés dans les deux premiers tomes des *Somnambules*. Dans le troisième tome de sa trilogie romanesque, Broch écrit :

la raison pure [...] ne tolère plus aucune mise en forme et [...] dans sa rigidité abolissant sa propre logique, se heurte à la barrière de l'infinité logique; la raison devenue autonome est radicalement perverse, elle abolit la logique du système et s'abolit ainsi elle-même : elle est l'artisan de sa dégradation et de son éclatement définitif (1990, p. 701).

Cette raison pure, c'est celle à laquelle se réfèrent Huguenau et ses contemporains, celle qui, de surcroît, se transforme en son contraire, incite l'homme à «pécher» — car le mal absolu est commis par le rationaliste — et se révèle, en définitive, encore plus néfaste que les manifestations associées à l'Irrationnel; en fait, si l'on s'appuie sur le raisonnement, assez retors, de Broch, le Rationnel, dans sa forme la plus épurée, c'est-à-dire dénuée de composantes irrationnelles, tend à s'abolir, et s'apparente, par conséquent, davantage à l'Irrationnel que ne le ferait un raisonnement au sein duquel transparissent les émotions de celui qui l'énonce. Cet étrange paradoxe : le rationaliste déraisonne, figure dans des développements où il est fait état des gestes et réflexions d'Huguenau, personnage qui, comparativement aux autres somnambules peuplant le roman de Broch, se révèle être tout à la fois l'individu le plus calculateur et celui dont la conduite est, en contrepartie, la plus imprévisible.

Huguenau est impulsif. Quand il s'apprête à violer Mme Hentjen, Huguenau, avant même de réaliser qu'il la désire, s'aperçoit de ceci : «il commença seulement à remarquer qu'il exigeait d'elle quelque chose de plus substantiel... comme en dédommagement de ce qu'elle lui devait (1990, p. 683).» Étrange comportement ! et qui paraît d'autant plus étonnant que le personnage auquel l'auteur prête l'intention d'agir de manière non préméditée, sans que la

raison ne fasse autre chose qu'assister au triomphe des forces de l'Irrationnel, est présenté comme la personnification du rationalisme ! La conscience remplit chez lui une fonction secondaire. L'inconscient acquiert en revanche une suprématie écrasante.

Comment Broch conçoit-il l'inconscient ? Coupant court à de longs développements, nous nous contenterons pour l'instant de formuler, en guise de réponse provisoire, quelques remarques à propos de l'intérêt manifesté par Broch à l'égard de l'activité mentale du rêveur, intérêt sans cesse grandissant à mesure que son œuvre prend de l'ampleur. Cet auteur se préoccupe d'abord et avant tout, quand il réfléchit à l'inconscient «du point de vue d'une théorie de la valeur¹²», de la *logique* qui préside aux associations d'idées inconscientes et de la capacité dont dispose le rêveur de *déduire*, c'est-à-dire d'acquérir un pré-savoir au moyen d'un raisonnement intuitif, raisonnement qui se révèle être un moyen de réaliser, ultérieurement, la découverte sans laquelle ce rêveur ne pourrait, lorsqu'il est, cette fois, à l'état de veille, donner une forme définitive au pré-savoir¹³. De là l'obligation ressentie par Broch de procéder à une synthèse du Rationnel et de l'Irrationnel, de réaliser un amalgame entre la science et la prophétie : «En dépit de toute sa parenté avec le domaine mythique», écrit Broch dans «L'héritage mythique de la littérature», «la littérature doit se subordonner [...] à l'esprit de l'époque, à la tournure scientifique de celui-ci afin de pouvoir se rapprocher ainsi de la ``prophétie logique`` future telle qu'elle le pressent et le réalise en devenant polyhistorique (1966, p. 251, 252, 254, nous soulignons).»

¹² L'un des essais les plus importants de Broch s'intitule «Remarques sur la psychanalyse du point de vue d'une théorie de la valeur (2005, p. 45-82)».

¹³ Dans son essai «L'héritage mythique de la littérature», Broch écrit : «Dans la mesure où il est possible de ranger le rêve dans la logique diurne (aristotélicienne), il est tant bien que mal accessible grâce aux règles de Freud [...] qui, il est vrai, se rapportent en majorité au contenu. En revanche, le mécanisme de la ``logique nocturne`` est inaccessible à l'observation empirique directe et, à supposer que cela soit possible, il ne pourrait être saisi que si l'on pouvait démontrer qu'un modèle logico-mathématique ``supra-aristotélien`` [...] peut s'accorder avec les fonctions du rêve. Si on réussissait à établir *une pareille logique, purement formelle*, du rêve, elle inclurait aussi du même coup le schème formel de toute pensée ``productive``, de cette incursion dans l'avenir propre à l'homme et seulement à lui, par laquelle l'avenir devient une partie de l'instant présent.» La logique propre à l'activité mentale du rêveur lui permet de procéder à un ensemble de déductions, donc de se projeter dans l'avenir, d'anticiper, en somme, et ce un peu à la manière du prophète, l'instant où sera effectué la grande découverte grâce à laquelle sera créé le mythe fondateur d'une nouvelle culture susceptible de remplacer celle associée à un christianisme moribond.

Revenons au point de départ. Bien qu'il paraisse, au premier abord, étonnant, le rapprochement entre les notions de connaissance irrationnelle et de philosophie scientifique se révèle approprié lorsqu'on se réfère aux romans de Broch, oeuvres polyhistoriques en ceci qu'elles présentent à la fois une dimension rationnelle et un caractère irrationnel; s'apparentent à un discours onirique, donc prophétique; amalgament le discours scientifique à la trame narrative du roman; et, finalement, répertorient les grandes visions du monde, dont les détenteurs sont les divers représentants des principaux secteurs de valeurs

Le polyhistoricisme est une notion ayant plusieurs acceptions. Elles sont néanmoins compatibles. À preuve, la prophétie présente des similitudes avec la mathématique puisque l'une et l'autre disciplines s'exercent lorsque l'homme déduit en vue de se référer à un raisonnement futur à l'aide du recours à un pré-savoir. Le passé répète alors l'avenir. La science revêt en cette occasion un caractère prophétique.

Le noyau de la connaissance rationnelle : la connaissance irrationnelle.

Outre les questions ayant trait à la philosophie de l'Histoire et à la littérature scientifique, celle relative au roman polyhistorique, laquelle englobe en fait les deux premières, fera l'objet de développements substantiels dans le premier chapitre du présent mémoire. Enfin, nous insisterons, dans le deuxième, et ce lorsqu'il sera question de la connaissance irrationnelle, sur l'importance que revêt la prophétie logique, ou encore, si on préfère, l'ensemble des déductions auxquelles s'adonne le rêveur ou le somnambule afin que l'avenir s'inscrive dans le prolongement du passé, et vice versa, la Vérité étant découverte par celui qui est porté par le mouvement de l'éternel retour.

«Dans l'œuvre d'art considérée comme sédiment esthétique de l'aspiration éthique, écrit Broch, le ``temps qui a été`` devient image immédiate de l'avenir, dans lequel il aspire à entrer. Dans chaque oeuvre d'art particulière se reflète la totalité (1966, p. 348).» Pour englober la totalité, il convient de se projeter vers l'avant en même temps que d'accomplir un travail d'anamnèse. En ce sens, le fondement de la nouvelle rationalité existe déjà. Scrutant l'Origine, le prophète parcourt un chemin tracé d'avance. Ce chemin, où errent également les somnambules, incapables, toutefois, à la différence du prophète, de canaliser les forces de

l'Irrationnel pour les rationaliser, n'est nul autre que celui menant à la science. Les romanciers du polyhistoricisme empruntent ce chemin. Il convient donc de le parcourir à notre tour dans le but de rencontrer Hermann Broch.

Évitons toutefois de confondre l'irrationalité dont est empreint le discours onirique, sinon prophétique, du somnambule, avec cette autre forme d'irrationalité qui se manifeste au sein des secteurs de valeurs devenant autonomes dès l'instant où les représentants de ceux-ci cessent d'entretenir des relations avec leurs concurrents, soit ceux se réclamant de disciplines autres que les leurs. Quiconque s'oriente vers l'inconnu (Dieu, les Idées, le souverain Bien) accroît l'étendue de ses connaissances. L'«inconnu» est malgré tout ce à propos de quoi on ne parvient tout au plus qu'à acquérir une connaissance irrationnelle. Grâce à laquelle il devient cependant possible de progresser sans relâche. Du moins jusqu'à ce que le but axiologique ne tende à obnubiler les dévots. Suite à quoi le système de valeurs, d'ouvert qu'il était, devient fermé; ledit système prend alors, écrit Broch, la forme d'un «système global, clos sur lui-même, [qui] échappe largement au contrôle de la réalité»; «[a]utrement dit, poursuit Broch, la théologie du système *s'hypertrophie*. Quand les normes de cette hypertrophie sont transposés à la réalité, il se déclare des états de folie.¹⁴»

Il devient dans ce cas nécessaire de procéder à un recul du point de plausibilité. Cette entreprise salutaire donne néanmoins naissance à une nouvelle forme d'idolâtrie. Elle provoque l'apparition de «théologie[s] privée[s]»; Broch emploie ces termes afin de désigner les secteurs de valeurs haussés au rang d'absolu par leurs représentants après que soit survenu l'éclatement du système de valeurs totalisant qui réunissait les secteurs en question (1990, p. 721). Dans une telle situation, les systèmes de valeurs parcellaires présentent un degré élevé de fermeture comparable à celui observé auparavant au sein de la doctrine axiologique à laquelle se référaient les chrétiens fanatiques. La valeur promue par les militaires (la guerre, c'est la guerre), celle prisée par les commerçants (les affaires sont les affaires), ont une composante *rationnelle*; ils subordonnent ces valeurs à des buts — en l'occurrence : remporter des victoires, ou encore s'enrichir — clairement définis, à la

¹⁴ «Par exemple, écrit encore Broch, c'était pour la théologie du XVIe et du XVIIe siècle [*sic*] une vérité déductive inébranlable qu'il devait exister des sorcières, et cette nécessité logique a été imposée à la réalité, de sorte qu'une authentique folie collective devait effectivement se produire (2008, p. 54).»

différence de ceux envisagés par les adeptes des systèmes ouverts, buts *supra-rationnels* constamment redéfinis à mesure que l'étendue des connaissances s'accroît.

Le but à propos duquel existe une définition formulée avant même que les recherches relatives à son existence n'aient été entamées, est qualifié par Broch d'*esthétique*, et ce en plus d'être envisagé, pour recourir de nouveau à la terminologie employée par cet auteur, à l'aide des mots *dogmatique* et *moral*. Le but partiellement inconnu, dont l'existence est néanmoins pressentie par tout un chacun, correspond à une finalité *éthique*. Bref, la révolution protestante, en entraînant la disparition du centre axiologique, prédispose les représentants des doctrines parcellaires à faire preuve de conservatisme, donc à octroyer un statut hégémonique à la raison; pourtant, la rationalité qui représente la finalité propre à l'un ou l'autre des secteurs de valeurs autonomes se transforme en son contraire lorsque ses représentants manifestent de l'intolérance à l'égard de leurs adversaires : les adeptes des théologies privées se soumettant à des diktats contraires aux leurs.

Récapitulons les prémisses d'un raisonnement qui donnerait probablement le vertige aux penseurs les plus aguerris ! et comme nous n'en sommes pas, il nous faut tâtonner quelque peu, au risque de nous égarer dans les méandres du discours philosophique brochien. Le christianisme tend, lorsque s'amorce son déclin, à provoquer des délires de masse chez les dévots, devenus soudainement des fanatiques; événement à la suite duquel il convient de provoquer une révolution de la connaissance susceptible de permettre aux théologiens modernes de progresser indéfiniment; mais le recul du point de plausibilité provoque, en contrepartie, la disparition du centre axiologique et favorise l'émergence des théologies privées subordonnées à des buts rationnels; par ailleurs, l'hégémonie de la raison s'avère indissociablement liée au processus de dégradation des valeurs puisque, dans une telle situation, la raison «abolit la logique du système et s'abolit ainsi elle-même : elle est l'artisan de sa dégradation et de son éclatement définitif (Broch, 1990, p. 701)»; cette dégradation résulte, en somme, de l'irruption des forces de l'Irrationnel.

Autrement dit : Le système chrétien auparavant subordonné à un but supra-rationnel présente un degré de fermeture élevé lors de l'apparition des symptômes de délire collectif; cette crise se résorbe temporairement lors du déclenchement d'une révolution, laquelle

prédispose toutefois les adeptes des théologies privées à faire preuve de conservatisme; etc. Nous parcourons de nouveau certains des développements consacrés par Broch à l'alternance entre les périodes lors desquelles les masses délirent et celles pendant lesquelles les individus composant celles-ci retrouvent le salutaire équilibre psychique, obtenu, le plus souvent, suite à l'intervention des révolutionnaires, qui soit ouvrent une brèche dans un système de valeurs obsolète, soit créent de nouvelles valeurs, dans le but de montrer que le paradigme Rationnel / Irrationnel structure la philosophie de l'Histoire de Broch.

Impossible, donc, de ne point traiter de l'Irrationnel lorsqu'on s'intéresse à la science de Broch. Aussi, nous effectuerons, dès le premier chapitre, un détour avant d'aborder la question de la littérature scientifique. Une brève étude consacrée à l'irrationalité figure dans ledit chapitre, même si cette étude culmine, par ailleurs, avec la prise en considération de la rationalité. Il va sans dire que la question de l'Irrationnel est, dans le deuxième chapitre, abordée à l'aide de développements plus substantiels que ne le sont ceux présentés dans le premier.

Broch crée ses oeuvres, et ceci est tout particulièrement vrai de *La Mort de Virgile*, dans un état de transe onirique, du moins selon ses dires¹⁵. Malgré tout, quelques années après avoir mis un point final à *La Mort de Virgile* et abandonné la carrière de poète-romancier pour se consacrer presque exclusivement à l'écriture de la *Théorie de la folie des masses*, Broch se désole de ne point être parvenu à écrire une oeuvre tout à fait irrationnelle :

Ce livre terminé [*La Mort de Virgile*] me devient quelque chose d'étranger [...] je ressens cela à l'égard de toute ``littérature`` que j'ai produite [...] entre le premier ``acte de création littéraire`` s'insère un processus rationnel presque blasphématoire [...] qui me rend complètement étranger le processus terminé

déplore-t-il (lettre du 30 novembre 1948 à Egon Vietta, 1961, p. 358-359).

Même dans ses travaux théoriques, Broch compare le «*créateur*» démiurge à une «*créature*» somnolente vivant dans un état crépusculaire semblable, à certains égards, à celui

¹⁵ En fait les études menées à partir des nombreuses versions ayant servies d'ébauches à ce poème prouvent le contraire (Bier, 1974, p. 193-194) !

que connaissent les contemporains de ce dernier (2008, p. 171, nous soulignons). Bien sûr, un éclair de lucidité frappe le «savant». Le feu de la réalité le consume :

ah ! s'exclame le héros de *La Mort de Virgile*, il y avait les districts bouleversés, labourés, du poumon douloureux, *il y avait ceux de la fièvre, de la fièvre inquiétante*, dont les vagues issues des profondeurs rougeoyantes *les plus inconnues* montent jusqu'à la peau [...] tous ces domaines du corporel et du sur-corporel, la dure et pierreuse *réalité* du squelette [...] reposaient dans ce grand flot qui dépasse tout ce qui est humain et tout ce qui est océanique, dans ce flot qui monte, se retire et revient sans cesse, et dont la houle qui retourne vient battre sans cesse les rives du cœur et lui imprime un perpétuel battement, — *à la fois réalité d'image et image de réalité* [...] *oh ! images, oh ! réalités* [...].

La lucidité brûle le poète. Le voleur de feu rimbaldien acquiert la connaissance prométhéenne¹⁶. Il remporte un gain en rationalité. Provoque une révolution gnoséologique. — En contrepartie, le héros de *La Mort de Virgile* est, à l'instar des paysans et des individus qui composent les masses, immergé dans la torpeur du rêve. Il somnambule : «Mais lui, qui [...] jadis avait été aussi paysan [...] lui, qui n'était plus attaché qu'au destin, il gisait là, *visionnaire nocturne*»; «oh ! il reconnaissait mieux que jamais la vanité des efforts d'évasion de la masse animale [...] et il reconnaissait que le même lot lui était réservé, tout aussi inévitable, la chute dans un néant rigide qui n'abolit pas la mort», la chute qui précipite le commun des mortels dans un abîme des profondeurs duquel il ne peut émerger faute de pouvoir renaître après avoir acquis la connaissance rédemptrice (1955, p. 75, 210, 89, nous soulignons).

Inutile d'en dire davantage. D'un aspect déroutant, voire rébarbatif, le titre du présent mémoire est décidément le seul qui convient à une réflexion portant sur la dialectique entre le Rationnel et l'Irrationnel.

¹⁶ Broch revendique incontestablement une filiation avec les poètes maudits et les tenants de l'art pour l'art, célébrés dans son étude sur Hofmannsthal (1966, p. 56-58, 60-63), même si l'auteur de celle-ci exprime des réserves à leur égard. Il faut lire à ce propos l'indispensable commentaire de Robert Halsall se rapportant à l'étude en question : «Broch here sees the possibilities of renewal in the various arts, originating in aestheticism, as something positive. He has, in other words, a positive attitude to experimentation (2000, p. 220).» Cette pièce compromettante qu'est le «Hofmannsthal» doit être rangée au dossier consacré à la question de l'attitude anti-esthétique prôtée, souvent à raison, sans doute, mais parfois aussi à tort, à Broch.

CHAPITRE I

LA CRISE DES VALEURS ET SON DÉNOUEMENT LE KITSCH VERSUS LE POLYHISTORICISME

1.1 L'autonomisation des champs du savoir

Quiconque a lu le roman *Les Somnambules* sait que son auteur accorde une attention toute particulière au phénomène que voici : l'«hypertrophie» de la valeur, selon le terme employé par Broch alors qu'il formule un diagnostic sur la société moderne (2008, p. 83), engendre chez plusieurs un mépris à l'égard des professions autres que celles qu'ils pratiquent. Exercer un métier, c'est se réclamer d'une éthique — ainsi Whilelm Huguenau, l'un des principaux protagonistes du roman de Broch, adopte une posture décrite par le narrateur des *Somnambules* à l'aide des termes «éthique commerciale (1990, p. 379)», Huguenau étant un commerçant —, et adopter la posture éthique équivaut à se fier à des connaissances acquises par les représentants du secteur de valeurs auquel le commerçant, par exemple, appartient. Or, dès la Renaissance, l'éthique professionnelle s'est dégradée suite à l'éclatement du système de valeurs chrétien. Il en résulta ce phénomène (déplorable, juge Broch) : les différents domaines de valeurs, au lieu d'être subordonnés à une valeur liée au monde supraterrrestre, une valeur suprême associée à un centre — à un Dieu — autour duquel s'agenceraient l'ensemble de ceux-ci, devinrent indépendants. Chacun de ces secteurs acquit une suprématie. Du coup, le commerçant (pour reprendre l'exemple de Huguenau) devint intolérant et dogmatique; il crut que la seule valeur digne d'importance était celle liée au «dieu capital», comme le dirait Marx (1963, p. 347, note (c)).

La seule connaissance que le commerçant juge légitime a trait au fonctionnement de l'économie de marché. Suite à l'effondrement du christianisme, il hausse un élément du monde terrestre (l'argent) au statut de phénomène supraterrrestre. Il n'est d'ailleurs pas le seul

responsable de ce phénomène de «dégradation des valeurs» — termes apparaissant, rappelons-le, dans le titre qui coiffe les douze méditations philosophiques présentées dans le roman de Broch¹ —; l'artiste qui produit du kitsch se livre à des épanchements émotifs et participe ainsi au processus de dégradation des valeurs puisqu'en procédant de la sorte, il adhère à une «théologie privée (1990, p. 721)», vouant un culte à ce que Broch appelle péjorativement une «religion de la beauté (1966, p. 319)». Y adhèrent tous les artistes méprisant ce qui excède leur unique champ de compétence.

Comment reconquérir notre liberté — au sens platonicien et kantien de ce terme — pour «se couler hors de cet enclos» que représente cette «grotte (Broch, 1990, p. 721)» où, tels les détenus de la caverne décrits par Platon dans sa célèbre allégorie, nous sommes emprisonnés, faute de détenir une connaissance transcendantale ? Comment, autrement dit, parvenir à réorienter notre vision mentale en direction des Idées, à exercer cette «Liberté» à propos de laquelle Broch dit qu'elle «flamboie» et s'apparente à un «ultime et doux rayonnement s'échappant des gorges embrasées du ciel grand ouvert (1990, p. 721)» dans un passage où l'on entend des échos de la doctrine platonicienne ?

À cette interrogation nous fournissons une réponse dans les développements à venir. Pour Broch, toute connaissance ayant trait au divin est acquise par l'homme de manière innée. Le narrateur du deuxième roman de Broch à avoir été publié, *La Grandeur inconnue*, dit que cette connaissance est «impossible à perdre (1968 : 180)». Platon, pour sa part, fait valoir, par le truchement de Socrate, que la connaissance se rapporte à des principes immuables et éternels appréhendés par l'âme les ayant naguère contemplés avant qu'elle ne s'incarne dans un corps (1999-2003, t. 1, p. 793, 838); si les tenants du christianisme, cet avatar du platonisme, ont postulé le principe selon lequel l'âme est immortelle et divine, c'est parce qu'ils se sont efforcés d'acquérir une connaissance absolue. La «Liberté» «[ressemble] à l'absolu», dit Broch (1990, p. 721); l'exercice de la liberté transcendantale, puisque c'est assurément à la catégorie de la transcendance que se réfère Broch lorsqu'il orthographe ce mot avec une majuscule, s'offre comme un moyen de dépasser le monde terrestre pour accéder à celui des essences. Par ailleurs, dans un monde où tout devient relatif, où la connaissance, comme le stipulent les positivistes, avec qui Broch n'a eu de cesse de

¹ Lesquelles, remarque Kundera, confèrent à ce roman une unité thématique (1986, p. 63-64).

polémiquer, ne peut, suppose-t-on, que s'acquérir à l'aide des sens, chaque profession revêt un caractère dogmatique.

C'est ce qui est montré dans *Les Somnambules* à l'aide du récit consacré aux personnages de Khulenbeck, médecin-major dans un hôpital militarisé; de Kessel, un docteur et un assistant du médecin-major; de Flurschütz, lui aussi un docteur et un assistant du médecin-major; ainsi qu'au personnage de l'ingénieur et de sous-lieutenant Otto Jaretski. Ce dernier doit être amputé de son bras gauche parce qu'il a été intoxiqué par des gaz alors qu'il était au front. Dans le récit consacré à Jaretski ainsi qu'aux trois médecins, qui ont pour tâche de soigner les soldats ayant été blessés, on retrouve trois des principales thématiques développées dans *Les Somnambules*, à savoir, dans un premier temps, celle liée au progrès, à propos duquel les trois médecins constatent qu'il a eu pour effet de créer une situation absurde puisque l'on doit soigner les individus afin qu'ils puissent, aussitôt qu'ils sont rétablis, retourner sur le champ de bataille; puis, dans un deuxième temps, celle liée à la suspicion éprouvée à l'égard du langage; et enfin, dans un troisième temps, celle liée à la réification de l'être humain, thématique prépondérante dans le récit consacré à Jaretski, ne serait-ce que parce que ce dernier est comparé à une machine.

La première de ces trois thématiques est formulée par Broch dans le discours tenu par le médecin Khulenbeck, qui dit lui-même appartenir à ce groupe de «sordides matérialistes» que sont, à son avis, les médecins : «Connaissez-vous l'histoire du condamné qui avait avalé l'arête et qu'on a opéré pour le pendre le lendemain, demande-t-il à son collègue Flurschütz ? Soit dit en passant, c'est notre métier (1990, p. 483, 448).» En tant que matérialiste, Khulenbeck est bel et bien un représentant du positivisme; ainsi, quand Flurschütz affirme qu'«[o]n ne peut absolument pas comprendre ce qui se passe dans un autre domaine», se référant ici au processus d'autonomisation des professions, Khulenbeck répond à son collègue ceci : «Dieu merci [...] les médecins n'ont pas besoin de faire de la philosophie (1990, p. 449) !», remarque intéressante puisqu'en effet, et comme le montrent les dissertations philosophiques rédigées par Bertrand Müller, l'autonomie propre à chacun des champs du savoir (la philosophie, la médecine, etc.) a pour effet de créer une hypertrophie de la valeur, laquelle devient alors une déité. Cela explique pourquoi le médecin-major méprise les philosophes. Seule la chirurgie a de la valeur à ses yeux.

Se référant à la Renaissance, Müller explique que cette époque coïncide avec le début du processus de dégradation des valeurs; c'est à partir de cette époque que ce qu'il appelle la «valeur centrale (1990, p. 495)» en parlant de Dieu disparaît ou, à tout le moins, perd de son importance et «qu'apparut dans le monde cette véhémence avec laquelle des secteurs de valeurs, qui doivent subsister côte à côte, sans ponts ni relations qui les unissent, sont élevés au rang d'absolu (1990, p. 539)». Ce constat est énoncé, mais sous une forme différente, par Flurschütz :

je crois que dans un temps pas trop éloigné la médecine se sera tellement spécialisée qu'une consultation entre un spécialiste de maladies internes et un chirurgien ou un dermatologue ne pourra absolument pas donner de résultat, simplement parce qu'il n'y aura plus de termes d'entente entre les spécialités.

C'est faux, complètement faux, Flurschütz, affirme Khulenbeck, sous peu il n'y aura absolument plus que des chirurgiens — c'est la seule chose qui restera à toute cette médecine, complètement à sec.

Khulenbeck dit on ne peut plus explicitement qu'en tant que représentant d'un secteur de valeurs, soit celui lié à sa profession, il souhaite écraser toute forme de concurrence; il va même jusqu'à dire à Flurschütz : «laissez-vous conseiller, changez votre fusil d'épaule et devenez chirurgien (1990, p. 507) !» Manifestement, Broch a voulu illustrer ici l'idée qu'au sein d'une profession, il y a une prolifération de sous-systèmes dont chacun tend à devenir autonome et à supplanter les autres.

Même si, dans «Huguenau», les récits et/ou discours développés parallèlement à l'intrigue liée au personnage principal sont élaborés en fonction d'un style particulier à chacun², on constate néanmoins que ceux-ci sont agencés entre eux de manière on ne peut plus cohérente, ainsi qu'en témoignent les extraits du roman de Broch cités ci-dessus, où l'on peut constater que l'auteur, bien souvent, formule une même idée d'un «récit» à l'autre : le processus d'autonomisation des valeurs et, par conséquent, des professions génère un phénomène d'incommunicabilité, ce que Flurschütz déplore lorsqu'il affirme que, sous peu, il

² Kundera dénombre cinq lignes stylistiques dans *Les Somnambules* : celle du roman, de la nouvelle, du reportage, du poème et de l'essai (1986, p. 93).

n'y aura «plus de termes d'ententes» entre les professionnels, qui, souvent, au sein d'une seule profession, luttent pour exercer une suprématie.

1.1.1 La dévalorisation du langage

Comme nous l'avons déjà constaté, la dégradation des valeurs a pour corollaire la suspicion éprouvée à l'endroit du langage; c'est pourquoi le chirurgien Khulenbeck affirme qu'heureusement, les médecins n'ont pas à se préoccuper de philosophie. Pour le positiviste, toute activité qui nécessite l'emploi du langage symbolique est inutile. Il faut donc voir dans ce discrédit de la philosophie un des principaux symptômes de la dégradation des valeurs. L'intellectuel est lui-même de plus en plus enclin à se méfier du langage. Bertrand Müller affirme à ce sujet : «oh ! existe-t-il plus profonde résignation que celle d'une époque qui n'est plus capable de philosopher ? La méditation philosophique elle-même s'est transformée en un jeu esthétique, un jeu qui n'existe plus» — un jeu que l'on pratique en formulant, selon l'expression de Müller, de «vaines paroles (1990, p. 622)».

Dans un monde où survient un phénomène de dégradation des valeurs, la philosophie ne comporte plus aucune légitimité puisque le langage est systématiquement dévalorisé. La philosophie est devenue un jeu esthétique parce qu'aucune crédibilité n'est accordée à celui qui la pratique. Dans son essai intitulé «La vie sans idée platonicienne», Broch montre comment le rejet de la philosophie auquel s'adonne l'intellectuel vivant à une époque où le positivisme accapare le champ des connaissances entraîne des répercussions désastreuses³. Le scepticisme éprouvé par l'intellectuel à l'égard du langage le rend enclin à dévaloriser son travail. D'où son incapacité à s'opposer à l'anti-intellectuel, constate Broch dans le même essai (1968, p. 319).

³ «Ainsi, lorsque l'homme intellectuel assume la honte de laisser traiter ses aspirations philosophiques injurieusement de bavardages, de jeu esthétique avec des mots, pour lequel il n'y a pas de place en cette époque de faits et de preuves, et même lorsque, grâce à son propre scepticisme, il va jusqu'à prêter la main à un tel affront, sans aucun doute, un espoir inextinguible joue un rôle à côté de tout le reste : l'espoir que le dictateur héroïque soit quand même le futur messenger de salut platonicien ou tout au moins son précurseur immédiat», écrit Broch dans «La vie sans idée platonicienne (1968, p. 321)».

Le héros s'adonne à une démarche assez semblable à celle de l'intellectuel; alors que celui-ci souhaite parfois, et même souvent, qu'un dictateur prenne le pouvoir — dictateur susceptible d'être le «futur messager du salut platonicien ou tout au moins son précurseur immédiat (Broch, 1968, p. 321)», du moins, selon ce qu'est enclin à croire l'intellectuel —, le héros veut à tout prix remporter une victoire, souhaitant ainsi soumettre à sa volonté la terre entière⁴. Le héros et l'intellectuel sont donc très proches du dictateur. Ce dernier exerce à tout le moins un attrait sur eux. Comme le constate Broch, «l'esprit dictatorial» exerce sur le héros un «charme qu'on peut bien qualifier de démagogique (1968, p. 318)». Selon Bertrand Müller, ses contemporains souhaitent être gouvernés par un «chef»: «nous aspirons à avoir un ``chef``, afin qu'il nous fournisse la motivation d'événements que, sans lui, nous sommes contraints de qualifier d'insensés (1990, p. 416).»

Les Somnambules possède une «unité absolue d'architecture⁵», unité grâce à laquelle les récits s'emboîtent parfaitement, chacun d'eux étant construit à partir des mêmes leitmotive, dont l'un d'entre eux pourrait être envisagé comme suit: quand l'Église disparaît, la tâche que cherchent à accomplir aussi bien le héros que l'intellectuel consiste à promouvoir le platonisme; cette tâche est néanmoins difficile, sinon impossible à accomplir, comme le constate Broch dans «La vie sans idée platonicienne», car le héros subit l'attrait du dictateur. L'intellectuel est également enclin à encenser le démagogue, parce que la crise des valeurs, qui est aussi une crise du langage, l'incite à déprécier son travail et à succomber au

⁴ «Car le héros veut accomplir dans le temporel ce qui était jusqu'alors la tâche de l'Église dans le domaine spirituel, écrit Broch: la soumission de toute la terre (1968, p. 316).» Broch affirme également: «Le héros doit toujours ``vaincre (1968, p. 318)``». Parce qu'Esch souhaite à tout prix remporter une victoire, il en vient à dire à Lohberg, l'un de ses partenaires en affaires: «``Ou lui, ou moi``» (1990, p. 316), en parlant, du moins, c'est ce qu'on peut supposer, à la fois d'Éduard Bertrand et de l'époux de Mme Hentjen, époux qui, au moment où débute le récit «Esch», est décédé depuis quatorze ans; le rival auquel se réfère Esch lorsqu'il emploie le pronom «lui» se révèle donc être une entité composée à la fois de Bertrand et de M. Hentjen, personnages qui sont tous deux plus puissants que Esch, car celui-là est associé à un Dieu, tandis que celui-ci est considéré par Esch comme étant un rival amoureux qui, même mort, continue d'exercer un ascendant sur son épouse, laquelle s'est longtemps efforcée de demeurer fidèle à son ancien mari, avant de céder aux avances de Esch. On trouve dans *Les Somnambules* une formulation saisissante de ce principe voulant que le héros, tel un dictateur, aspire à anéantir les forces antagonistes, à soumettre le monde à sa volonté, lorsqu'il est dit qu'Esch «sentit que le monde lui appartenait. ``Ou lui ou moi``, répéta-t-il» à Lohberg (1990, p. 316).

⁵ Pour employer une expression à laquelle recourt Broch dans sa correspondance lorsqu'il traite de son roman. Voir la lettre datée du 6 avril 1930 rédigée par Broch et adressée à Frank Thiess (1961, p. 15).

charme du dictateur, qu'il croit être le mieux habilité à rédimer le monde, à fonder la nouvelle religion susceptible de remplacer le christianisme.

Bertrand Müller fait-il sien ce raisonnement ? On peut, à tout le moins, considérer qu'il s'identifie à ses contemporains. Affirmer, comme il le fait : « nous aspirons à avoir un ``chef`` » équivaut à rappeler ce fait : l'intellectuel est, lui aussi, à la recherche d'un détenteur de l'Idée. Il n'est, par conséquent, pas entièrement à l'abri du piège tendu par les démagogues. Cependant, de là à dire que Bertrand en appelle à la venue d'un « chef », il y a un pas à faire... qu'il faut se garder d'effectuer.

Connaissant un moment de lucidité, le délirant August Esch fait montre d'une aversion pour les démagogues recourant aux artifices langagiers, alors qu'il effectue son périple en direction de Badenweiler pour y rencontrer Édouard von Bertrand (1990, p. 325). Le mépris affiché à l'endroit de tout ce qui relève du travail intellectuel, serait-on tenté d'ajouter aux réflexions de Esch, a pour effet d'engendrer un regain d'intérêt à l'endroit des démagogues qui parviennent à manipuler les foules à l'aide de politiques élaborées afin de satisfaire les penchants du plus grand nombre d'individus, avides de sensations fortes et cherchant à éprouver ce que Broch appelle une « sursatisfaction », c'est-à-dire une sensation extatique leur faisant oublier l'état de panique suscité par un contexte économique précaire qui les rend enclins à craindre l'étranger (car l'immigrant, en tant que représentant de l'altérité, symbolise cette étrangeté irréductible que le Moi ne parvient pas à assimiler). Climat propice à la montée au pouvoir des fascistes.

De même que le héros se veut le détenteur de l'Idée platonicienne, ce pourquoi Esch et Joachim Pasenow tentent tous deux de dépasser le monde terrestre pour contempler l'Idée, de même l'intellectuel cherche à combler le vide laissé par la dissolution de l'Église, institution ayant eu naguère pour fonction de faire valoir la légitimité de l'Idée; pourtant, l'intellectuel constate que le langage ne permet plus d'appréhender l'Idée, comme si, depuis que le « mutisme bruyant (Broch, 1990, p. 639) » a envahi le monde, le langage n'avait plus aucune portée éthique, celui-ci étant devenu un jeu esthétique.

Pour Esch et Müller, le langage est problématique. La dévalorisation du langage ayant été provoquée par la prédilection qu'affichent plusieurs intellectuels à l'endroit de l'esthétisme, et ce au détriment de l'éthique, a pour corollaire la réification de l'être humain, phénomène qui est sans doute illustré de la façon la plus frappante dans le récit sous forme de reportage consacré à l'ingénieur Jaretski.

Au plan formel, ce récit est bel et bien, comme le dit Kundera, un «reportage⁶». Peu d'interventions de la part du narrateur (il est objectif). Beaucoup de dialogues. Ultra-naturalisme. Bref, tout ici rappelle les romans de Dos Passos. Dans sa lettre adressée à G.H. Meyer datée du 10 avril 1930, Broch parle d'«une forme nouvelle, ``objective``, celle du reportage en un certain sens» au sujet du troisième tome des *Somnambules* (1961, p. 20); le terme désigne non plus seulement une ligne stylistique, comme c'est le cas dans le commentaire de Kundera sur *Les Somnambules*, mais le troisième tome du roman dans son ensemble : c'est donc dire que le récit concernant ce secteur de valeurs qu'est la médecine, est, de par sa forme, représentatif de «Huguenau», où l'ensemble des récits parallèles à celui relatant le déroulement de l'existence de Huguenau est empreint de ce réalisme qui s'avère non seulement être la principale caractéristique du récit sous forme de reportage, mais également l'élément central du dernier tome de la trilogie romanesque de Broch.

Le naturalisme convient ici parfaitement à un récit dont la figure centrale, en l'occurrence Huguenau, se réclame d'un pragmatisme absolu : tout ce qui relève de l'art n'est que chimères, croit-il. Autrement dit, le reportage, et il convient d'ajouter ceci au commentaire de Kundera, est la ligne stylistique dominante de «Huguenau» — ce qui n'a par ailleurs pas empêché Broch de déroger à son programme narratif⁷, en érigeant des «barrages de réflexion (Broch, 1961, p. 20)» et en introduisant fréquemment des passages sous forme lyrique, comme s'il y avait, avouons-le, une disparité entre ce programme et le résultat final.

⁶ Kundera ne précise pas à quel récit il se réfère lorsqu'il emploie ce terme. À notre sens, un seul récit peut être désigné à l'aide de l'appellation générique «reportage», soit celui consacré, entre autres personnages, à Jaretski.

⁷ Lequel, avance-t-il, se résume à l'aide de «l'article ``réalisme (1961, p. 77)``».

1.1.2 Gain en irrationalité et perte en rationalité

Jaretzki est alcoolique. Il estime que la guerre, au moment où elle s'est déclenchée, provoqua un état d'ivresse. État que Jaretzki cherche d'ailleurs à prolonger en se soûlant du matin au soir. «Eh bien, Flurschütz, rappelez-vous seulement comme nous étions magnifiquement saouls en août quatorze... J'ai l'impression que cela a été la première et la dernière fois qu'on a eu un véritable sentiment de solidarité», dit Jaretzki (1990, p. 632)⁸. L'inclusion au sein de la communauté militaire fut pour Jaretzki l'occasion de s'enivrer, et c'est cette extase éprouvée lors du déclenchement de la guerre qu'il cherche par tous les moyens à éprouver de nouveau : «donnez-moi n'importe quel autre genre de saoulerie, une saoulerie nouvelle (1990, p. 632)», dit Jaretzki à Flurschütz, la saoulerie dont il est ici question étant celle qui sera susceptible de remplacer la guerre, de provoquer la même euphorie que celle vécue par les soldats en 1914; Jaretzki poursuit en disant : «peu importe que ce soit la morphine ou le patriotisme, ou le Communisme, ou n'importe quoi d'autre qui vous saoule complètement... donnez-moi quelque chose qui nous rende à tous notre solidarité, et j'abandonnerai la boisson (1990, p. 632-633)».

Cette nouvelle saoulerie, on le sait maintenant, sera le fascisme. Jaretzki fait d'ailleurs allusion au communisme, régime auquel Broch se référera à plusieurs reprises dans sa *Théorie*, où il établit une corrélation entre le fascisme et le marxisme, et fait valoir que les marxistes ont été les premiers à édifier un régime totalitariste, lequel servit — croit Broch — de modèle aux fascistes lorsqu'ils conçurent le leur (2008, p. 501). Parce que le «gain en irrationalité» qu'il cherche à accomplir s'accompagne d'une «perte en rationalité», Jaretzki

⁸ L'une des principales causes à l'origine de la guerre est la volonté de réaliser un «gain en irrationalité» qui s'accompagne d'une «perte en rationalité», pour employer deux expressions auxquelles Broch a recours dans un texte intitulé «Proposition pour la fondation d'un institut de recherches sur la psychologie politique et pour l'étude des phénomènes de folie collective» (inclus dans la *Théorie de la folie des masses*, du même auteur (2008, p. 17). Les termes «perte en rationalité» sont employés afin de désigner un phénomène de «folie collective»; Broch écrit à ce sujet que des «justifications pseudorationnelles viennent appuyer des comportements irrationnels-pulsionnels (1979, p. 17)». Les «justifications pseudorationnelles» tendent alors à camoufler le besoin éprouvé par l'homme de connaître cette extase ressentie lorsqu'il se sent faire partie d'une communauté dont les membres sont solidaires les uns à l'égard des autres. En somme, les guerres sont, certes, déclenchées, pour des raisons d'ordre territorial, par exemple, mais elles surviennent également parce que les soldats recherchent ce sentiment de fraternité — duquel est issu un gain en irrationalité — qu'ils ne peuvent plus éprouver dans les communautés religieuses, cela en raison de leur obsolescence.

dévalorise tout ce qui s'apparente à un discours «rationnel» ou intellectuel — tout ce qui n'est pas susceptible de provoquer une ivresse⁹.

Jaretzki dit détester la lecture¹⁰. En quoi il est bel et bien à l'image de son époque, où le langage est systématiquement dévalorisé. Rappelons-nous comment Khulenbeck réagissait lorsque Flurschütz appréhendait l'instant où la spécialisation outrancière à laquelle se livrent les professionnels provoquera un éclatement au sein même de la médecine, profession minée par la prolifération des sous-systèmes se développant indépendamment les uns des autres; chacun de ceux-ci prend une telle expansion qu'il s'hypertrophie, les représentants de ces sous-systèmes n'obéissant plus désormais qu'à une (folle) logique, à laquelle s'en remet d'ailleurs Khulenbeck lorsqu'il recommande à Flurschütz de «changer son fusil d'épaule», d'abandonner ses travaux portant sur les glandes (1990, p. 506)¹¹ et de devenir chirurgien. «L'homme est un tueur... Pour le reste, il n'y comprend rien», dit Khulenbeck (1990, p. 507).

Jaretzki et Khulenbeck ne sont pas les seuls à éprouver une suspicion à l'égard du langage; Flurschütz, qui, pourtant, oppose une certaine résistance à son supérieur, Khulenbeck, et critique le positivisme, perçoit avec acuité le problème auquel nous sommes confrontés : «il faudrait vraiment inventer un nouveau moyen de communication... Tout ce qu'on peut écrire et dire, *c'est devenu complètement sourd et muet*... Il faudrait qu'il y eût quelque chose de nouveau sinon le patron finira par avoir raison avec sa chirurgie (1990, p. 656, nous soulignons)...»

⁹ L'expression «gain en irrationalité» est employée par Broch afin de désigner «les valeurs irrationnelles de la culture» et «les sentiments d'appartenance sociale et collective» (2008, p. 17). Il est vrai que le gain en irrationalité a pour Broch une portée éthique; il est également vrai que c'est le phénomène de perte en rationalité qui prend le plus d'ampleur lorsque survient une guerre, puisque la perte en question entraîne une négation de l'éthique. Il nous est toutefois paru approprié d'introduire la notion de «gain en irrationalité» pour envisager la quête de Jaretzki car il cherche à éprouver une sensation de l'ordre de l'Irrationnel par le biais de l'inclusion au sein d'une communauté.

¹⁰ Quand Flurschütz lui parle de Scheler et de son ouvrage intitulé *le Génie de la guerre*, ajoutant : «Ce n'est pas un bon livre», Jaretzki s'exclame : «Ah ! bon, c'est un livre... Ce n'est rien du tout (1990, p. 632)».

¹¹ Khulenbeck est un pragmatique dédaignant tout ce qui s'apparente à une connaissance théorique; seule l'action a de la valeur à ses yeux, ce pourquoi il est un adepte des interventions chirurgicales, qu'il n'hésite d'ailleurs pas à pratiquer même dans les cas où ce n'est pas nécessaire.

Ainsi que le constate Bertrand Müller dans la première méditation philosophique des *Somnambules*, ce qui caractérise les agissements des individus vivant à une époque où l'édifice de valeurs s'est effondré est que ces agissements trouvent une justification qui, au plan logique, s'avère inattaquable; pourtant, et c'est là un paradoxe étonnant, chacun, tout en agissant en fonction de cette logique — qui, pour Khulenbeck, s'énonce suivant ce principe, à savoir qu'il convient d'amputer systématiquement les membres des blessés de guerre —, a l'impression de devenir fou : «L'événement collectif nous donne une impression de folie, affirme Müller, mais nous pouvons avec facilité fournir un exposé logique des motifs qui déterminent notre destin individuel (1990, p. 414).»

Khulenbeck agit, lui aussi, de manière logique; seulement, puisque cette logique est devenue un *absolu*, elle tend à s'apparenter à un phénomène illogique. En s'hypertrophiant, la valeur, parce qu'elle est en constante expansion, se heurte à la «barrière de l'infinité logique (1990, p. 701)¹²», suite à quoi le représentant d'une profession ou d'un secteur de valeurs ne parvient plus à solutionner les problèmes auxquels il est confronté. Et comment pourrait-il en être autrement ? Si l'on se heurte à la barrière de l'infini, si, pour le dire autrement, la valeur hypertrophiée, de rationnelle qu'elle était, tend à devenir irrationnelle à mesure qu'elle prend de l'expansion et que les professionnels s'en réclamant cherchent à interpréter le monde uniquement à partir de celle-ci, n'est-il pas prévisible que, pour ne recourir qu'à cet exemple, le système de Khulenbeck soit envahi par les forces de l'Irrationnel ? Toute «théologie privée (1990, p. 721)», et la chirurgie telle que pratiquée par Khulenbeck doit à coup sûr être désignée à l'aide des termes «théologie privée», à pour centre une valeur érigée en absolu, laquelle incite quiconque y adhère à appliquer *religieusement* les préceptes issus d'une doctrine.

À l'ère du positivisme, les doctrines prolifèrent et s'opposent les unes aux autres, ce pourquoi le personnage de Esch a l'impression de vivre dans une époque anarchique. Suite à la réunion syndicale lors de laquelle l'anarcho-syndicaliste Martin Geyring fut piégé, victime qu'il a été des agents provocateurs engagés par Édouard Bertrand, Esch, nous est-il dit,

¹² Ces termes sont employés par Broch afin de tenir compte, notamment, du renversement à l'issue duquel un système, d'ultra-rationaliste qu'il était, devient irrationnel.

ne savait qu'une chose, c'est qu'il fallait boire pour remettre de l'ordre dans le monde. Martin, hostile à la grève, était arrêté, arrêté par une police qui agissait pour le compte des armateurs et d'un officier échappé de l'armée, une police qui portait la main sur un innocent de façon éhontée — peut-être parce qu'on ne lui avait pas livré la tête de Nentwig (1990, p. 223).

Outre le fait que la grève ait été organisée par le patronat et, en première instance, par Bertrand, ce qui consterne Esch est que l'innocent Martin Geyring ait été victime des manœuvres d'un individu ayant déserté l'armée : Bertrand, ce criminel (le déserteur est passible d'une peine de mort), dispose donc d'un pouvoir illimité. En toutes choses, Esch cherche quelle est la logique présidant à l'organisation du monde; c'est pourquoi il hasarde l'hypothèse selon laquelle l'anarchie règne puisqu'il s'est glissé une erreur dans le livre de comptes de l'univers; en omettant de dénoncer Nentwig, Esch a laissé triompher l'injustice¹³. Cette erreur a eu pour effet d'engendrer le chaos. Du moins, Esch en est convaincu. Selon lui, la moindre erreur de calcul est susceptible d'entraîner des conséquences néfastes. De provoquer un désordre universel.

Fascinante est la pensée de Esch. Il voudrait remettre de l'ordre dans le monde en décelant le lien de causalité qui rattache les actions les unes aux autres. Logique implacable ! Logique tout à fait folle¹⁴ ! Encore une fois, Broch montre (de manière convaincante) que le représentant d'une théologie personnelle — dont la valeur centrale est ici associée au langage de l'argent et/ou de la mathématique — est infailliblement appelé à se heurter à la «barrière de l'infini».

Jaretski, pour sa part, est le prototype de cet homme nouveau que s'efforcent de fabriquer les «ingénieurs» (pour reprendre un terme employé péjorativement par le narrateur des *Somnambules* alors qu'il nous communique les réflexions de Esch), un homme réifié obéissant aux ordres dictés par l'État et toujours prêt à se rendre au front. Ainsi, quand Flurschütz demande à Jaretski comment il se sent depuis qu'on lui a installé une prothèse pour remplacer son avant-bras gauche, ce dernier répond : «Comme une machine qui vient de

¹³ Nentwig était un supérieur de Esch. Il s'est livré à des transactions frauduleuses, comme a pu le constater Esch, et a, par conséquent, agi criminellement, en quoi il ressemble à Édouard Bertrand.

¹⁴ Broch a écrit un aphorisme au sujet de Esch; il se lit en partie comme suit : «L'objet de son désir, c'est la clarté logique, il aimerait donner forme à un monde dont la clarté logique serait tellement forte qu'il y serait lié dans sa propre solitude, comme à un poteau de fer (1990, p. 600-601).»

naître... une machine dans une excellente période (1990, p. 632)». Jaretzki pense en fonction d'une logique, celle qui préside aux agissements des soldats : «Il appartient à la logique du soldat de flanquer une grenade entre les jambes de l'ennemi (1990, p. 493)». Voilà la première phrase de la sixième des neuf méditations philosophiques intitulées «Dégradation des valeurs» (XLIVe chapitre de «Huguenau»). Cette phrase fait écho au XLIIIe chapitre, où Jaretzki confie à Flurschütz qu'on lui a amputé son bras gauche afin que justice soit rendue : parce qu'il a lancé une grenade en direction d'un soldat, Jaretzki croit qu'il est légitime qu'on lui ait coupé l'un de ses membres; ce dernier ajoute cependant : «sachez-le... vous avez attrapé le mauvais bras [...] c'est avec celui-là que j'ai flanqué la grenade (1990, p. 493)».

L'expression «flanquer la grenade» est aussi employée par Müller dans le XLIVe chapitre; c'est donc dire que l'expérience vécue par Jaretzki fournit au personnage du philosophe un point de départ à sa méditation. Broch accorde beaucoup d'importance à ce qu'il appelle la «polyphonie architectonique», expression lui permettant de décrire la structure des *Somnambules*; cette structure polyphonique est la caractéristique prépondérante de ce roman ainsi que de l'*Ulysse* de Joyce, comme le remarque Broch dans sa lettre datée du 5 octobre 1930 et adressée à Daniel Brody ainsi qu'au directeur de la maison d'édition du Rhein Verlag, A. G. Meyer, lettre dans laquelle le romancier refuse d'être associé à Svevo dans le texte de présentation accompagnant *Les Somnambules* : «j'ai simplement l'impression provisoire que ce roman [*Cosini*] ne possède pas *ce qui est l'essentiel chez Joyce, ce à quoi je me suis efforcé également [...] et qu'après tout j'ai réalisé en partie, à savoir la polyphonie architectonique* (1961, p. 36, nous soulignons)», polyphonie qui confère effectivement une unité au roman, comme en témoigne, par exemple, la manière dont les XLIIIe et XLIVe chapitres sont agencés : la voix de Müller accompagne celle de Jaretzki dans ce concert de voix qu'est *Les Somnambules*, où, souvent, le discours d'un personnage répond à celui prononcé par un autre protagoniste.

Le XLIVe chapitre de ce roman s'inscrit dans la continuité du précédent, car outre le fait que l'on entend résonner la voix de Jaretzki au sein de la méditation de Müller, comme si une circulation de la parole s'effectuait d'un chapitre à l'autre, on constate que la méditation philosophique s'offre comme le prolongement du récit hypertextuel puisque la doctrine positiviste, à laquelle se réfère Jaretzki — il est *logique* pour le soldat de lancer un projectile

en direction de son adversaire, puisque cette action est accomplie conformément à l'éthique liée à sa profession —, fait l'objet de développements de la part de Müller, qui cherche à mesurer l'impact engendré par l'éclatement du système de valeurs : chaque représentant d'un secteur de valeurs agit dans un tel contexte en se référant à un principe moral érigé en un absolu, et il s'ensuit que l'interprétation du monde à laquelle se livre un tel représentant s'effectue en fonction d'une lecture univoque des événements. À l'ère du positivisme, il est devenu impossible de relativiser les principes moraux liés aux professions.

1.2 Le triomphe de l'abstraction

Au Moyen-Âge, croit Müller, on parvenait à se prémunir contre la tendance à transformer les principes liés à une profession en un ensemble de dogmes, tendance observée maintenant chez les divers représentants des secteurs de valeurs. Lorsque la religion catholique assurait cette cohésion qui maintenant fait défaut, tous les métiers formaient un ensemble harmonieux ayant pour valeur centrale la foi; celle-ci permettait d'éviter que l'on agisse en fonction d'un dogme. La seule morale que connaît le militaire est, constate Jaretski, celle qui relève de la logique propre au métier.

L'artiste moderne, remarque Müller dans la méditation philosophique contenue au XLIV^e chapitre des *Somnambules*, prône (fréquemment) la doctrine de l'art pour l'art, et le bourgeois respecte ce mot d'ordre : «faire des affaires (1990, p. 499)», principe sacré, s'il en est un, car si cette valeur centrale qu'était la foi au Moyen-Âge a été abolie, c'est parce qu'elle a été supplantée par la valeur économique. Celle-ci tend à devenir la valeur centrale du monde moderne. Dans sa *Théorie de la folie des masses*, Broch avance que l'

atomisation des anciens rituels centraux en une infinité de rituels mineurs [...] n'empêche naturellement pas qu'on trouve certains éléments unitaires dans cette atomisation, les divers rituels de l'argent, en particulier, signalent un ``dénominateur commun`` de la valeur dans tous ces phénomènes : ce sont tous des rituels orientés vers le ``succès``, vers un machiavélisme du succès qui a par exemple engendré un ``machiavélisme commercial`` spécifique, mais qui a également pénétré toutes les

autres sphères de valeurs, au point qu'il a fallu transformer le chevaleresque rituel militaire d'antan en une sordide idolâtrie du succès de la ``guerre totale``.¹⁵

La *Théorie de la folie des masses* s'offre comme un prolongement théorique des *Somnambules*. C'est particulièrement vrai du passage traitant de la «guerre totale». L'idée voulant que la guerre totale soit érigée en un absolu, Müller l'énonce dans la sixième méditation lorsqu'il se réfère au principe suivant : «La guerre, c'est la guerre (1990, p. 494)», ce qui signifie que la guerre s'apparente à un principe «`en soi`», selon une autre expression employée par Müller (1990, p. 496), et que, par conséquent, elle est devenue prétexte à se livrer à une «sordide idolâtrie», étant dépourvue de cette finalité religieuse et chrétienne qui lui conférait naguère une noblesse, un caractère chevaleresque et, surtout, incitait les soldats à agir en fonction d'un code d'honneur, ce qui avait pour effet de limiter les ravages causés par les combats.

Le Commandant Pasenow perçoit avec acuité le renversement à l'issue duquel la guerre, d'événement chevaleresque se déroulant en fonction du respect du code de l'honneur qu'elle était, est devenue, à l'ère du positivisme, une manifestation sordide; aussi, quand le Commandant voit le moignon de Jaretzki et qu'il demande qu'on lui explique de quelle façon il a été blessé, lui avouant ne pas comprendre comment les gaz ont pu provoquer cet effet, Jaretzki répond : «Ils ont aussi cet effet là [soit de provoquer l'asphyxie], mon Commandant.» Et le narrateur des *Somnambules* de constater : «Le Commandant réfléchit un moment. Puis il dit : ``Ce n'est pas une arme chevaleresque (1990, p. 430).``»

Pasenow associe les gaz empoisonnés employés par les militaires à l'ère industrielle et aux bourgeois évoluant en milieu urbain : «il y avait une montée du chaos, mais du fond du chaos, dans le borbier des gaz empoisonnés, on voyait ricaner le visage grimaçant de Huguenau (1990, p. 651)» : c'est ainsi que le narrateur des *Somnambules* nous décrit la réaction de Pasenow alors qu'il vient d'apprendre qu'Huguenau, un individu en qui Pasenow avait confiance, est un déserteur; le narrateur nous fait donc part ici de la vision d'horreur de Pasenow : celui-ci a l'impression que l'Apocalypse est advenue.

¹⁵ Les rituels modernes, Broch les qualifie de «privés». Ils se présentent, ajoute-t-il, comme l'envers des «`rituels institutionnels`» liés aux religions tolérant les objets de culte (2008, p. 355).

Tant dans le premier tome que dans le dernier, Broch recourt au style de l'indirect libre afin de nous communiquer les pensées formulées par Pasenow au sujet de ce «bourbier» qu'est le monde urbain, monde anarchique s'il en est un : «Le chaos du monde s'élevait de toutes parts, il y avait une montée du chaos des pensées et du chaos du monde (1990, p. 651)», songe Pasenow lorsqu'il est hanté par l'image du déserteur Huguenau. On ne saurait être plus clair que l'est ici Broch : pour Pasenow le monde moderne n'est que chaos. Même la pensée de Pasenow est «chaotique». Ce qui la structurait auparavant, soit la valeur militaire, est désormais aboli, et puisque c'était grâce à celle-ci qu'il parvenait à *canaliser les forces de l'Irrationnel afin de les rationaliser*, pour recourir à la définition de la valeur proposée par Müller dans l'épilogue des *Somnambules*, le Commandant en est réduit à être le jouet de ses impressions.

En même temps, Pasenow, parce qu'il est enclin à déprécier les croyances auxquelles il a adhéré naguère, lui qui pratiquait avec ferveur les rituels militaires, compare son costume militaire à un vêtement sacerdotal et avait conscience que ces rituels lui permettaient de sauvegarder, en quelque sorte, les traditions en substituant le militaire au prêtre (1990, p. 23), découvre une facette de la réalité qui lui était dissimulée étant donné qu'il a de tout temps interprété le monde en fonction d'un système de valeurs (le romantisme) anachronique, donc peu conforme au réel : la trahison commise par Huguenau à son égard lui révèle que le déroulement de la guerre, loin de favoriser l'avènement de la rédemption, loin d'être subordonné à une finalité religieuse et chrétienne, est une manifestation du mal absolu.

Toutefois, dès 1888, c'est-à-dire vingt-six ans avant que ne se déclenche la première guerre mondiale, Pasenow envisage la ville comme un lieu démoniaque où tout est faux et où, par conséquent, on ne parvient plus à distinguer le jour de la nuit, comme si le monde tel qu'aperçu à l'état de veille était similaire à celui dans lequel évolue le rêveur et/ou le somnambule. Alors qu'il nous transmet les réflexions de Passenow se rapportant au monde industriel et, tout particulièrement, à l'usine Borsig, le narrateur dit :

Dans quel borbier était-il [Pasenow] tombé ? [...] En ce moment les bâtiments de chez Borsig devaient être noirs de traînées de suie, noirs le pavé et la cour de l'usine que l'on apercevait par le portail, une mer de fange noire et brillante. Il sentit la fumée que la pluie rabattait du sommet noirci des hautes cheminées rouges : une

odeur fétide d'insomnie et de soufre. C'était le borbier, ce borbier où le gros homme, où Ruzena, où Bertrand avaient leur place [l'homme en question est un client de la prostituée Ruzena, dont Pasenow est épris]; c'était tout pareil aux établissements de nuit avec leurs flammes de gaz et leurs lieux d'aisances (1990, p. 138-139).

Tout comme Huguenau, Édouard Bertrand est un déserteur. Ils sont issus du borbier. Ainsi les perçoit Pasenow. La ville est pour lui un enfer. Le choix de termes tels que «hautes cheminées rouges», «une mer de fange noire» témoignent de cette association entre l'enfer et le milieu urbain : dans le monde où évoluent Édouard von Bertrand et Ruzena, le feu est omniprésent, ce pourquoi les cheminées ont un aspect rougeoyant (comme si l'usine était l'antre du diable). Pour Pasenow, les aristocrates et les propriétaires terriens doivent fréquenter des lieux autres que ceux où évoluent les bourgeois ainsi que les individus qui, tels Ruzena, appartiennent aux classes laborieuses; il convient, autrement dit, d'établir une distinction entre l'univers de la tradition et celui de la modernité, d'opposer aux valeurs dont se réclament les individus évoluant en milieu urbain les valeurs ayant été transmises par le paysannat et l'aristocratie terrienne, deux classes sociales idéalisées par Pasenow. D'où la présence d'un énoncé tel que «ce borbier où le gros homme, où Ruzena, où Bertrand avaient leur place».

Si les aristocrates et les paysans évoluent en milieu rural, les prolétaires et les bourgeois, en revanche doivent, croit Pasenow, être confinés à l'espace de la ville : c'est donc en opposant le monde où règnent les traditions, et, surtout, où les individus agissent en fonction d'un code de l'honneur, au monde maléfique et sous-terrain de la ville, véritable cloaque couvert de suie et qui ressemble à un lieu d'aisances, que Joachim espère conserver un semblant d'ordre. Alors que Ruzena fait incontestablement partie du prolétariat, Édouard Bertrand, pour sa part, est, malgré le fait qu'il soit issu de l'aristocratie — comme en témoigne cette particule de noblesse qu'est le von —, un grand bourgeois : c'est pourquoi tous deux ont leur «place» dans la ville.

1.2.1 Le kitsch bourgeois

Le petit-bourgeois [...] ne craint pas de faire étalage de sa sentimentalité, pas nous. [...] Des gens comme ce brave fabricant-de-bouchons-de-bouteilles-de-vin ont une conception de la vie entièrement sentimentale, ai-je pensé sans l'exprimer, que nous n'avons pas. C'est ce sentimentalisme qui est repoussant chez eux. Ce sentimentalisme est cependant la vulgarité qu'ils pratiquent, leur vie durant, au préjudice de tout le monde. Le sentimentalisme de ces gens, qui leur rend tout si commode, est le malheur du monde (Bernhard, 1990, p. 331-332).

Dans le troisième tome des *Somnambules*, les personnages maléfiques que sont, aux yeux de Pasenow, Ruzena et Bertrand (ces deux derniers étant issus de classes sociales qui s'affrontent en milieu urbain, à savoir la bourgeoisie et le prolétariat), sont remplacés par Huguenau, lui aussi un représentant de la bourgeoisie, classe sociale qui, comme on le sait, a été associée naguère à la révolution française, avant d'adopter une attitude qu'on pourrait qualifier de conformiste; en effet, lorsque la bourgeoisie est parvenue au pouvoir, il semble que, comme l'affirme Broch dans sa conférence intitulée «Quelques remarques à propos de l'art tape-à-l'œil», prononcée aux alentours de 1950-1951, cette classe s'est pliée «à cette loi curieuse d'assimilation et qu'elle prît à son compte la tradition aristocratique, bien qu'elle suivît justement une direction antinomique et opposée (1966, p. 316)», direction liée au protestantisme et au calvinisme, deux courants de pensée qui sont, avec le judaïsme, invariablement associés par Broch au mouvement révolutionnaire ayant provoqué l'éclatement du système de valeurs chrétien.

La bourgeoisie, parce qu'elle adhère, de manière générale, au protestantisme et qu'elle est, par conséquent, issue de ce que Broch associe à une tradition éthique (1966, p. 315), fut *étrangère aux préoccupations d'ordre esthétique*, cela avant que ses membres ne s'identifient aux aristocrates, au point d'adopter les valeurs, liées à l'esthétisme, promues par ceux-ci. Comme le note Broch dans ses «Remarques», les révolutionnaires «étaient absolument rationalistes», et ce en plus d'être des «ennemis de l'art et du décor (1966, p. 315)».

Durant la Réforme, les bourgeois ont tenté d'instaurer une nouvelle forme de spiritualité dont la principale caractéristique a été que le relation entre Dieu et l'individu

reposa sur ce que Broch appelle la «langue muette de l'immédiateté (2005, p. 37)». Cela entraîna la dissolution de l'Église puisque, lorsque les bourgeois tentèrent d'instaurer une révolution tant au plan social que spirituel, il n'était plus nécessaire, pour communier, de faire appel à ce médiateur qu'était le prêtre. Dieu devint *immédiatement* accessible. L'auteur tient compte de ce phénomène quand il emploie l'expression «langue de l'immédiateté». Il désigne au moyen de celle-ci l'abolition du médium langagier qui provoqua, entre autres répercussions, l'envahissement du mutisme bruyant. Dénigrer ce qui a trait au monde divin, survaloriser, donc, les faits positifs, c'est procéder à la suppression du médium langagier. Suivant cette optique, les faits parleraient d'eux-mêmes sans qu'un sujet s'exprimant à leur propos n'ait besoin d'intervenir.

L'emploi de la langue muette de l'immédiateté conduit à la méconnaissance de ce fait : le Moi agence les perceptions, ordonne les vécus et, surtout, construit un univers référentiel. Broch écrit : «[Huguenau] eût certainement découvert qu'il faut qu'il y ait des symboles cachés bien que visibles qui garantissent l'unité de l'événement et la cohésion du monde, — symboles dont l'existence est nécessaire parce qu'autrement tout le visible se disloquerait en un indicible agrégat (1990, p. 720)». Non seulement le visible «se disloquerait» si l'on n'avait recours au symbole, mais, de surcroît, tout ce qui relève de l'audible deviendrait «bruyant».

Les bourgeois, disions-nous, découvrirent la vie intérieure. Ils attribuèrent à l'âme une fonction aussi déterminante que celle qu'avait eue naguère l'Église au sein du christianisme¹⁶. Avec le triomphe du rationalisme et l'accession au pouvoir de la bourgeoisie (deux phénomènes allant de pair), la foi devint soudainement une «affaire privée», ce qui incita les bourgeois à se comporter de manière individualiste : ne soyons donc pas étonnés de constater qu'à notre époque, héritière de la Réforme, il y ait une prolifération de théologies personnelles et que cette démultiplication des systèmes s'accompagne d'un mépris manifesté à l'endroit du langage : si les personnages brochiens sont «sourds» et «muets», s'ils doivent,

¹⁶ Dans ses «Remarques», Broch affirme : «La Réforme est née d'une grande découverte, mi-mystique, mi théologico-rationnelle. Elle a trouvé dans l'âme humaine la conscience de l'absolu, la conscience de l'infini, la conscience de Dieu. Elle a transféré l'acte de la Révélation dans toute âme humaine particulière et lui a ainsi imposé cette responsabilité de la foi dont autrement l'Église aurait eu la charge (1966, p. 316).»

pour certains, comme Flurschütz ou Esch, créer une nouvelle langue afin de pallier le mutisme bruyant et de donner forme à une nouvelle éthique, c'est parce que le processus de rationalisation s'étant amorcé dès l'instant où Dieu devint immédiatement accessible fit en sorte que le recours à un support langagier autre que la «langue muette» se révéla inutile.

Dans ses «Remarques», Broch avance que la découverte de l'âme a eu pour effet de susciter, quelque temps après qu'ait eu lieu la Réforme, un engouement pour l'art tape-à-l'œil; dès l'instant où la foi devint une théologie personnelle, on assista à une sacralisation de la vie émotive de même qu'à une glorification des événements terrestres : l'âme «fut prise d'une ardeur débordante parce qu'on attendait d'elle qu'elle accomplît cette tâche divine et cosmique», écrit Broch en parlant de la tâche qu'ont cherché à accomplir les bourgeois durant la Réforme (1966, p. 316). Est tape-à-l'œil toute manifestation grâce à laquelle on élève le terrestre afin qu'il ait le même statut que le supraterrestre. Peut également être qualifiée de tape-à-l'œil toute production artistique ayant une finalité esthétique. Sans être la même chose, les arts kitsch et académique sont deux phénomènes ayant ceci en commun qu'ils correspondent à un canon esthétique.

Voilà un non-sens. Jamais le savant n'entame une recherche ou ne se livre à une expérience en adoptant, dès le départ, une idée préconçue de ce qu'est la vérité car celle-ci — et il en va de même pour la beauté authentique, c'est-à-dire celle aux antipodes du kitsch — car la vérité (et la beauté, pourrions-nous ajouter) ne peuvent être découvertes ou appréhendées que lorsque le savant et l'artiste refusent obstinément de s'en remettre à des dogmes. Le canon esthétique établi par les romantiques ou les tenants de l'art académique correspond bel et bien à un dogme : «Lorsque, dans l'art académique, on cherche sans cesse des règles de beauté, sur lesquelles toute production artistique devrait se régler, on procède à une réduction semblable à l'ordre du fini (1966, p. 321).»

Cette réduction au fini se produit chaque fois que l'artiste et le savant, au lieu de préconiser des systèmes ouverts, s'en remettent à des systèmes fermés et dogmatiques; autrement dit, alors que l'artiste produit du kitsch en refusant d'élargir ses connaissances, à la fois confiné qu'il est au monde empirique et incapable de découvrir une portion du monde

inexplorée, ce que se doit pourtant de faire tout grand artiste¹⁷; le (mauvais) savant, pour sa part, en définissant le but qu'il cherche à atteindre avant même d'avoir amorcé ses recherches, adopte un système fermé puisque toutes les investigations auxquelles il se livrera ultérieurement n'auront pour fonction que de produire de la reconnaissance. Et l'artiste qui se conforme à un canon esthétique ne parvient guère à de meilleurs résultats, car il produit, lui aussi, de la reconnaissance, à défaut de procéder à des découvertes.

1.2.2 Les systèmes ouverts et fermés

Paradoxalement, plus une époque est affranchie de «la grande intolérance de la foi», pour employer une expression du personnage Édouard von Bertrand (1990, p. 23), plus elle tend à devenir dogmatique. En témoigne cette prolifération de sous-systèmes auxquels adhèrent ceux qui, tel le commerçant, sont enclins à placer au-dessus de tout le principe «les affaires sont les affaires (Broch, 1990, p. 494)». La sacralisation du profane et la glorification du terrestre, qui surviennent lorsqu'un système ouvert comme le christianisme éclate et donne lieu à une prolifération de systèmes fermés, ont pour corollaire la production d'œuvres d'art en série, car, en effet, la dégradation des valeurs fait en sorte que l'art de qualité n'est produit que par des artistes d'exception. Ce qui n'était pas le cas à la Renaissance, où, dit Broch, la presque totalité de la production artistique peut être considérée comme réussie (1966, p. 313).

Envisagée dans son ensemble, l'histoire de l'art du XXe siècle a, certes, été écrite par des génies tels que Joyce ou Broch, mais elle se caractérise également par le fait qu'elle regorge de productions tape-à-l'œil (les films hollywoodiens, etc.), alors que, comme le souligne avec justesse Broch, l'histoire de l'art du XVIIe et du XVIIIe siècles a répertorié un vaste ensemble d'œuvres qui n'ont assurément pas, dans l'ensemble, la force qu'ont celles de Bach, mais sont tout de même respectables. La question de la relative pauvreté de l'histoire de l'art moderne (le génial y côtoie l'insignifiant) mérite que l'on s'y attarde en l'abordant à partir de préoccupations d'ordre langagier.

¹⁷ Ainsi, Rembrandt et Dürer, que Broch cite en exemple, sont parvenus à «dépister les lois de l'objet», et l'apport de ces artistes est aussi significatif que celui d'une découverte scientifique (1966, p. 320).

À la démultiplication des systèmes fermés correspond un accroissement de la production d'œuvres d'art en série ayant pour principale caractéristique d'être conçues à partir de la répétition de ce que Broch appelle des «vocables de réalité (1966, p. 232)», soit les données du monde empirique : «dans l'arsenal dogmatique de l'art de pacotille on trouve le cliché (1966, p. 231).» Dogmatique est ici un mot-clé. Tout comme le système fermé, l'art de pacotille est issu non pas d'une éthique, comme c'est le cas du système ouvert, mais d'une morale, ou plutôt d'un impératif moral du même type que celui incitant le boutiquier à s'enrichir à tout prix, et ce au mépris de ce qui ne relève pas du principe (dogmatico-moral) auquel il s'en remet.

La distinction entre la morale et l'éthique est abordée par Robert Halsall dans *The Problem of Autonomy in The works of Hermann Broch*. Quand l'éthique est ravalée à une morale, quand l'artiste se transforme en un promoteur d'une doctrine, alors il produit du kitsch, un art de tendance. Halsall cerne avec acuité le problème auquel Broch n'a eu de cesse d'être confronté durant sa carrière d'écrivain : comment agir sur le lecteur de telle manière qu'il abandonne la posture de l'esthète pour adopter la posture éthique sans prôner une morale ? La transition menant de l'esthétisme à l'éthique (l'esthétisme étant associé par notre auteur à une forme de dogmatisme, alors que l'éthique correspond à un système ouvert) que et le lecteur et les personnages brochiens sont appelés à faire survient, au sein de la diégèse des *Somnambules*, lorsque Édouard von Bertrand est remplacé par Bertrand Müller, deux personnages que Halsall, comme la plupart des critiques, associe, au point d'en faire un seul individu¹⁸.

Ainsi, et comme l'explique Halsall, en tant que doublet d'Édouard von Bertrand, Bertrand Müller, qui avoue d'ailleurs que ses agissements ont pu, par le passé, s'apparenter à

¹⁸ Qu'en est-il de cette parenté entre les deux personnages ? Faut-il donner raison à Halsall ? Difficile de répondre. Par prudence, nous adopterons le point de vue de Sigrid Schmid, plutôt encline à associer les deux personnages, même si elle apporte des nuances : «Il est [...] certain que l'utilisation de Bertrand tantôt comme nom de famille, tantôt comme prénom, crée une relation étroite entre les personnages — d'autant plus que Broch accordait une grande importance à la symbolique des noms. Pourtant, de mon point de vue, la question de savoir si cette relation va jusqu'à l'identité n'est pas pertinente.» Schmid traite également du «lien rétroactif, passant par son nom de Bertrand Müller, avec le personnage de Bertrand dans les deux premières parties. Ce lien rétroactif ne passe cependant pas seulement par les noms [...] mais aussi par certains concepts de fond (l'altérité, l'amour, l'absolu) qui nous ramènent au motif du double (2001, p. 44-45, 95).»

ceux d'un esthète (donc, à ceux de von Bertrand), réalise que la position adoptée naguère par lui était intenable et la vie sans idée platonicienne impensable. Au lieu de faire la morale à son lecteur, Broch a préféré, dans *Les Somnambules*, montrer, à l'aide du personnage de Bertrand Müller, doublet d'Éduard Bertrand, que la philosophie n'a guère de valeur si elle ne reflète pas des préoccupations d'ordre religieux. Halsall écrit, à propos de Bertrand, qu'au treizième épisode de l'«Histoire de la jeune salutiste de Berlin» (incluse dans *Les Somnambules*), «The “aesthetic” conception of philosophy wich Bertrand has previously had [...] comes up against its limits. He must realize that ethics is the foundation of philosophy [...]. Without the ethical and religious possibility which Nuchem and Marie represent, philosophy has no reality (2000, p. 104).»

Comment Broch parvient-il à éviter que le discours éthique ne soit ravalé au statut d'une morale ? À cette interrogation Halsall répond que le romancier *ne fait que suggérer* que Müller sera enclin, ultérieurement à ce qui se produit dans la diégèse, à se reconnaître comme faisant partie de la communauté juive et religieuse, dont il côtoie certains membres, comme le personnage de Nuchem Sussim ou encore du docteur Litwak, sans pour autant s'identifier à eux, allant même jusqu'à faire preuve d'antisémitisme et à se moquer de l'habillement supposément ridicule de ceux-ci. Toujours selon Halsall, l'«Histoire de la jeune salutiste de Berlin», un des récits parallèles à l'intrigue consacrée à Huguenau, atteint son point culminant lorsque Müller fait part à Marie de son projet de suicide : «Reduced to despair», écrit Halsall en s'appuyant sur l'exemple de Müller,

the individual begins to think “theologically”, in other words, begins to realize that his own autonomy find its foundation in the religious possibility. By virtue of this new form of thinking, Bertrand, who has up to this point lived an aesthetic form of autonomy, *could* adopt an ethical form of autonomy.¹⁹

L'auteur souligne. Il insiste ainsi sur le fait que la conversion de Bertrand est hypothétique.

¹⁹ 2000, p. 108. Concernant la question de l'autonomie éthique, voir sect. 1.5, où nous adoptons un point de vue différent de celui, déconstructionniste, de Halsall.

1.2.3 L'immédiat

Broch a songé à intituler *Les Somnambules, Roman historique* mais il y a renoncé car cela n'aurait pas été assez accrocheur. Ce titre abandonné est néanmoins révélateur quant à l'intention qu'il avait au cours de la rédaction de son roman. Cette intention transparaît tout particulièrement dans les méditations philosophiques. *Les Somnambules*, écrit Broch, dans sa lettre adressée à Willa Muir et datée du 3 août 1931, se présente comme «le plan d'une nouvelle philosophie de l'histoire.» Il ajoute, toujours dans la même lettre, «que le polyhistoricisme qui, jusqu'à présent, a été le terrain réservé d'une philosophie apparemment scientifique est devenu le domaine du roman (1968, p. 365).» Le polyhistoricisme, au sens où l'entend Broch, correspond aussi à l'adjonction de l'ensemble des vocables de réalité avec lesquels le romancier et le rêveur procèdent à de nouveaux agencements, tous deux proposant, en somme, un «naturalisme élargi (Broch, 1966, p. 222)» où les données empiriques sont agencées différemment qu'elles ne le sont habituellement.

«Le roman moderne est devenu polyhistorique. Ses vocables de réalité sont les grandes visions du monde de l'époque», affirme Broch dans «La vision du monde donnée par le roman (1966, p. 242)». *Les Somnambules* se compose de l'ensemble des visions du monde véhiculées par les tenants des principaux secteurs de valeurs, soit les représentants des professions occupant une fonction prépondérante dans la modernité. Le militaire, le comptable et le commerçant figurent certainement parmi les principaux acteurs de la modernité. Pasenow, Édouard von Bertrand, Esch et Huguenau sont les représentants de l'époque où ils évoluent. En eux se reflète le style de leur époque.

Le polyhistoricisme est non seulement une composante à caractère philosophique et scientifique (comme l'affirme Broch dans sa correspondance), mais également *une manifestation d'ordre langagière*, puisqu'il renvoie à la nécessité d'agencer la *totalité des vocables de réalité* au sein d'un même langage. Pour comprendre l'Histoire, *le romancier doit tenir compte de l'ensemble des matériaux langagiers à sa disposition et éviter à tout prix de ne recourir qu'aux vocables de réalité liés à un seul secteur de valeurs* (Broch, 1966, p. 241). De cette façon, il produit une œuvre exempte du «[d]ogmatisme du matériel verbal», comme le dit Broch en parlant de l'hypernaturalisme, mouvement associé au kitsch (1966,

p. 231). La septième méditation prenant place au sein de la «Dégradation des valeurs», intitulée «Digression historique²⁰», aborde la question de l'Histoire à partir de préoccupations d'ordre langagier. Müller s'y intéresse à quatre événements.

1. Il évoque la Renaissance ainsi que le schisme qui y survient et à l'issue duquel «l'édifice des valeurs chrétiennes se disloqua en une moitié catholique et une moitié protestante». Dès le début de sa méditation, Müller se propose de définir le style propre à la Renaissance. La définition qu'il se prépare à énoncer ne doit pas seulement tenir compte de ces phénomènes importants que sont, à la Renaissance, le protestantisme, l'individualisme, le nationalisme et l'humanisme, ajoute-t-il. Car on doit

plutôt réduire tous ces phénomènes à un dénominateur commun, ils doivent posséder nécessairement une racine commune et cette racine doit plonger dans la structure logique de la pensée, s'appuyant sur cette logique spécifique qui imprègne et emplit toutes les actions de l'époque (1990, p. 532-533).

Subsumer le multiple sous la catégorie du Un, tel est donc le projet de Müller : la seule manière de comprendre l'Histoire est d'adopter un point de vue similaire à celui des platoniciens²¹. La logique fournissant un dénominateur commun à l'ensemble des manifestations ayant lieu à la Renaissance sera associée par Müller au mutisme bruyant caractérisant l'époque dans laquelle évoluent les personnages des *Somnambules*. À propos du traitement réservé au langage à la Renaissance, Broch écrit :

Ce début du mépris à l'égard du verbe, cette attitude méprisante qui cherche, dans la mesure du possible, à confiner l'expression verbale dans la limite de son autonomie poétique et rhétorique, mais qui lui interdit de pénétrer dans les autres domaines, et y substitue l'homme agissant comme unique facteur, cet effort pour atteindre à un mutisme qui devait préparer le mutisme de tout un monde, tout cela est lié, dans une relation, impossible à méconnaître, à la désagrégation du monde en secteurs de valeurs isolés, tout cela est dans la dépendance de ce langage des choses, qui, pour nous en tenir à cette image est un langage muet.

²⁰ C'est dans celle-ci que Broch fournit les assises à sa théorie polyhistorique; que, pour être plus précis, il élabore cette nouvelle philosophie de l'histoire dont la création est un des principaux objectifs qu'il cherche à atteindre au cours de la rédaction de son roman

²¹ Voir l'essai de Broch intitulé «Réflexions sur le problème de la mort de la civilisation (2005 : 120-121)».

Il ajoutera :

On dirait que l'époque ait encore été remplie de la ``rigueur`` et des premiers symptômes du mutisme, on dirait qu'elle ait voulu recouvrir de bruit ce terrible mutisme qui approchait et peut-être est-ce pour cette raison qu'elle devait devenir l'heure natale du nouveau langage de Dieu, l'heure natale de la musique polyphonique nouvelle (1990, p. 537, 539).

Les personnages des *Somnambules* sont les héritiers de la Renaissance. «Cette grande époque de crime et de rébellion qu'on appelle Renaissance» : ainsi débute la «Digression». Et Müller de poursuivre quelques lignes plus loin en disant qu'«avec l'éclatement de l'Organon du Moyen-Âge, commença le processus de dislocation des valeurs qui devait durer cinq cents ans, et où fut mise en terre la semence des temps modernes (1990, p. 532-533)».

Comment expliquer le schisme survenu au sein du christianisme ? Les connaissances acquises antérieurement, c'est-à-dire au Moyen-Âge, se révélèrent insuffisantes. En ce sens, la révolution instaurée par les Protestants fut essentiellement une *révolution de la connaissance*. Il en va d'ailleurs de même pour toute «révolution radicale du style de pensée» car elle a «toujours lieu au moment où la pensée s'est heurtée à la barrière qui limite pour elle l'infini», au moment, donc, où — pour recourir à une notion introduite par Broch après la publication des *Somnambules* — le système de valeurs, d'ouvert qu'il était, devient fermé, ce pourquoi l'homme est contraint de déclencher une révolution grâce à laquelle il révisé les «fondements (Broch, 1990, p. 533)» du système antérieur.

2. Suite à la révolution protestante, la Scholastique prit son essor. Les tenants de la Scholastique tentèrent de réduire l'infini au fini et eurent recours aux symboles afin de réaliser ce projet. Toutefois, cette tentative se révéla inapte à réfréner l'expansion vers l'infini caractérisant la pensée protestante : «il n'était plus possible d'arrêter le bouleversement de pensée dans le domaine de l'infini», constate Müller. Et il ajoute que la Scholastique, tout comme le christianisme, se heurta «aux antinomies de l'infini (1990, p. 535)»; dans un cas comme dans l'autre, la logique avait été élevée au rang d'absolu; ce qui entraîne

inéluclablement l'implosion du système puisqu'il devient, à un certain moment, impossible de résoudre l'ensemble des problèmes à partir de ladite logique.

3. Après que la Scholastique ait échoué dans son projet de donner forme au monde en octroyant un pouvoir immense aux formes symboliques et en créant «une cosmologie logique (Broch, 1990, p. 535)», le rationalisme s'imposa en tant que courant de pensée dominant. Comment définir succinctement le rationalisme ? S'en réclamèrent ceux qui manifestèrent un vif intérêt à l'égard des objets. Les rationalistes se préoccupèrent d'abord et avant tout du réel. C'était nécessaire. Devenue hypertrophiée, la valeur centrale du système chrétien avait commencé à faire l'objet d'une préoccupation exclusive, engendrant chez les dévots des comportements fanatiques ainsi qu'une propension à s'adonner à un délire de masse.

Avec l'avènement du rationalisme, l'homme commença à émettre des jugements de valeur en accordant la primauté à l'objet : ceux-ci ne proviennent plus «d'un bureau central (1990, p. 536)», comme le dit Müller en parlant de la théocratie en vigueur au Moyen-Âge, parce qu'ils sont dès lors conditionnés par l'observation de la multiplicité des phénomènes, auxquels il devient alors difficile de fournir une cohésion à défaut de pouvoir se référer à un système axiologique. À la Renaissance, donc, la multiplicité des phénomènes empiriques observés se substitua à la valeur centrale, en l'occurrence la foi, et il s'ensuivit que l'objet devint l'équivalent du Dieu.

Le privilège accordé aux sciences et à tout ce qui relève du donné empirique entraîna la conséquence suivante, soit que l'homme commença à appréhender l'objet de manière immédiate, sans avoir recours à la parole. La valorisation de l'objet provoqua ainsi une dévalorisation du langage. L'immédiateté, phénomène ayant pris une ampleur telle qu'il transforme à la fois notre appréhension du réel, lequel n'est plus médiatisé à partir du symbole de l'Église, qui auparavant en permettait la captation, de ce réel, et notre rapport au langage, l'immédiateté, disions-nous, *est la racine commune à l'ensemble des manifestations ayant eu lieu à la Renaissance.*

Lisant *Les Somnambules*, nous acquérons des connaissances. La Renaissance est définie à partir d'un concept : l'immédiateté. Broch décrit l'esprit d'une époque. Et quand il affirme à sa traductrice Willa Muir que le polyhistoricisme, domaine auparavant réservé aux savants, est devenu l'apanage des romanciers, il entend par là qu'à une époque où tout s'est atomisé, la tâche consistant à saisir l'essence d'un phénomène, à découvrir la racine commune à l'ensemble des manifestations ayant eu lieu à une période précise de l'Histoire, incombe aux littérateurs; seuls ceux-ci sont susceptibles d'être les détenteurs de l'Idée platonicienne, les philosophes ayant déclaré que la métaphysique appartient au domaine du mysticisme et que l'on ne doit plus, par conséquent, s'en soucier.

4. Parallèlement au phénomène lié à l'essor des sciences et de l'empirisme, et pour en revenir à la «Digression historique», le Protestantisme parachève en quelque sorte l'entreprise à laquelle se sont adonnés les tenants du positivisme; alors que ceux-ci s'efforçaient d'éliminer, autant que possible, le recours au médium langagier²², les protestants faisaient preuve d'une intolérance sans cesse accrue à l'égard des rituels religieux. Si la guerre de 14-18 a fait autant de ravages, si les combattants ont décidé de recourir aux gaz chimiques, c'est, entre autres raisons, parce que l'absence de rituels a entraîné un rejet du code de l'honneur.

Cette forme de religiosité muette et ascétique qu'est le protestantisme s'avère être, de par l'intolérance qu'elle manifeste à l'endroit des rituels, en partie responsable du fait que l'on s'adonne à une forme sordide d'idolâtrie à l'égard des principes abstraits, tel que, par exemple, celui de la guerre «en soi»; alors que le militaire moderne cherche à appréhender l'essence même de ce qu'est la guerre, en transformant celle-ci en un absolu, le théologien tente, pour sa part, de concevoir l'essence même de ce qu'est la religion et méprise les objets

²² Concernant la question ayant trait à l'objectivité inhérente au langage scientifique, on lira avec profit l'ouvrage de Pierre Ouellet intitulé *Voir et savoir. La perception des univers des discours*, où l'auteur démontre que la prétention à l'objectivité absolue est un mythe; que, si le naturalisme a fait l'objet d'une démystification de la part des littéraires, on doit procéder de la même manière en ce qui a trait au discours scientifique, lequel a essentiellement pour fonction de transmettre un point de vue quant à l'objet d'étude. D'où l'idée selon laquelle la connaissance a la vision pour corollaire. Une vision nécessairement empreinte de subjectivité. Ainsi, le discours scientifique a pour particularité d'être, selon l'expression employée par Ouellet et empruntée au jargon de la narratologie, «pluri-focalisé (1992, p. 472)», puisque l'on y superpose les points de vue véhiculés par les représentants de la communauté scientifique, et les réfute en vue de montrer que celui dont se réclame l'auteur s'apparente davantage à la «réalité».

de culte; l'un et l'autre abolissent la représentation, de façon à ne faire preuve de dévotion qu'à l'égard d'une abstraction.

Loin d'être superflues, les méditations philosophiques contenues dans la «Dégradation» s'intègrent parfaitement au roman; la découverte de Joachim, soit que l'abolition du code de l'honneur, naguère respecté alors que la société était sous l'égide de l'Église, et la disparition des rituels et des conventions sécularisées correspondent à la déchéance de l'humanité, fait l'objet de la part de Müller de développements donnant à la découverte en question une portée nouvelle. L'adjonction du discours philosophique au discours romanesque enrichit les réflexions de Pasenow. La métaphore du «bourbier des gaz» a une fonction aussi capitale que celle attribuée à l'oxymore «mutisme bruyant». Véritables pivots des *Somnambules*, ces deux figures de style ont la même importance qu'un concept-clé tel que l'immédiateté. Elles disent que l'abolition des rituels et la dévalorisation du langage ont contribué à faire de notre époque une ère des catastrophes.

Que les Protestants aient fait preuve d'une intolérance sans cesse accrue à l'égard des rituels ne fait aucun doute. Un exemple parmi tant d'autres illustre ce phénomène : «l'ascèse» à laquelle ils s'adonnent «pouss[e] même Érasme à exiger que la musique [soit] exclue au service divin (Broch, 1990, p. 538).» En somme, cet ascétisme correspondant à «la forme vidée de contenu d'une ``religion en soi (Broch, 1990, p. 716)``» est l'équivalent du rationalisme. Le protestantisme est à la religion ce que le rationalisme est à la théorie de la connaissance. Les rationalistes veulent connaître de «façon immédiate» l'objet; les protestants souhaitent, pour leur part, entretenir un rapport immédiat à Dieu.

1.3 Le criticisme kantien ou la synthèse entre le positivisme et le platonisme

Pour Broch, Emmanuel Kant est le philosophe le plus représentatif parmi ceux qui, ayant assimilé le positivisme, ont tenté de lui donner un contenu moral. La philosophie kantienne entretient une parenté avec le Protestantisme : «La rénovation kantienne, dit Müller [...], a sans doute assumé la tâche de conférer à un contenu scientifico-positiviste une teneur religieuse et platonique (1990, p. 582)».

Au cours des développements à venir, nous nous abriterons sous cette citation.

La philosophie de Kant coïncide avec l'atteinte d'une troisième étape dans l'histoire de la philosophie, étape qu'il associe à l'essor du criticisme, et qui succède au dogmatisme métaphysique et au scepticisme dont se réclament les empiristes (Kant, 1980a, p. 638-639). Pour Broch, le criticisme témoigne des aspirations qui furent celles des héritiers de la Renaissance; il leur fallait concevoir une morale tenant compte de la révolution de la connaissance s'étant produite dans le domaine scientifique. Le criticisme kantien a pour fonction de prendre acte des théories élaborées par les sceptiques et de procéder à une critique de la raison pure, soit du dogmatisme, afin, dit Kant, de découvrir quelles sont les limites au-delà desquelles le philosophe ne peut s'aventurer sans risquer de s'adonner à des spéculations dépourvues d'ancrages dans le monde concret. Quelles sont ces limites ? Tout ce qui est soit trop petit, soit encore trop grand pour être perçu par les sens ne doit pas être étudié.

Que le criticisme soit influencé par le platonisme ne fait aucun doute à la lecture de ce passage extrait de la *Critique de la raison pure* : «Une plante, un animal, l'ordonnance régulière de la structure du monde [...] montrent clairement qu'ils ne sont possibles que d'après des idées; qu'à la vérité aucune créature individuelle [...] n'est adéquate à l'idée de la plus haute perfection de son espèce (1980a, p. 335-336)», où Kant plaide pour une réhabilitation de l'Idée platonicienne et associe celle-ci à la loi présidant au fonctionnement de l'ensemble des organismes vivants. Comme le souligne Kant alors qu'il démontre la légitimité du platonisme, les «principes de la morale, de la législation et de la religion (1980a, p. 336)» rendent possible et l'expérience et l'existence des espèces. Ainsi, la plante ne peut être désignée telle que parce que nous subsumons l'ensemble des spécimens se rapportant à l'espèce sous un concept, soit l'Idée de plante

La morale est la clef de voûte de l'édifice conceptuel construit par Kant. L'idée de Bien est, selon lui, à l'origine de l'ensemble des manifestations sensibles. Lorsqu'il se réfère à une forme d'exercice de la raison qu'il juge fructueux, parce que n'étant pas effectué indépendamment du monde empirique, Kant emploie les termes «raison pure pratique».

Ceux-ci ne s'opposent pas aux mots «raison pure». En fait, il convient plutôt de saisir la nuance grâce à laquelle ces deux formes de raison se distinguent l'une de l'autre. Lorsqu'elle s'exerce de manière pure *et* pratique, la raison, conformément aux préceptes issus du platonisme, découvre les lois du monde sensible en se référant aux Idées; et quand elle s'exerce de manière pure, la raison tend à devenir indépendante du monde empirique et s'avère, par conséquent, néfaste. En somme, procéder à la critique de la raison pure, c'est ne s'autoriser qu'à recourir à la raison pure *et* pratique, de façon à proposer une métaphysique qui soit compatible avec la science.

Autrement dit, et pour résumer ce qui a été avancé précédemment, effectuer la synthèse entre le dogmatisme et le scepticisme afin de dépasser ces deux courants, considérés par Kant comme les deux principaux jalons de l'histoire de la philosophie, auxquels s'ajoute le criticisme, équivaut à découvrir les lois de la nature; pour ce faire, le recours à la raison pure ne doit avoir lieu que quand l'Idée se rapporte au phénomène concret : «comme dans l'usage pratique de l'entendement il ne s'agit que de la mise en pratique d'après des règles, l'idée de la raison pratique peut toujours être donnée réellement, *in concreto*, bien que partiellement (Kant, 1980a, p. 343)».

La lecture de cette proposition permet d'évaluer l'apport de Kant. Apport considéré à partir du point de vue qui est le nôtre. Soit celui du lecteur de Broch intéressé par l'impact engendré par la Réforme sur la pensée. Kant a réalisé ce qui paraît aux yeux de notre auteur un exploit (aucun philosophe n'a exercé une influence aussi considérable sur Broch que Kant, excepté, bien sûr, Platon), soit d'avoir redressé le platonisme en tenant compte des enseignements des empiristes; il faut, disent-ils, accorder la primauté à l'objet, diktat réaffirmé avec force par Kant lorsqu'il dit : «la pensée est l'acte qui consiste à rapporter à un objet une intuition donnée (1980a, p. 283).» Citons à nouveau un passage de la première *Critique* où l'auteur discrédite «l'usage simplement spéculatif de la raison» et affirme, de manière catégorique : «si l'on ne fait qu'approcher d'un concept qui dans la pratique n'est jamais atteint, c'est tout comme si le concept était manqué tout à fait (1980a, p. 343)».

La Critique de la raison pratique, plusieurs fois citée et par Broch, dans ses réflexions, et par ses personnages²³, traite de la morale, cette clef de voûte de l'édifice conceptuel kantien. Bien qu'elle nous permette de découvrir les lois régissant le fonctionnement du monde, la morale telle que la conçoit Kant est indépendante du domaine empirique. Nous devons au lecteur cette précision : la morale relève du monde suprasensible mais est, par ailleurs, à l'origine de l'ensemble des manifestations sensibles. Nous ne nous aventurons donc pas ici en dehors du domaine de la raison pure pratique. Le registre du suprasensible est susceptible d'intéresser les kantien(ne)s uniquement lorsqu'il se rapporte à un élément à l'origine des manifestations sensibles.

Kant l'avait déjà affirmé dans la première *Critique* : « La métaphysique n'a pour fin propre de ses recherches que trois idées : *Dieu, la liberté et l'immortalité* (1980a, p. 350, note) ». Proposition réaffirmée dans la deuxième *Critique*. L'auteur y avance que la morale relève de la liberté, l'exercice de cette liberté transcendantale étant ce par quoi est inaugurée, dans le monde sensible, une chaîne de causalité dont l'origine remonte à ce que Kant appelle l'«inconditionné» en parlant, justement, du premier élément dont la création ne dépend d'aucun autre : «de toutes les idées de la raison pure spéculative, le concept de liberté est proprement le seul qui donne à la connaissance, même si ce n'est qu'à la connaissance pratique, une si grande extension dans le champ du supra sensible (1980b, p. 734)», écrit Kant, avant d'aborder la question de l'inconditionné, et il constate également que lorsqu'on réfléchit à la «liberté», il appert que «la même action, qui, en tant qu'elle appartient au monde sensible, est toujours conditionnée de façon sensible [...] peut en même temps toutefois [...] avoir pour fondement une causalité inconditionnée sensiblement, et, par conséquent être pensée comme libre (1980b, p. 735, nous soulignons).»

Se confirme ici l'interprétation de la philosophie kantienne proposée par Müller. La synthèse du positivisme et du platonisme, Kant la parachève lorsque, se référant à la raison

²³ Pensons au personnage de Richard Hieck, principal protagoniste du deuxième roman de Broch à avoir été publié, *La Grandeur inconnue* : il acquiert une connaissance métaphysique suite à la mort de son frère Otto et réalise que la science se révèle inapte à expliquer l'ensemble des phénomènes, car il existe, dit Richard, une «loi morale [...] en rapport avec le cœur (1968, p. 186)», proposition d'ailleurs énoncée par Kant (1985, p. 801-802). En somme, le héros de *La Grandeur inconnue* cite Kant à un moment névralgique de l'intrigue, un moment où, plus précisément, Broch suggère — un peu comme il l'a fait dans *Les Somnambules* avec le personnage de Müller — que le héros a découvert l'importance de la théologie.

pure et pratique, il adjoind au registre de l'immanent celui du transcendant. Obéir à la loi morale équivaut à s'adonner à l'exercice de la liberté transcendante.

1.4 Les lois économiques et éthiques

Dans l'Histoire, tout est, en quelque sorte, régi par un déterminisme, constate Broch dans sa *Théorie de la folie des masses*; et il ajoute que Marx a (en partie) raison d'analyser l'Histoire en se référant à des lois économiques. Le capitalisme s'apparente à un système aporétique, est-il affirmé dans *Le Capital*, car plus les entrepreneurs perfectionnent leurs machines et plus le nombre d'ouvriers embauchés afin de les faire fonctionner diminue. D'où il s'ensuit le phénomène suivant. Le progrès technologique créera une situation telle que le nombre d'employés embauchés sera tellement infime et les salaires si bas que les travailleurs n'auront d'autre choix que de se révolter. Le nombre d'employés sera infime parce que les machines employées en milieu industriel fonctionneront sans qu'il soit nécessaire d'intervenir. Les salaires seront bas étant donné que plus l'offre d'embauche décroît et plus le montant de la rémunération des ouvriers diminue. Peu importe que l'on soit marxiste ou non, et Broch a toujours manifesté une vive opposition à l'égard des communistes, il faut reconnaître que Marx énonce, à l'aide d'une doctrine à caractère scientifique, un ensemble de lois économiques dont nul ne saurait contester la légitimité. Broch le reconnaît d'ailleurs volontiers.

«La diminution absolue dans la demande de travail, qu'amène cette métamorphose technique», écrit Marx en parlant des progrès technologiques, dont l'accroissement dépend de la concentration des capitaux entre les mains d'entrepreneurs qui parviennent à investir dans l'achat de machines toujours plus perfectionnées leur permettant de réaliser des gains monétaires sans cesse accrus, et ce tout en embauchant un nombre de «bras» toujours plus restreint, «doit devenir d'autant plus sensible que les capitaux qui y passent ont déjà été grossis par le mouvement centralisateur.» Et Marx de synthétiser son propos et d'énoncer ce qu'on peut considérer comme une loi économique intrinsèque au système capitaliste : «D'une part donc, le capital additionnel qui se forme dans le cours de l'accumulation renforcée par la centralisation attire proportionnellement à sa grandeur un nombre de travailleurs toujours

décroissant. D'autre part», poursuit Marx alors qu'il traite des progrès technologiques et de la concentration du capital entre les mains de quelques privilégiés, ces phénomènes «font [que le capital] repousse un nombre de plus en plus grand de travailleurs jadis attirés par lui (1963, p. 688-689).»

Bien qu'il se montre admiratif à l'endroit de Marx, Broch éprouve en même temps une aversion à l'endroit de l'auteur du *Capital*, accusé par lui d'avoir conçu sa doctrine en accord avec les postulats du positivisme. Lisant l'ébauche de ce que devait devenir le deuxième livre du *Capital*, dont la rédaction fut interrompue par la mort de l'auteur, on ne peut que donner raison à Broch : Marx s'y livre à des calculs sans fin. Cette ébauche est une accumulation de faits bruts. Même le lecteur le mieux intentionné ne peut traverser ce livre, pourtant conçu comme étant la suite de ce chef-d'œuvre qu'est le premier tome du *Capital*.

Les lois, soutient Broch, ne relèvent pas exclusivement de l'économie. L'erreur de Marx fut de nier l'existence de cette

Liberté [qui] est le centre propre, le centre proprement mystique de toute déduction (et ceci s'applique à Huguenau, affirme Müller, tout au moins depuis l'aube du jour où il avait quitté la tranchée et où il avait commis *pour servir la Liberté* une action apparemment irrationnelle, néanmoins très rationnelle [...]) (Broch, 1990, p. 721, nous soulignons).²⁴

La Liberté s'apparente à un «devoir», le somnambule est enclin à la «servir», cette Liberté, pour reprendre les termes employés par Broch, parce que l'immersion dans un monde crépusculaire fournit aux personnages du roman l'occasion d'agir en fonction d'un déterminisme et conformément à la loi morale.

La liberté dont il est question dans *Les Somnambules* est, bien sûr, comme l'enseigne Socrate, celle incitant les hommes à découvrir que l'idée de bien est au monde intelligible ce

²⁴ Le marxisme, martèle Broch, s'apparente à une forme d'«esclavagisme économique (2008, p. 498)» encore plus pernicieuse, si possible, que cette autre forme d'esclavage qu'est à ses yeux le capitalisme; celle-là est d'ailleurs assez similaire à celle-ci, ajoute-t-il. Ces deux systèmes (le capitalisme et le marxisme) comportent un défaut majeur, celui d'asservir l'homme à un déterminisme économique auquel celui-ci ne parvient qu'à grand-peine à se soustraire.

que le soleil est au monde sensible, soit le principe à l'origine de toutes choses (Platon, 1993, p. 362). Principe relevant de l'«inconditionné», dit Kant, qui, pour sa part, établit une corrélation entre la morale et la liberté, deux manifestations tributaires de l'exercice de la raison pure et pratique, laquelle a trait à la fois au registre du suprasensible et du sensible. Ce dont Broch, à son tour, se souviendra, lui qui, dans l'épilogue des *Somnambules*, écrit qu'Huguenau pressent «que la Liberté plane comme une catégorie particulière et suprême [...] comme le but et l'origine» et que l'exercice de la liberté transcendante permettra d'instaurer une «révolution de la connaissance (1990, p. 721)» susceptible d'entraîner la création d'un nouveau système de valeurs et la redécouverte de la morale, ou, mieux, de l'éthique.

1.5 L'idéation symbolique

Tant chez Kant que chez Broch la philosophie s'apparente à une science. Chez celui-ci, le recours au polyhistoricisme désigne (en partie) ce transfert à l'issue duquel une discipline issue de la science, et nous voulons parler de la philosophie de l'histoire, est amalgamée à la littérature²⁵. Concernant l'œuvre de Kant, on observe que le fait d'isoler la loi morale du domaine empirique requiert l'adoption d'une démarche scientifique de la part du philosophe. La comparaison entre la philosophie et la science mathématique est d'ailleurs filée tout au long de la deuxième *Critique*²⁶.

²⁵ Dans un article pénétrant intitulé «Le double problème de la démarche créatrice dans les théories esthétiques de Hermann Broch» et signé Jean-Pierre Bier, il est avancé que le double problème auquel fut confronté Broch relevait de la légitimité de l'œuvre d'art en regard de la science et de l'engagement social à caractère éthique (1970, p. 849). La littérature produit-elle une connaissance aussi valable que celle formulée par les savants ? L'art a-t-il autant de valeur que l'engagement ? n'a eu de cesse de se demander Broch. Peu avant qu'il n'écrive *Les Somnambules*, Broch avait cru, comme en témoignent ses théories esthétiques, que la pratique de l'œuvre d'art pouvait se justifier ainsi : le romancier devait faire preuve du «respect nécessaire des possibilités logiques de tout contenu, tel qu'il croyait l'avoir découvert chez Kant. L'attitude scientifique'' répondait par définition aux exigences éthiques de l'activité créatrice (Bier, 1970, p. 829).» Les développements subséquents s'inscrivent dans le prolongement de l'article de Bier. Nous lui devons beaucoup.

²⁶ Le parallèle entre le travail du philosophe et celui du mathématicien a suffisamment de force pour que Kant choisisse de conclure sa deuxième *Critique* avec cette affirmation : penser la morale, c'est se préoccuper, d'abord et avant tout, d'une *abstraction logique* du même ordre que celle dont se soucient les mathématiciens, d'où l'emploi par Kant de cet énoncé dans la dernière phrase de la *Critique de la raison pratique* : «la science [...] [est] la porte étroite qui conduit à la doctrine de la sagesse», doctrine échafaudée à partir de l'exercice de la raison pure pratique (1980b, p. 804).»

La logique telle que la pense Kant fait l'objet d'importants développements de la part de Bertrand Müller²⁷. Le sujet de valeurs, dit-il, revendique une autonomie complète par rapport au monde, puisqu'il «ne peut être imaginé que dans l'absolu de son Moi, dans cette solitude insuppressible, privée de ponts vers l'extérieur». L'influence de Kant est palpable dans la doctrine axiologique de Broch. Celui-ci ne s'en cache pas lorsque, par le truchement de Müller (Broch dit assumer l'ensemble des prises de position contenues dans la «Dégradation»), il affirme que le sujet de valeurs «met son orgueil à ne dépendre exclusivement que des prescriptions de la logique (1990, p. 628)», et ce, d'ailleurs, quelques lignes avant qu'il ne soit fait référence à Platon et Kant. Toute œuvre d'art, enseigne Müller dans son «Cours de théorie de la connaissance», provient de la logique, de cette «doctrine de la sagesse» chère à Kant.

L'œuvre d'art éthique est science. La référence aux «prescriptions de la logique» contenue dans le «Cours» n'est pas sans rappeler cette logique à laquelle se réfère le Kant de la deuxième *Critique* lorsqu'il compare la morale à la mathématique. Bien entendu, il convient d'apporter une nuance en signalant l'existence de la prédilection affichée par Broch à l'endroit de l'éthique au détriment de la morale; ce qui, on l'aura compris à la lumière des développements antérieurs, a pour effet d'éloigner quelque peu l'auteur des *Somnambules* de Kant. Broch partage néanmoins des affinités avec ce dernier; tous deux conçoivent la morale ou l'éthique telles des disciplines scientifiques.

Qu'elle est la troisième thèse énoncée lors du «Cours»? Ceux nous ayant suivi attentivement n'auront aucune difficulté à la comprendre; chaque valeur créée repose sur un acte de «position de la position»: «le monde n'est pas posé immédiatement par le Moi, il est une position médiate [...] il est ``position de position (Broch, 1990, p. 629)``», au sens où le réel est à créer à l'aide d'un acte d'idéation. Il faut, à cette fin, recourir à la valeur. Celle-ci, selon la première thèse énoncée lors du «Cours», correspond à un principe de sélection à partir duquel les vocables de réalité sont prélevés en vue d'être agencés au sein, par exemple, d'un rêve ou d'un roman: le résultat obtenu s'apparente alors à un «naturalisme élargi

²⁷ Voir La «Seconde thèse» contenue dans le LXXIIIe chapitre de Huguenau intitulé «Cours de théorie de la connaissance», chapitre présenté au sein de la «Dégradation des valeurs (1990, p. 628-629)».

(Broch, 1966, p. 232)». Tout historien, tout biographe, travaille à l'aide des valeurs. Ils choisissent parmi les événements ceux leur paraissant importants. Impossible, donc, de structurer notre rapport au monde et de donner forme au réel sans avoir recours à la valeur.

C'est le moment d'admirer le savoir-faire (presque inégalé) dont fait preuve Broch en créant cette vaste construction possédant une «unité absolue d'architecture» qu'est *Les Somnambules* : dans la treizième partie de l'«Histoire de la jeune salutiste de Berlin», présentée dans le LXXI^e chapitre de «Huguenau», chapitre précédant celui où a lieu le «Cours» donné par Müller, ce dernier dit : «Ma vie s'enfonce dans les brumes derrière moi et j'ignore si j'ai vécu ou si ma vie n'a été qu'un récit qu'on m'a fait», avant d'ajouter : «Tout est possible, rien n'est invraisemblable, pas même un château dans le parc ne serait invraisemblable (1990, p. 624)»; notation qui ne pourrait être qu'un détail si l'on ne se trouvait pas dans un roman de Broch, où tout est calculé; le château en question est évidemment ce château de rêve issu de l'univers de Kafka, château inaccessible que l'arpenteur K. ne parvient même pas à embrasser du regard dans son entièreté (Kafka, 1938, p. 16-17), et vers lequel Esch s'oriente à son tour lors d'un épisode regorgeant de références à l'œuvre de Kafka, épisode où le personnage de comptable inventé par Broch s'adresse à Édouard von Bertrand dans une scène à l'atmosphère teintée à la fois d'onirisme et de réalisme (1990, p. 326-333)²⁸.

En l'absence de cette valeur permettant de *créer et recréer le réel à l'aide de l'exercice de la pensée*, et ce à partir de l'acte de position de position et du recours au médium langagier, *de sélectionner parmi l'ensemble des événements ceux nous paraissant importants* et, enfin, *de revendiquer*, en tant que sujets de valeurs, *l'octroi de statuts*

²⁸ Cette scène a été fort bien analysée par Dorrit Claire Cohn (1966, p. 81-82). Elle y voit une tentative de la part de Broch de déconstruire le roman mimétique et juge, pour cette raison, naïve la question que voici, cette scène s'est-elle produite «réellement» ou est-elle le fruit de l'imagination de Esch ? puisque, soutient Cohn, l'auteur a pris soin d'effacer la frontière entre le rêve et la réalité en écrivant tantôt qu'Esch s'est assoupi peu avant d'effectuer sa visite à Bertrand, tantôt encore que cette visite ne coïncide pas avec un rêve.

Il convient de noter ceci à propos du château auquel se réfère Müller dans l'«Histoire»; lorsqu'il s'assoupi, Esch est assis sur un «banc ombragé», lequel se trouve, semble-t-il, dans un parc, situé, de toute évidence, à proximité de la propriété de Bertrand puisqu'il est dit qu'il «s'attarda longtemps ainsi à contempler le feuillage des arbres derrière ses paupières closes», à quoi le narrateur ajoute qu'Esch, pour gagner la propriété d'Édouard von Bertrand, «gravit l'allée qui serpentait doucement jusqu'au parc». N'en doutons plus. Müller fait allusion au «château de rêve» d'Édouard Bertrand dans l'«Histoire de la jeune salutiste».

autonomes afin d'acquérir une connaissance issue de la contemplation des Idées, il nous est impossible de nous orienter autrement qu'en tâtonnant comme des somnambules, incapables que nous sommes de nous adonner à ces méditations métaphysiques susceptibles de conférer au réel une solidité comparable à celle d'un roc²⁹. Ce qu'exprime Müller dans la treizième partie de l'«Histoire», le contrepoint du «Cours». Un contrepoint puisque le constat formulé dans l'«Histoire» selon lequel le rêve contamine le réel se présente comme le pendant (irrationnel) du «Cours», où le ton professoral est adopté et où *tout*, par conséquent, *est exposé de manière rationnelle et scientifique*.

Le Moi est central dans la philosophie de Broch. Tel est également le cas en ce qui a trait à la pensée de l'un des principaux philosophes ayant traité des formes symboliques. Nous voulons parler d'Ernst Cassirer. Il nous faut dialoguer avec lui pour comprendre *Les Somnambules*. À sa manière, Broch fut un philosophe des formes symboliques. Ce pourquoi sa trajectoire recoupe celle de Cassirer. Et d'ailleurs, la question de l'immédiateté et du langage est centrale aussi bien dans *Les Somnambules* que dans *La Philosophie des formes symboliques* de Cassirer. Pour s'affranchir du rapport immédiat nous liant au monde et faisant de nous le jouet de nos sensations, il convient, dit Cassirer, de s'arracher à l'«ici-maintenant». À ce qu'il appelle le «devenir» pour désigner le flux temporel informe (1972, t. 3, p. 189).

Re-présenter le réel, être capable de s'affranchir de l'«ici-maintenant», équivaut à parvenir au stade où l'on acquiert une maîtrise suffisante des formes symboliques pour prendre connaissance de l'existence du Moi : «[l'homme] ne possède un soi qu'en cessant de s'attarder dans la suite fluente et monotone du vécu pour partager et organiser cette suite (1972, t. 3, p. 108).» Le Moi devient effectif dès le moment où, selon Cassirer, est effectuée la transition menant de la pensée mythique (doit être qualifiée de mythique, notamment, l'identification, à laquelle procèdent les primitifs, du signe à l'objet) à la pensée symbolique (est envisagée comme étant symbolique toute pensée s'exerçant lorsqu'il y a un hiatus entre le Moi et le monde. Une disparité entre le signe et l'objet.)

²⁹ Nous empruntons l'image du roc à Descartes. Il l'emploie dans sa septième réponse aux objections formulées contre ses *Méditations métaphysiques* (1992, p. 498).

Les positivistes ont cru railler les métaphysiciens en faisant remarquer que le fait de recourir à un concept pour étudier un phénomène équivaut, au lieu de se rapprocher d'aussi près que possible du phénomène en question, à s'en éloigner en allant se poster au faite d'une tour. Et ils avaient raison d'employer l'image de la tour, note Cassirer. Seulement, ils ne soupçonnaient pas, poursuit-il, que cette critique s'apparentait en fait à un éloge puisque «[t]oute connaissance du monde et toute action ``spirituelle`` [...] exigent que le moi, éloignant de soi le monde, prenne une certaine distance par rapport à lui (1972, t. 3, p. 310)».

Parce qu'ils sont incapables de maîtriser suffisamment les formes symboliques pour *exercer leur volonté et agir librement*, les aphasiques, les agnosiques et autres malades souffrant de cécité symbolique ne peuvent exécuter aucun geste en fonction de leur propre initiative. Le geste doit, pour eux, avoir une *répercussion immédiate*, sans quoi il ne peut être exécuté. Dit autrement, quiconque souffre de cécité symbolique ne peut agir que lorsqu'une situation de la vie quotidienne l'incite à le faire, puisqu'il est incapable de penser autrement qu'en fonction de l'immédiat. Incapable d'agir volontairement (Cassirer, 1972, t.3).

«La ``représentation`` ne s'ajoute pas [...] à la ``présentation``», fait valoir Cassirer alors qu'il défend l'idée que l'appréhension du temps (comme de l'espace, ainsi qu'il l'affirme ailleurs) correspond à la maîtrise des formes symboliques. Il écrit : «c'est [la représentation] qui produit le contenu et le noyau du ``présent`` même (1972, t. 3, p. 196).» Le temps existe parce que nous sélectionnons au sein de ce flux temporel qu'est le devenir des instants susceptibles de re-présenter, à chaque fois, le temps dans sa totalité. L'œuvre de Broch — qui fut un lecteur de Cassirer — fait assurément écho à *La philosophie des formes symboliques* lorsque le romancier conçoit l'acte de créer une valeur comme étant le vecteur du simultanésisme temporel.

Comment entendre les propositions complexes de Cassirer et de Broch énoncées à l'instant ? Toute expérience temporelle ou spatiale se déroule conformément au principe de l'«idéation symbolique (Cassirer, 1972, t. 3, p. 155)». Cette expérience est possible parce que l'homme construit le temps, conçoit l'espace et, ajouterait Cassirer, perçoit les couleurs en agençant les vécus, notamment, en fonction de «centres de références (1972, t. 3, p. 160)», dont la création correspond à l'acte d'isoler parmi les éléments vitaux et chatoyants en

constante transformation des caractéristiques auxquelles on attribue, à l'aide du recours au langage, une certaine fixité. Malgré les variations affectant notre perception de l'objet, dont l'apparence fluctue lorsque le degré de luminosité varie, *nous parvenons à le regarder sans tenir compte de ces modifications* puisque les variations sont rapportées et subordonnées à un centre de référence (chromatique), sans lequel on ne pourrait reconnaître l'objet apparaissant sous les formes les plus diverses³⁰. La valeur et son corollaire, le symbole, permettent de procéder à des sélections parmi l'ensemble des vécus pour agencer ceux-ci en vue de donner forme au réel, lequel est *nécessairement* — et selon la perspective brochienne et selon l'optique cassirérienne — le substrat d'une opération symbolique.

Dans sa lettre datée du 24 octobre 1931 et adressée à Willa Muir, Broch affirme : «la théorie de la ``position de position`` représente une nouveauté pour la méthodologie de l'histoire, mais, en outre, aussi pour la théorie générale de la connaissance (1968, p. 372)», et Broch avait sans doute raison, car, autant que nous puissions en juger, peu avisé que nous sommes en cette matière, il s'agit probablement d'une découverte de taille. Les termes «position de la position» disent que *le réel n'est jamais perçu directement*. Car cet «observateur idéal» qu'est le sujet de valeur remplit, aux dires de Müller, la même fonction que celle attribuée à l'observateur dans la théorie de la relativité (1990, p. 630). L'objectivité est garante de la position de valeurs.

Un exemple plaide en la faveur de la théorie de Broch. Les langues possèdent une parenté entre elles et peuvent, par conséquent, être traduites parce que l'acte de position de position, duquel découle la création des formes symboliques, est conditionné par «l'absolu du Logos (Broch, 1990, p. 628)». La création d'une langue dépend donc nécessairement de l'acquisition d'une connaissance. Connaissance pouvant s'exprimer, soit, à travers des formes langagières inédites et variées, mais n'en possédant pas moins un caractère invariable et, surtout, éternel, d'où l'optimisme — qui contraste nettement avec le pessimisme absolu affiché dans la treizième partie de l'«Histoire» — dont fait preuve Müller en affirmant que la théorie (d'obédience platonicienne) de la position de position «donne sa garantie à l'unité de

³⁰ Ce centre de référence prend des formes variées et peut s'apparenter à des instants soustraits au devenir et aptes à représenter le temps dans sa totalité, ou encore, si on se réfère à l'exemple de la couleur, à une tonalité autour de laquelle sont groupées l'ensemble des nuances liées à une même couleur.

l'homme et à une humanité qui, même dans son existence déchirée en lambeaux par elle-même, reste l'image de Dieu (1990, p. 631)».

1.6 Kitsch et avant-garde

Le polyhistoricisme brochien regroupe toutes les «grandes visions du monde». La cosmologie élaborée par Esch mérite certainement d'être appelée une «grande vision du monde». Il est l'héritier de la Renaissance. À ce moment de l'Histoire, ainsi qu'au cours de la modernité, les deux langages envers lesquels on affiche une prédilection sont la comptabilité et les mathématiques. Dit autrement : «Les deux moyens d'entente rationnels des temps modernes : le langage de la science dans les mathématiques et le langage de l'argent dans la comptabilité ont tous deux leur origine à l'Époque de la Renaissance (Broch, 1990, p. 538)».

Et ce vocable de réalité qu'est «le langage de l'argent», Müller l'associe au secteur de valeurs ayant acquis à notre époque une suprématie (1990, p. 497). En créant un roman polyhistorique, Broch recourt à une stratégie discursive lui permettant d'opposer une vive résistance aux tenants de l'art kitsch. Alors qu'a lieu sa conférence intitulée «Quelques remarques à propos de l'art tape-à-l'œil», Broch défend la musique moderne (Schoenberg, Berg et Webern) lorsqu'il affirme qu'elle figure parmi les principaux moyens d'expression par l'entremise desquels on se propose d'ébranler les fondements de l'art kitsch (1966, p. 324). Le roman moderne et polyhistorique s'apparente également à l'un de ces moyens.

La répétition des mêmes vocables de réalités ayant lieu indéfiniment dans les œuvres d'art produites en série et le mimétisme dont sont empreintes les œuvres calquant la réalité et proposant un échantillon de faits bruts contribuent à appauvrir l'art. L'artiste kitsch participe au déclin de la civilisation, au même titre, d'ailleurs, que les capitalistes et les marxistes. Ces derniers interprètent le monde en fonction d'un système de valeurs élaboré uniquement à partir d'un vocable de réalité, soit le langage de l'argent. Ils se réclament d'un dogme et, à l'instar de l'artiste kitsch, travestissent le réel afin d'en véhiculer une conception mensongère.

Cela ne signifie pas qu'il faille vouer Marx aux gémonies. On peut même lire Broch en s'intéressant à la filiation entre ce dernier et l'auteur du *Capital*. L'auteur des *Somnambules* envisage notre époque comme une ère obscurantiste. La valorisation outrancière du succès, l'appât démesuré du gain, la volonté de remporter une victoire affichée par les représentants des secteurs de valeurs ayant acquis une suprématie et souhaitant écraser toute forme de concurrence engendrent, chez les individus prosternés devant le Dieu capital, une propension à adhérer au fascisme ou encore à promouvoir les doctrines des partis politiques aux tendances fascisantes. Le capitalisme : une étape préliminaire menant au fascisme³¹. Pour remédier à cette situation, Broch en appelle au déclenchement d'une révolution de la connaissance. Créer de nouvelles valeurs, provoquer une révolution, non pas seulement au plan économique, mais également au plan éthique, équivaut à s'adonner à l'exercice de la liberté transcendante.

Les Somnambules est un hapax dans l'œuvre de Broch. Aucun autre de ses romans ne possède cette composante scientifique qui correspond au noyau, à tout le moins théorique, de l'œuvre. Le Broch des *Somnambules* tente d'amalgamer la science à son roman pour légitimer l'art. Concrètement, notre auteur réalise ce programme narratif en élaborant une philosophie de l'histoire empreinte d'idéalisme. Broch revendique une autonomie éthique en vue, notamment, d'extraire la «racine commune» à l'ensemble des manifestations associées à la Renaissance, une racine qui, dit-il, «doit plonger dans la structure logique de la pensée (1990, p. 533)». Faire de l'Histoire équivaut, selon lui, à adopter la posture de l'«observateur idéal», pour employer un vocabulaire scientifique utilisé afin d'envisager les phénomènes ayant trait à la théorie de la relativité et auquel Broch a recours. En se livrant à une opération d'idéation symbolique, le sujet de valeurs subsume sous une idée abstraite la totalité des phénomènes concrets. Enfin, il appréhende l'«absolu du Logos». Le polyhistoricisme brochien : une littérature de la totalité; une philosophie du Un.

³¹ À propos des Allemands, Canetti, que l'on ne peut suspecter de gauchisme (voir son maître-ouvrage *Masse et puissance*, 1966, p. 496-497), écrit, dans le même livre : «Il n'eût guère été possible de les amener si loin s'ils n'avaient pas quelques années auparavant subi une inflation qui fit tomber le mark à un billionième de sa valeur. C'est de cette inflation, en tant qu'elle était un phénomène de masse, qu'ils se sont déchargé sur les Juifs (1966, p. 199; voir aussi p. 430-431, où l'auteur traite à nouveau des rapports entre la masse et l'argent).»

CHAPITRE II

LA CONNAISSANCE IRRATIONNELLE

1.1 La mise en abyme des *Somnambules*

Après avoir étudié le polyhistoricisme à partir, principalement, de la prise en considération du discours philosophique et scientifique formulé par l'auteur des *Somnambules*, nous envisagerons, au moyen de l'analyse d'un extrait de ce roman intitulé «Symposion ou colloque sur la rédemption», comment Broch met en abyme cette oeuvre en vue de répertorier l'ensemble des vocables de réalité contenus au sein des langages axiologiques dont ses contemporains, composés en bonne partie de militaires, de commerçants, de technocrates et de démagogues employant la magie pour galvaniser les masses, préconisent l'usage.

Le «symposion» regroupe l'ensemble des savoirs associés à la modernité, s'apparente à une encyclopédie et, à ce titre, remplit une fonction déterminante, ne serait-ce que parce qu'il témoigne de la réussite à laquelle est parvenu Broch en proposant à l'attention de ses lecteurs un roman de la connaissance dont la lecture permet de se représenter avec exactitude l'époque à laquelle il se réfère, soit celle ayant précédé le déclenchement de la première guerre mondiale et où elle se déclenche. Finalement, l'analyse du «colloque», passage des *Somnambules* fort représentatif de l'esthétique préconisée par Broch, révèle l'existence d'une volonté de sa part de rédiger une Histoire englobant l'ensemble des phénomènes qui apparaissent durant l'époque étudiée. En menant à terme cette analyse, nous reconnaitrons l'existence d'une philosophie du roman intrinsèque aux *Somnambules*. Toutefois, avant que ne soit formulée cette conclusion, les propositions énoncées par les participants du «colloque» auront été évaluées en fonction de leurs contenus.

Ces trois propositions charnières, formulées, parfois implicitement, mais le plus souvent de manière explicite, dans le cadre du «symposion», requièrent un examen minutieux : 1. les démagogues et les magiciens, dit Broch, par le truchement du personnage d'Esch, ensorcellent les somnambules afin de réveiller la bête qui sommeille en eux, ce qui incite alors ceux-ci à vouloir remporter une victoire contre ceux appelés à devenir leurs adversaires, comme cela a cours en quelque sorte dans la nature, sans toutefois que s'y manifeste la volonté, observée uniquement chez l'homme, d'écraser son adversaire sans même avoir subi une agression de la part de ce dernier; 2. l'homme — ajoute, de manière indirecte, Broch — est incapable de se libérer du conditionnement sous l'emprise duquel il agit depuis que les ingénieurs et autres technocrates gouvernent le monde, faisant ainsi la loi, au même titre, d'ailleurs, que les démagogues, puisqu'ils sont en partie responsables de l'état du monde; 3. le sage et l'amoureux, affirme encore Broch, et ce, toujours par le truchement de ses personnages, accomplissent un travail d'anamnèse pour posséder l'objet de désir (le Savoir), par ailleurs inaccessible, mais dont l'existence est néanmoins pressentie.

Nous procéderons à l'examen de ces propositions tout en envisageant globalement *Les Somnambules* de même que l'œuvre complète de Broch. L'étude des micro-structures ne prend-elle pas toute sa signification lorsqu'elle s'accompagne de l'analyse des macro-structures ? La lecture des *Somnambules* ne s'avère-t-elle pas pleinement instructive que lorsqu'on l'effectue parallèlement à celle des *Irresponsables*, de *La Mort de Virgile* et de la *Théorie de la folie des masses* ?

Le lecteur sera sûrement enclin à répondre à ces questions par l'affirmative lorsqu'il s'intéressera aux intertextes cartésiens et marxistes présents dans l'œuvre de Broch au cours de la lecture de ce chapitre. La philosophie que notre auteur élabore en fonction de la prise en considération du couple conceptuel Rationnel / Irrationnel n'est pleinement convaincante que lorsqu'on prend connaissance, dans un premier temps, de la synthèse entre le *cogito* et le *sum* à laquelle procède Descartes, puis, dans un deuxième temps, de la «fiction» élaborée par Marx pour réfléchir à la question du déterminisme, question que ce dernier envisage, notamment, à partir de l'étude des conditionnements qui régissent le comportement des

membres d'une même classe sociale suite à l'ascension au pouvoir à laquelle ils s'adonnent après avoir été dominés¹.

Notre lecture des citations, presque jamais présentes sous la forme canonique, c'est-à-dire encadrées de guillemets, que fait Broch quand il lit Marx tout en rédigeant la *Théorie de la folie des masses*, par exemple, révèle l'existence d'un phénomène que les critiques n'ont jamais étudié : l'auteur des *Somnambules* est enclin à envisager négativement l'Irrationnel lorsqu'il se réfère à la «fiction» élaborée par les marxistes s'intéressant à la marche de l'Histoire. C'est pourquoi il commente ainsi la théorie élaborée par l'auteur du *Capital* : le fait de formuler une prévision quant à l'issue d'une situation n'est possible que lorsqu'on se réfère à un contexte où l'homme agit comme un animal. En revanche, l'individu enclin à transcender son animalité enfreint la loi du déterminisme. Cet individu bouleverse à ce point le monde où il évolue que l'historien tenant compte de l'impact généré par son intervention doit abandonner la conception déterministe de l'Histoire et adopter une vision plus à même de rendre compte du réel. Broch écrit :

Nous avons pu établir que l'action des lois historiques est liée à l'existence crépusculaire de l'homme. Tout semble donc indiquer que les moments ``fondateurs`` de l'histoire de l'humanité correspondent à une interruption de l'état crépusculaire, car c'est à ce moment-là que se produit le ``nouveau`` insaisissable pour la loi historique, la nouvelle valeur humaine dans son unicité (2008, p. 168).

Les démarches des historiens d'allégeances marxistes dénotent une méconnaissance de la nature foncièrement imprévisible propre aux gestes du penseur prométhéen, lequel, il est vrai, représente une exception... qui confirme les règles énoncées par ces historiens, règles dont Broch reconnaît volontiers l'existence, même s'il révisé la conception déterministe de l'Histoire en la nuancant.

¹ «[...] quand une *fiction* aussi étroitement liée à la réalité que l'est la théorie de l'histoire, écrit Broch, envisage les hommes comme une masse d'êtres sans volonté, menant une existence rêveuse et crépusculaire, on doit se demander si à cette hypothèse apparemment *fictive* il ne correspond pas quelque part une authentique réalité.» «Et l'on répondra par l'affirmative», poursuit Broch. Cette fiction a été inventée, entre autres, par Marx. Broch écrit à ce sujet : «En même temps qu'elle [la philosophie de l'histoire] mettait au jour un certain nombre de lois historiques, cette discipline — d'Augustin à Hegel et Marx — a réuni un fonds de résultats systématiques, matériels et méthodologiques qu'aucune future théorie de l'histoire ne pourra ignorer (2008, p. 106, 107 et 102, nous soulignons).»

Si la critique s'exprimant en français ou en anglais ne s'intéresse ni à la vie crépusculaire menée par les individus composant les masses ni à la conception de l'Histoire plus ou moins empreinte de déterminisme élaborée par l'auteur de la *Théorie de la folie des masses* au moyen de l'étude consacrée à ces derniers, elle n'accorde guère plus d'importance à l'un des événements auquel Broch se réfère le plus fréquemment : l'incursion dans le monde, sous-terrain et caverneux, de l'Irrationnel, provoque des effets salutaires lorsque le savant qui s'y adonne produit de la contingence, donc enfreint la loi du déterminisme historique, laquelle est à ce moment conçue par notre auteur comme une «fiction» peu conforme à la réalité et, surtout, impropre à tenir compte des innombrables transgressions provoquées par les interventions du penseur prométhéen, en partie responsable, dans bien des cas, du déclenchement d'une révolution de la connaissance.

Le séjour dans la caverne *peut* ainsi s'avérer fructueux. Parfois, le penseur prométhéen ne se distingue guère de l'homme crépusculaire vivant dans un état de rêve éveillé, sinon qu'à la différence de celui-ci, il désobéit à ses instincts et enfreint la loi du déterminisme historique... pour néanmoins obéir à la loi du déterminisme psychique². L'existence de cette dernière loi est bien connue des artistes qui, au moment où, tout en vivant dans un état de rêve éveillé, ils se sentent inspirés, inventent «spontanément» de nouveaux styles, idiolectes appelés à devenir des moyens d'expression essentiels à l'avènement des époques dans lesquelles ces artistes vivent. Ainsi, Michel-Ange crée le baroque en même temps qu'il dote son époque d'un style distinctif grâce auquel on attribue un caractère singulier à celle-ci.

² Après avoir constaté que le ça remplit la fonction d'instance approbatrice en ceci qu'il octroie le statut de vérité aux contenus véhiculés par les pensées que formule le Moi, après avoir également montré, d'un même souffle, que le Moi s'avère indissociable du non-Moi (le ça), Broch écrit dans ses «Remarques sur la psychanalyse du point de vue d'une théorie de la valeur» : «En tant qu'elle appartient au non-Moi (qu'elle est donc un contenu de pensée), la pensée se présente au Moi comme si elle lui était ``imposée``. Si donc l'autonomie du Moi implique que ``le Moi ne peut penser autrement qu'il ne pense``, ce ``ne pas pouvoir penser autrement``, éclairé d'une manière plus précise, se transforme en une ``contrainte`` exercée par le non-Moi sur le Moi (2005, p. 57)». La double influence de Freud et de Descartes est ici palpable. Le rationalisme cartésien est repensé en fonction de la prise en considération de la révolution psychanalytique. À moins qu'il nous faille envisager, en accord avec la suggestion de Broch, l'enseignement transmis par le père de la psychanalyse tel un prolongement de la thèse cartésienne relative à l'existence d'une corrélation entre le «je pense» et le «j'existe», entre la Raison et la Vie.

En plus de découvrir le fonctionnement des mécanismes psychiques propres à la conscience de l'homme crépusculaire à l'aide de l'étude des phénomènes apparentés au rêve éveillé, notamment, Broch se propose d'acquérir une connaissance de l'Irrationnel lorsqu'il attribue au sentiment amoureux ainsi qu'à la confrontation à la finitude une fonction déterminante au sein du processus à l'issue duquel ses personnages s'adonnent à une anamnèse en vue de redécouvrir l'existence des Idées. Le recours au qualificatif irrationnel, lorsqu'on l'accorde au terme connaissance³, se révèle approprié pour décrire une forme de savoir acquis par le personnage de l'amoureux qui souhaite retourner au pays natal; ce vœu, l'amoureux le formule alors même qu'il éprouve de l'attrait pour son objet de désir, qui, pour être en partie inaccessible parce que dérobé à son entendement, présente un caractère d'étrangeté irréductible.

1.1.1 La Vérité, cet obscur objet du désir

Les Somnambules aborde la question de la représentation symbolique. À la manière de l'André Gide des *Faux-monnayeurs*, Broch intervient, au moyen d'une didascalie présentée au début du fameux passage intitulé «Symposion ou colloque sur la rédemption», pour décrire la démarche qu'il adoptera : son roman, écrit-il, y sera mis en abyme au sein d'une pièce de théâtre et l'intrigue reformulée de telle façon que le lecteur puisse en saisir *les tenants et les aboutissants*. Cette répétition revêt également la forme d'une représentation⁴ à caractère théâtral, représentation qui permet à l'auteur d'enrichir de significations nouvelles les principaux symboles apparaissant dans son roman, soit les *couteaux* lancés par le magicien Teltscher, alias Teltini; les *béquilles* à l'aide desquelles se meut Martin Geyring; les *machines*, qui font délirer Pasenow, qu'utilise le capitaliste Édouard von Bertrand, qu'idolâtre Huguenau et qui inspirent une frayeur à Esch; et *la main du porteur de Salut*, à l'aide de

³ Ce qualificatif, on ne saurait l'employer abusivement puisque Broch répète à plusieurs reprises que «la forme de l'émanation mystique et *a fortiori* celle de l'œuvre d'art [...] constitue le véritable domaine terrestre de la connaissance irrationnelle (2005, p. 113)».

⁴ On aura reconnu la définition de la mise en abyme proposée par Lucien Dällenbach : «structure autonome par excellence puisqu'elle se définit d'entrée comme un équivalent du récit, la mise en abyme constitue le signal textuel et *l'organe de lisibilité* le plus puissant qui soit dans la mesure où elle s'avère [...] capable [...] d'en offrir *un condensé* qui permet d'en prendre une vue cavalière, et d'en accroître l'intelligibilité par redondance et métalangage intégré (1980, p. 30, nous soulignons).»

laquelle il parvient à éveiller les somnambules pour leur faire réaliser que l'un des principaux fondements du Réel réside dans le sentiment amoureux.

Encore une fois, le recours à la notion de littérature polyhistorique s'avère approprié pour envisager l'entreprise de Broch. Car qui parle d'Histoire traite nécessairement de valeurs, donc prend en considération l'ensemble des visions du monde; celles-ci couvrent un spectre fort large étant donné que, lors d'une période où s'observe le phénomène de relativisme axiologique, le romancier doit répertorier une grande quantité de théologies privées; transmettre une vision globale du monde devient alors une tâche presque impossible à réaliser.

Comment subsumer le multiple sous la catégorie du Un ? se demande l'auteur des *Somnambules* alors que, dans le «colloque», il fait part de sa volonté d'employer de nouveau les vocables de réalité apparus précédemment dans son roman. La réponse à cette interrogation réside dans la proposition suivante, formulée par Broch : l'enrichissement de la signification d'un symbole au moyen de sa réitération, de la mise en abyme du roman accomplie lors de sa transposition sur une scène de théâtre, permet de créer un simultanésisme temporel. Les chaînes symboliques s'agencent alors les unes aux autres. La signification intrinsèque aux *Somnambules* est communiquée grâce à la création de condensations (pour employer la terminologie freudienne) qui, comme dans le rêve, transforment chaque vocable en un terme polysémique et surdéterminé puisqu'il renvoie à plusieurs épisodes contenus dans le roman. Broch écrit d'ailleurs, au sujet de la littérature polyhistorique et de l'un de ses principaux représentants : «chez James Joyce se vérifie une nouvelle fois que c'est *un monde de rêve, de désir*, qui constitue la tâche de la chose littéraire (1966, p. 243, nous soulignons).»

Ainsi, la littérature polyhistorique s'élabore de façon presque similaire à celle à laquelle recourt le rêveur lorsqu'il énonce son discours onirique. Esch procède aux associations d'idées les plus étonnantes alors qu'il affirme, au moment où se déroule le «colloque» : «Plus la corruption est grave, plus les ténèbres sont profondes, plus le couteau qui siffle est aiguisé, plus le Royaume de la Rédemption est proche (1990, p. 556).»

En rapprochant les uns des autres des énoncés tels que «la corruption», «le couteau qui siffle» et le «Royaume de la Rédemption» le personnage corréle ces trois motifs que sont,

en premier lieu, celui de *la transaction financière criminelle*, transaction dont l'évocation s'apparente à une réminiscence de l'épisode où le comptable découvre l'existence des fraudes commises par l'un de ses supérieurs, Nentwig, suite à quoi il décèlera des «erreurs de calculs» dans plusieurs des événements qui surviendront au cours de son existence — qu'il envisage à partir de la même approche que celle qu'il adopterait s'il s'agissait d'élaborer un bilan comptable —; puis, en deuxième lieu, celui de *la violence à caractère sacrificiel*⁵, violence associée par le comptable à une forme de rachat permettant au supplicié de rembourser sa dette contractée à l'égard de la communauté, dont les membres font à cette occasion l'expérience de la gratitude; et, enfin, en un troisième lieu, celui de *la rédemption christique*.

De telles associations d'idées ne peuvent être interprétées adéquatement que lorsqu'on remplit les blancs laissés par l'auteur, soit les non-dits se rapportant aux personnages de Nentwig et d'Ilona, celle en direction de qui le magicien Teltscher lance ses couteaux alors qu'il s'adonne à un tour de magie et, comme le conçoit Esch, «sacrifie» sa cobaye. Esch s'identifie à Ilona.

Dans le deuxième tome des *Somnambules*, la découverte de la notion de rédemption s'effectue à la fois alors que le héros traverse une crise morale, déclenchée au moment où, assistant au sacrifice d'Ilona, «[i]l se sentait sous l'empire d'une destinée qui déjà levait sa lance pour infliger le châtement menaçant (1990, p. 199)», et alors que, peu de temps après, il connaît une révélation à caractère mystique à l'écoute d'un chant entonné par des membres de l'Armée du Salut (1990, p. 213). Le sacrifice commis par Teltscher à l'endroit d'Ilona provoque ainsi une rédemption et incite le héros du deuxième tome des *Somnambules* à expier ses péchés lorsqu'assistant au numéro du magicien, il s'imagine remplacer la cobaye pour subir à sa place la sentence qu'elle reçoit de son «bourreau» : «Le coupable est écrasé comme un ver; pourquoi ne serait-il pas embroché comme un scarabée (1990, p. 198)», pense Esch alors qu'il jouit de son avilissement, rêve d'être transformé en un scarabée épinglé par le magicien à la planche à laquelle est adossée Ilona au moment où Teltscher encadre son corps de couteaux.

⁵ Le «couteau qui siffle» est assurément l'un de ceux employés par Teltscher afin de réaliser le numéro de magie lors duquel il encadre de couteaux le corps de sa cobaye Ilona, cela dans le but de la sacrifier, ainsi que le conçoit Esch.

À ce sujet, Isabelle Gabolde écrit : «Il est impossible de ne pas évoquer le caractère sexuel de cette séquence (2008, p. 159)» — dans laquelle Esch — fait étonnant — expie ses péchés au moment où sa jouissance atteint un paroxysme, au moment où il s'imagine également mourir. L'idée selon laquelle Esch pourrait être épinglé à une planche comme un scarabée et qui lui traverse l'esprit alors que les cris de Teltscher «se succèdent de plus en plus vite, dans une ivresse grandissante de bestialité et même de lubricité», alors que «les couteaux sifflent à travers l'air frémissant de la scène à une cadence toujours plus vive» — cette idée «regorgeait d'un charme si peu commun et si mystérieux, comme l'écrit Broch en nous communiquant les impressions de Esch, ce *désir* avait une violence si nouvelle qu'il sursauta, comme viré d'un *rêve* de félicité (1990, p. 197-198, nous soulignons)».

Les thèmes de l'abjection, du rêve, du désir, de la jouissance mortifère, de la magie et du sacrifice forment ici un très dense entrelacs. L'épisode du lancer des couteaux constitue d'ailleurs le nœud gordien du récit «Esch». Y sont noués les fils qui forment l'essentiel de la trame narrative présentée dans le deuxième tome des *Somnambules* et auxquels s'ajouteront, dans le «symposion», ceux provenant des tissus narratifs élaborés au moyen des deux autres tomes. La trame narrative du «symposion» est le produit d'un agencement de motifs plusieurs fois réitérés dans l'ensemble du roman en vue de produire cet effet de simultanéité temporelle tant prisé par Broch⁶.

Dans *Les Somnambules*, le désir est éprouvé par l'homme supplicié ayant régressé au stade animal pour être sacrifié et jouir de sa mort, du moins selon l'expérience vécue par Esch alors qu'il s'identifie à Ilona, puis se reconnaît, à l'instant où il participe au «symposion», en la figure du Juif errant Ahasvérus, Esch affirmant alors : «Dans mes pieds la terreur d'Ahasvérus, dans les yeux le *désir* d'Ahasvérus / Pour Celui-là que toujours je perdais, pour Celui-là que je ne voyais pas (1990, p. 560, nous soulignons)». Le désir, l'amour et la mort sont les termes-clé du «colloque».

En plus de constituer la thématique centrale du «colloque», le désir amoureux est aussi l'un des principaux leitmotivs apparaissant dans les œuvres de Platon. Dans *Le*

⁶ Pour citer à nouveau l'étude d'Isabelle Gabolde portant sur *Les Somnambules* : «Les résonances, les échos, les enlacements des motifs et des symboles se font [...] entendre dans une simultanéité qui permet à la création littéraire de suspendre l'écoulement du temps (2008, p. 306).»

Banquet, le désir éprouvé par l'amoureux est envisagé par Socrate, et ce à la suite de Diotime, dont il rapporte les propos, comme un moyen de rapprocher l'homme de Dieu. *C'est le démon qui procède à ce rapprochement*. Le désir éprouvé à l'endroit du partenaire amoureux provient aussi d'un *manque* semblable à celui que connaît le philosophe. N'est-il pas juste d'affirmer que le philosophe s'efforce de connaître ce qu'il ignore ? Sa volonté de connaître n'a-t-elle donc pas pour équivalent le désir exprimé par l'amoureux à l'endroit d'un objet désir qu'il ne possède pas ? À toutes ces questions on doit répondre par l'affirmative. Selon Socrate, le philosophe détient, à l'instar de l'amoureux, une sagesse grâce à laquelle il se sait ignorant mais persiste néanmoins à remédier à cette situation au moyen d'efforts consacrés à établir, suite à l'intervention du démon Amour, une médiation entre l'ici-bas et l'au-delà. L'amoureux, le penseur, se trouvent à mi-chemin entre le stade où les essences leur deviennent accessibles et celui où le lointain souvenir se rapportant à celles-ci se situe encore hors de la portée de leurs entendements (Platon, 1950, p. 110 à 113).

L'amour est remémoration. Platon défend cette thèse en rédigeant le discours prononcé par le personnage de Socrate alors que se déroule l'intrigue relatée dans *Le Banquet*. Sachant qu'une parenté unit le philosophe à l'amoureux, on ne sera guère surpris d'apprendre, à la lecture de ce discours, que l'exercice de la mémoire s'accomplit afin de remplacer un savoir oublié par une nouvelle connaissance apparentée de très près à ce savoir tout en étant différente de celui-ci; qu'enfin, cette *répétition* provoquant une *altération* qu'est l'anamnèse accomplie lors de l'apprentissage est presque en tous points similaire à cette autre forme de répétition à laquelle s'adonnent les amoureux puisqu'en procréant, ils favorisent la transmission d'un savoir éternel et contribuent à son renouvellement. La connaissance se modifie lorsque les savants se remémorent l'existence d'un objet de désir qui subit des inflexions à chaque fois qu'aux savoirs oubliés s'en substituent de «nouveaux» (Platon, 1950, p. 122 à 126).

Résumons. Chez Platon, l'acquisition de la connaissance par l'entremise de l'expression d'un désir s'effectue lorsque le sage avoue son ignorance. L'oubli prédispose le savant à se remémorer un savoir. À le *reproduire*. Enfin, Amour est *symbole*⁷. Unit le profane

⁷ Au sujet du *Banquet*, Cassirer écrit : «Pour la philosophie de la religion, l'unité entre Dieu et l'homme est moins substantielle que véritablement *synthétique* : c'est une unité du divers. Elle

au sacré. Démarche comparable à celle adoptée par le philosophe. Sa sagesse l'incite à avouer son ignorance pour s'interroger inlassablement concernant le Savoir. Broch, pour sa part, *rapproche les sphères du profane et du sacré* lorsqu'il écrit sur Ahasvérus. Associe le désir de connaître à la volonté de remédier à un manque manifestée par le savant ayant pris conscience de l'existence d'un oubli.

En tant que précurseur, en quelque sorte, de la révolution de la connaissance provoquée au sein de la ville de Trèves, si on se reporte aux épisodes relatés dans *Les Somnambules*, Ahasvérus procède à l'abandon du système de valeurs sécularisé : «Trahison ! Et toute sa bouche se fait cri / Un cri encore plus fort que la connaissance (1990, p. 527)», écrit Broch dans le poème d'Ahasvérus⁸ (le Juif errant, il convient de le préciser, est moins un personnage qu'une figure évoquée par l'auteur). Traître, Ahasvérus l'est dans la mesure où il renie ses convictions. Il faut en ce sens lire le vers qui débute par le terme trahison en tenant compte du fait suivant; les personnages des *Somnambules* sont enclins à qualifier de traîtres les individus affranchis des valeurs⁹.

Le rejet des croyances auquel s'adonne Ahasvérus lui cause une *blessure psychique*; et c'est pourquoi Esch associe l'angoisse métaphysique au poignard déposé sur sa nuque par l'auteur d'un sacrifice lorsqu'il s'identifie au Juif errant durant le «colloque» : «Devant le poignard m'enfuyant, fugitif, dans ma nuque l'angoisse d'Ahasvérus (1990, p. 559)». L'abandon des croyances permet cependant de réaliser un gain au plan de la connaissance. Ahasvérus instaure une médiation entre l'ici-bas et l'au-delà. Bref, l'expression de la puissance démoniaque contribue à rapprocher de nouveau la créature de son créateur. La re-

considère donc que la scission est un moment nécessaire, une condition de la perfection de l'unité elle-même (1972, t. 2, p. 293).» Selon Cassirer, la philosophie de la religion de Platon s'offre comme un dépassement de la religion. Dans cette philosophie, le symbole est dissocié de l'objet qu'il désigne. L'homme et le Dieu sont alors irrémédiablement séparés. Seul le recours aux formes symboliques permet au locuteur de se référer à un au-delà. Il cesse donc d'entretenir, comme le font les «primitifs», un rapport immédiat avec l'objet désigné et parvient à un stade décisif de son évolution. Cela lui permettra de créer, ultérieurement, les sciences.

⁸ Voir app. A.I, où celui-ci est retranscrit dans sa totalité.

⁹ «Le rencontrait-on dans la rue, affirme Joachim Pasenow à propos d'Éduard von Bertrand, on ne savait jamais bien si l'on pouvait le saluer, car au sentiment de se trouver en face d'un traître [...]». Pasenow réagit de la même façon lorsqu'il découvre qu'Huguenau a déserté l'armée : «Quand il [Pasenow] vit le traître devant lui, toute la répulsion contenue du Commandant se remit à bouillonner avec une nouvelle force (1990, p. 25, 651).» Rappelons-le, Bertrand et Huguenau sont tous deux nihilistes.

sacralisation a pour corollaire la profanation. Au sein du poème inséré dans la huitième partie de l'«Histoire de la jeune salutiste de Berlin», Broch écrit à propos d'Ahasvérus : «Aux cimes du Savoir, proie des doutes rongeurs». Aussitôt acquis, le savoir d'Ahasvérus s'abolit. Il ne cesse de rechercher ce qu'il a abandonné. La connaissance, écrit Broch,

le [Ahasvérus] chasse par les étendues désertes,
Pour chercher la Voix qu'il a perdue sans cesse
Et quand il la fuit il la rejoint sans cesse [...].

Penser, c'est éprouver un manque. Le judaïsme inspire à Broch une horreur en même temps qu'une fascination. Il écrit :

Éternellement il [Ahasvérus] cherchera cette heure
Car pour l'éternité il en a eu l'*oubli*
Dès son terrible éveil en entendant la Voix,
Dès le grand jour soudain de la *connaissance* [...].¹⁰

Seul le sage, comparé par Socrate à un mourant alors qu'il s'apprête à boire la ciguë (1999-2003, t. 1, p. 775), est susceptible de définir adéquatement le Réel. Soit, le Réel ne cesse de se dérober à son entendement que lorsque survient l'instant sa mort, mais le désir qu'il ressent à l'égard de son objet — d'amour et d'étude — l'incite à anticiper cet instant, à se hausser jusqu'à la sphère du Savoir absolu, qu'il ne peut, par ailleurs, définir qu'imparfaitement, n'hésitant pas à faire montre d'une insatisfaction qui l'incite à rejeter l'ensemble des hypothèses formulées au sujet de la nature de la science, à avouer ainsi son

¹⁰ Le judaïsme est la contrepartie de la doctrine élaborée par les salutistes. L'introduction du poème consacré à Ahasvérus (dont proviennent nos deux dernières citations (1990, p. 527, 526, nous soulignons) dans le cycle relatant l'histoire de Marie n'a donc rien d'anodin. Au désespoir ressenti par Ahasvérus s'oppose l'attitude empreinte de résignation de Marie, la ténacité dont elle fait preuve lorsqu'elle consacre la majeure partie de son temps à aider les démunis et, surtout, *sa foi inébranlable*. Opposition davantage accentuée dans le «colloque». Aussitôt après avoir manifesté sa détresse et récité, tout en le transformant, le poème d'Ahasvérus présenté dans le LIII^e chapitre de «Huguenau», Esch entonne un chant à la gloire du Dieu des Armées en compagnie du Commandant Pasenow, chant auquel participeront ultérieurement tous les personnages prenant part au «symposium», c'est-à-dire, outre ceux mentionnés ci-dessus, Mme Hentjen et Huguenau. La mise en abyme des *Somnambules*, la représentation théâtrale qui en est issue, rassemble, à n'en point douter, les grandes visions du monde, réunit les théologies qui prolifèrent à l'ère de la dégradation des valeurs. Cette dramaturgie englobe le monde dans sa totalité. Confère au roman un caractère polyhistorique.

ignorance, ce grâce à quoi il manifeste un désir irrépessible de poursuivre continuellement ses recherches, quitte à ne cesser de réfuter les demi-vérités.

Le magnifique *Théétète ou de la science* de Platon regorge de définitions ayant trait à la science, mais elles sont qualifiées, au mieux, d'approximations par Socrate, l'un des principaux personnages à y être mis en scène avec Théétète. Quatre propositions contenues dans cette oeuvre charnière sont retenues ici :

1. *la connaissance ne réside pas dans l'expérience sensitive*, ainsi que le soutient Théétète, puisque si l'on validait cette hypothèse, argumente Socrate, l'homme serait envisagé comme la mesure de toutes choses, d'où il s'ensuivrait que la Vérité différerait selon qu'on se référerait à tel ou tel autre sujet percevant;

2. *la connaissance ne s'acquiert pas non plus par l'entremise de l'énonciation d'un jugement vrai*, selon la deuxième hypothèse formulée par Théétète afin de définir le savoir, puisqu'on ne peut (du moins, à première vue) formuler un jugement faux, lequel porterait sur un objet inexistant, — qu'aucun sujet ne pourrait d'ailleurs percevoir —; or, on doit nécessairement se référer à un objet pour prononcer un jugement;

3. soit, *on peut penser*, concède Socrate, *qu'un sujet puisse être l'auteur d'un jugement faux* lorsqu'il recherche, dans son esprit, la pensée lui paraissant la mieux convenir à un objet d'étude, auquel il entend, parfois à tort, et ce lorsqu'il énonce un jugement erroné, la rapporter : l'âme ne ressemble-t-elle pas à un colombier au sein duquel les pensées, tels des oiseaux emprisonnés, sont contenues, sans que l'on puisse avoir accès immédiatement à l'ensemble d'entre elles, comme en témoigne l'exemple du mathématicien : il a des connaissances se rapportant à l'ensemble des nombres sans pour autant toutes les posséder et doit donc s'adonner à une chasse aux pensées afin de s'approprier un savoir relatif à un de ces nombres (ils existent en quantité infinie, insiste Socrate);

4. toutefois, ces considérations ayant trait à la distinction entre le fait d'avoir et de posséder des connaissances, même si elles incitent Socrate et Théétète à évaluer de nouveau cette hypothèse : la connaissance est un jugement vrai, à la remanier de façon à affirmer que

la connaissance est un jugement accompagné d'une justification, ne les amènent pas à confondre le savoir avec le jugement : la lettre de l'alphabet existe, mais, pourtant, on ne peut en *justifier* l'existence à l'aide d'une définition, comme il est possible de le faire à propos d'une syllabe (Platon, 1999-2003, t. 2, p. 112-113, 155-157, 170-173, 176-180).

Qui écrit se réfère à un Savoir indéfinissable. Accoler le qualificatif irrationnel au terme savoir fait donc sens. L'emploi de la formule aporétique «connaissance irrationnelle» se révèle ici nécessaire. Car leur science, Platon et Broch ne peuvent la définir autrement que par la négative ou encore à l'aide du recours à des formes symboliques dont le référent est invisible (pensons à la métaphore du souverain Bien filée dans *La République*), et ce même s'ils sont avant tout des rationalistes. Pour ces grands poètes que sont Platon et Broch, les hypothèses émises afin de définir la Connaissance se révèlent insuffisantes puisqu'aucune ne permet d'en discerner adéquatement la nature. Cette proposition formulée par le Virgile de Broch : les philosophes d'envergure, et, en première instance, Platon, sont aussi de grands poètes (1955, p. 319), se vérifie lorsqu'on constate que la spécificité propre à la connaissance littéraire réside dans l'expression d'un désir manifesté à l'endroit d'un objet manquant ou dans l'acquisition d'un savoir ne se rapportant à aucun référent tangible. La connaissance littéraire, ajoutera-t-on en s'inspirant de la réflexion élaborée par Pierre Ouellet dans son ouvrage intitulé *Voir et savoir*, est en partie affranchie du monde référentiel : «contrairement à la science, écrit Ouellet dans son commentaire portant sur *Le Paysan de Paris* d'Aragon, la poésie se passe radicalement de ce dont elle parle pour nous en faire vivre la vision [...], faisant de l'acte de voir et de montrer l'objet lui-même de l'expérience, visée vécue d'une pure visée, *qui dit le désir à demeure dans l'acte de connaître* (1992, p. 303, nous soulignons).¹¹»

En corrélant les thématiques de l'amour, du désir et de la mort, Broch revendique l'influence de Platon; un manque, lit-on dans *Les Somnambules*, doit être éprouvé par le penseur afin qu'il soit tenté de remédier à cette lacune au moyen de la «possession» de l'objet de désir, de l'acquisition de la Connaissance. Esch éprouve d'ailleurs le «*désir* d'Ahasvérus /

¹¹ Cette réflexion n'est pas sans rappeler celle proposée par Broch dans «La vision du monde donnée par le roman», où on lit, à propos de la littérature polyhistorique : «Le but infini, jamais atteint de la science : obtenir une image totale de la connaissance, *le désir infini, jamais exaucé*, des systèmes particuliers de valeurs : parvenir à l'absolu et réaliser une union entre tous les éléments rationnels et irrationnels de la vie (1966, p. 243, nous soulignons).»

Pour Celui-là que toujours je *perdais*». Quant à Ahasvérus, Broch le décrit comme étant «Dans les fers du savoir, de *désir* consumé (1990, p. 567, 527, nous soulignons)».

Ce personnage découvre la nature déceptive propre au discours gnoséologique, lui qui doit, pour scruter l'invisible avec les yeux d'un agonisant, comme le fait le personnage d'Énée quand il s'adonne à une incursion dans le royaume des morts en vue d'y cueillir le «rameau d'or (Virgile, 1991, p. 190)¹²», parvenir à destination du pays natal, c'est-à-dire accéder au monde des essences, lieu vers lequel, constate Esch, «il n'est pas permis de se retourner (1990, p. 347)».

De même qu'Orphée ne peut orienter son regard vers son amoureuse, Eurydice, et la réanimer alors qu'elle séjourne au royaume des morts, où il parvient néanmoins à pénétrer en charmant les Dieux au son de sa lyre, avant d'en être expulsé dès qu'il rompt le charme lui ayant permis de tromper la vigilance exercée à son égard par les Dieux (Virgile, 1997, p. 285-291), de même Esch se désole de ne pouvoir ressusciter son Eurydice, Ilona, car la rédemption n'advient, découvre-t-il, *que lorsque l'amoureux est confronté à la finitude ainsi qu'à la perte de l'objet de désir*, auquel il doit renoncer, quitte à compenser cette perte en remplaçant ledit «objet» par un autre, en l'occurrence, Mme Hentjen :

l'élue de l'insomnie [Esch], *renaissant dans le réveil du désir*, sait qu'il est au but, non pas sans doute à ce but ultime où symbole et archétype scellent leur unité, *mais bien à ce but provisoire dont l'ici-bas doit se satisfaire, but qu'il nomme l'amour et qui est, face à l'inaccessible, comme l'extrême avancée de la terre ferme [...]* les femmes sont bizarrement unies et pourtant séparées [...] elles demeurent unies dans *une espérance jamais accomplie* : s'il enveloppe Mme Hentjen dans un amour parfait, portant cette vie comme la sienne propre, s'il l'éveille, elle, la morte, par la rédemption de son étreinte, lorsqu'il prendra amoureusement dans ses bras cette femme vieillissante, il retirera du corps d'Ilona le poids du vieillissement et du souvenir, il aura dressé à la nouvelle et virginale beauté d'Ilona un degré plus haut de nostalgie; tant ces deux femmes étaient distinctes l'une de l'autre et pourtant une seule femme, *reflet de l'Un, de cet invisible vers lequel il n'est pas permis de se retourner et qui n'en est pas moins la terre natale* (1990, p. 347, nous soulignons).

¹² «[...] le rameau d'or qui sert de guide, le rameau de la connaissance», ajouterait Broch (1955, p. 130).

Parce que le manque suscité par son désir de connaître n'est jamais comblé, Esch est enclin à s'approcher, sans jamais l'atteindre, du but, soit l'appréhension du Un; l'action n'a une portée *éthique que lorsqu'elle est commise par un individu qui appréhende le souverain Bien sans jamais parvenir à le définir*, son désir inassouvi l'incitant alors à progresser indéfiniment vers son objectif; *la vastitude de la distance parcourue par Esch lorsqu'il marche en direction d'un but infini a alors pour équivalent la démesure du sentiment amoureux*, éprouvé, non seulement à l'égard d'Ilna, mais envers l'ensemble des membres de la *communauté* à laquelle il appartient (Erna Korn, Mme Hentjen, etc.).

1.1.2 Héroïsme, magie et esthétisme

À propos du rédempteur, Pasenow affirme, au moment où il prend part au «colloque» : «c'était lui qui a anéanti la fausse connaissance et chassé les magiciens (1990, p. 555).» Référence explicite au Christ contenue dans un énoncé capital parce qu'il transmet l'idée suivante : l'avènement de la rédemption coïncide avec la réalisation d'un gain au plan de la connaissance. En somme, rédimer, c'est éveiller l'homme pour mieux le raisonner. Le christianisme nous rendit jadis plus raisonnables. Aux cérémonies religieuses furent alors intégrés des éléments issus du paganisme afin d'en modifier radicalement la portée, comme on le fit alors avec le sacrifice, rituel païen doté tout d'abord d'un contenu magique, puis associé, au sein du christianisme, à la mort du Christ; cet événement symbolise la gratitude exprimée par le rédempteur à l'endroit de l'ensemble de l'humanité; le Christ raisonne l'humanité quand il l'incite à cesser d'agresser son prochain. L'illumination à caractère mystique ressentie à l'occasion du rituel où se déroule le sacrifice devient, pour le chrétien, prétexte à transcender son animalité.

«`Ne te fais pas de mal, car nous sommes tous encore ici`», conclue Müller dans l'épilogue des *Somnambules* (1990, p. 727). L'intertexte biblique contenu dans cet extrait est brillamment analysé par Sigrid Schmid : «ce qui compte aux yeux de Broch, c'est un autre élément» que celui ayant trait au miracle se produisant alors que les prisonniers décrits dans les *Actes des Apôtres* refusent de s'évader pour éviter que leur geôlier ne soit condamné à mort, remarque-t-elle, avant d'observer que l'intérêt manifesté par Broch pour cet épisode de

La Bible réside dans cette «forme spécifique d'amour du prochain, qui renoncerait à son propre avantage — c'est-à-dire tout de même, en l'occurrence, la liberté — en faveur de son prochain.» «À l'intérêt personnel qui repose sur la solitude de l'individu, on oppose ici une communauté — celle des convertis», écrit Schmid.

Elle constate l'existence d'une progression dans *Les Somnambules*, au sens où, à la différence de Pasenow, qui, suite à son mariage avec Élisabeth Baddensen, oublie Ruzena, son ancienne amoureuse, Esch participe à l'émergence d'une communauté en épousant Mlle Hentjen, envers laquelle il ne semble pas éprouver de sentiments particuliers, afin de sauver Ilona, pour qui il sacrifie «les biens de la Mère Hentjen», note Schmid. «Esch peut ainsi jouer le rôle de sauveur providentiel, écrit le critique.» Et puisque «le bistro de la Mère Hentjen est de plus en plus souvent qualifié de cage, de prison d'où Esch voudrait sortir», on peut envisager, avec Schmid, le mariage de Esch comme un moyen adopté par lui pour manifester son empathie à l'égard d'autrui (Schmid, 2001, p. 84-85).

N'est-ce pas, ajouterons-nous, conformément à l'enseignement transmis par Platon et selon lequel le philosophe, après s'être hissé jusqu'au monde des essences, se doit de redescendre dans la caverne «auprès des prisonniers» pour «prendre part aux peines comme aux honneurs qui ont cours chez eux», puisque dans la Cité idéale de Socrate, les citoyens se doivent d'«[échanger] les uns avec les autres les services que chaque groupe est capable de rendre à ce qui est commun (Platon, 1993, p. 365-366)», qu'Esch accepte de demeurer emprisonné dans cette caverne qu'est le bistro ?

Broch suspecte plusieurs de ses contemporains philosophes (Heidegger) et romanciers (Joyce) de vouloir se poster au faite d'une tour d'ivoire et se réclame, pour sa part, non seulement de l'esprit du christianisme, bien qu'il se défende de réhabiliter cette religion, mais également du platonisme, philosophie en accord avec laquelle l'acte d'apprendre ne prend tout son sens que lorsque le savant accepte de partager le sort commun à l'ensemble des membres de la Cité. Et c'est pourquoi Broch souligne l'importance du motif du retour dans la caverne, primordial à tous égards, car, après avoir contemplé les essences, le savant doit, tant chez Platon que chez l'auteur de la *Théorie de la folie des masses*, gouverner la Cité ou encore agir en tant que politicien, n'en déplaise à Roberto Esposito, pour qui l'œuvre de

Broch appartient à la catégorie de l'impolitique (2005, p. 106-107, 118-125). Oui, la communauté inventée par Broch est essentiellement d'ordre politique. Tout doit y être partagé. Y compris les Idées. Elles ne sont pas l'apanage des philosophes patentés. Le seul savoir légitime est celui qui incite son détenteur à redescendre dans la caverne afin d'éveiller les somnambules, les arracher à leur existence crépusculaire pour qu'ils puissent substituer aux simulacres créés par les magiciens les images des essences.

Le rêve est «rempli de noms mensongers», affirme Esch lors du «colloque». «[...] tout est irréel... escamoté par une magie diabolique» lorsque se glisse une erreur dans le livre de comptes de l'univers; lorsque, autrement dit, «il y a seulement une faute dans le monde», note Esch, alors qu'il exprime sa détresse, celle de ne pouvoir compter sur la venue du rédempteur (1990, p. 554). Est ici envisagée la perte en rationalité occasionnée par la recherche de sursatisfactions compensatoires à laquelle s'adonnent les masses enclines à admirer les politiciens charismatiques qui exercent un fort ascendant sur elles et recourent aux «noms mensongers», ainsi que le suggère Esch puisque l'emploi qu'il fait de cette dernière expression, utilisée à au moins deux reprises dans le roman, lui a permis auparavant d'exprimer sa colère à l'endroit de ces individus qui s'accaparent le pouvoir que sont, à ses yeux, les «démagogues (1990, p. 325)».

Hitler, constate Broch dans sa *Théorie de la folie des masses*, a cherché et réussi à satisfaire les besoins éprouvés par les masses, soit les désirs les plus archaïques éprouvés par les individus regroupés au sein des masses, en les incitant à remporter une victoire — sur l'étranger, etc. —, victoire dont les conséquences ne leur permettaient pourtant pas de profiter du moindre avantage : «toute victoire serait inutile si l'on ne pouvait en tirer un profit réel», écrit Broch, avant d'ajouter que ce culte malsain de la victoire auquel se sont livrés les fascistes avait pour ultime résultat de les confronter au néant. La guerre totale que s'apprêtaient à livrer ces barbares ayant régressé au même stade que celui où se situaient les païens «ne laissera que la plus totale absurdité, plongeant vainqueurs et vaincus dans la même terrifiante misère», prévoit Broch. Il affirme aussi : «Cette conception de la victoire» correspond à une «vision tirée d'un passé profondément enfoui (2008, p. 300)».

Quiconque recourt à la magie pour ensorceler les masses ranime un passé archaïque. Incite l'homme à régresser au stade où il se trouvait lorsqu'il n'avait, pour rétorquer à son agresseur, d'autre choix que de faire montre d'une agressivité comparable à celle manifestée par son assaillant. Ce débordement d'agressivité — lequel s'apparentait auparavant à une réaction naturelle aux dangers affrontés quotidiennement par l'homme, qui se comportait alors comme l'animal — n'est, bien sûr, aucunement justifié à notre époque¹³. De plus, cette résurgence du comportement animal observée chez les individus réunis au sein des masses, les incite à transformer un réflexe naturel, soit l'instinct de survie, en un agissement contre-nature susceptible d'engendrer leur auto-destruction. Impossible de mesurer l'étendue de la cruauté de l'homme. Ladite étendue dépasse, et de loin, celle de la cruauté dont font preuve les animaux. Cette dernière forme de cruauté s'avère à tout le moins légitime. Qui oserait soutenir que l'homme est supérieur à l'animal ?

L'aversion éprouvée par Broch à l'endroit de l'esthétisme réside d'ailleurs en ceci que le héros doit, pour être considéré telle une figure exemplaire, réfréner — temporairement — son désir de remporter une victoire, pour ensuite le satisfaire, comme le montre l'exemple du personnage principal de l'*Énéide* de Virgile, Énée, qui songe à épargner son adversaire Turnus, à la toute fin de ce poème, avant de l'exécuter (Virgile, 1991, p. 391-392; Broch, 1955, p. 128-129). Cet héroïsme transparaît également dans les régimes totalitaristes. S'y manifeste de façon malsaine par l'entremise du culte de la beauté. Nombreux furent d'ailleurs les fascistes qui chérissent l'art. En quoi ils agissent comme leurs prédécesseurs, les esthètes, ces tyrans et ces bourreaux qui, tel Néron, massacrèrent leurs victimes alors même que des artistes étaient conviés à prendre part à des rituels lors desquels l'expression de la cruauté contribuait, selon eux, à édifier l'âme (Broch, 1966, p. 364).

La beauté, c'est la confusion entre le Bien et le Mal. L'attrait du beau engendre chez les poètes maudits et les tenants de l'art pour l'art une ivresse ressentie alors qu'ils représentent, à l'aide de leurs oeuvres, la cruauté que manifestent les bourgeois à leur égard, une agression à laquelle ces artistes rétorquent en confrontant ces derniers aux forces de

¹³ Dans son article intitulé «Hermann Broch's Theories on Mass Psychology and *Der Versucher* [le roman de Broch intitulé *Le Tentateur*]», James Hardin écrit : «when the masses find themselves in a period of extreme stress and resultant ethical insecurity, an archaic collective level of their mentality may surface (1974, p. 29).»

l'Irrationnel afin de les horrifier (Broch, 1966, p. 60-61). La cruauté exprimée par l'artiste s'oppose de cette façon à la cruauté du spectateur ou du lecteur.

Les motifs de l'esthétisme, de l'héroïsme, de la magie et de l'Irrationnel réapparaissent constamment dans l'œuvre de Broch. L'existence d'un lien entre les penchants sadiques satisfaits lorsque les masses remportent une victoire à l'occasion, notamment, du déclenchement des guerres et l'attrait exercé tant par les magiciens, lesquels nous mystifient en se référant, pour paraphraser Esch, à une «fausse connaissance», que par les démagogues recourant à des «noms faux» apparaît de manière on ne peut plus évidente dans le «symposion» : «Le meurtre répond toujours au meurtre, et il n'y aura pas d'ordre avant que nous ne sortions du sommeil», affirme Esch (1990, p. 555). On ne saurait dire plus clairement que la pulsion d'agression est sublimée grâce à l'avènement de la rédemption. Un gain en rationalité est alors remporté.

1.1.3 Le Dieu machinique de Pasenow

Partageant les vues de son principal interlocuteur durant le «colloque», soit Esch, le Commandant Pasenow croit, lui aussi, que la rédemption provoque l'éveil des masses; que, par conséquent, un guide doit arracher les somnambules à leur léthargie afin qu'ils puissent se réorienter, d'un commun accord, vers un même but : «Assumer l'épreuve, être tirés du péché par une main qui nous éveille», affirme le Commandant (1990, p. 555). Découpons cet énoncé en deux parties.

1. «[...] être tirés du péché par une main qui nous éveille». — Broch recourt si fréquemment au symbole de la main dans l'ensemble de son oeuvre fictionnelle, qu'il faut renoncer à en répertorier toutes les occurrences. Elles prolifèrent. Remarquons néanmoins que ce symbole est fréquemment associé soit au mode de vie des cultivateurs ainsi qu'à celui des propriétaires terriens, à la sécurité et au réconfort que procurent à ces individus l'ordre qui régit leurs existences, soit encore à l'intervention d'un guide qui provoque une rupture en abolissant le déterminisme dont l'homme est l'esclave, lui qui obéit le plus souvent à son instinct animal.

En définitive, le symbole de la main, indissociablement lié, dans l'œuvre de Broch, à celui de l'âme, renvoie, à plusieurs reprises, à l'expression d'une volonté souveraine qui libère l'homme de ses entraves. S'insurger contre le déterminisme humain, raisonner ses contemporains au lieu de faire appel à leur instinct, c'est les éveiller. L'intervention à laquelle se livre le rédempteur doit modifier le cours de l'Histoire.

2. «Assumer l'épreuve». — Prenons conscience du caractère synthétique inhérent aux propositions énoncées lors du «colloque», texte d'une remarquable densité. C'est que le «symposion» contient *in nucleo* tout le roman. — Joachim Pasenow est protestant. La vie est constituée d'épreuves qu'un Dieu sévère appliquant la Loi de manière implacable le somme de surmonter, croit-il. Une instance surmoïque soumettant les dévots à une discipline spartiate. Tel est le Dieu protestant. Le culte l'entourant, constate Max Weber, incite les dévots à procéder à une rationalisation de la vie éthique (2003, p. 132-137). Entreprise sans laquelle les capitalistes ne seraient jamais parvenus à provoquer la révolution industrielle leur ayant permis d'implanter durablement leur système économique.

Le «beruf», un terme allemand qui apparaît sous la plume de Luther et renvoie à la notion de travail-vocation, observe Weber (2003, p. 63-71), n'a aucun équivalent dans les écrits rédigés par les chrétiens; cette idée, véhiculée par les protestants : l'homme est prédestiné par Dieu à accomplir une vocation en menant une carrière professionnelle, est d'ailleurs absente de leurs écrits. C'est une dure vie que celle menée, généralement, par le protestant. Une vie entièrement consacrée à l'exercice d'un labeur. Celui-ci perd de surcroît tout attrait au moment où survient la transition à l'issue de laquelle l'ouvrier ayant naguère pratiqué le métier d'artisan est embauché par l'entrepreneur pour répéter indéfiniment un seul et même geste (Weber, 2003, p. 245-247, note 300). Les protestants participent à l'essor du capitalisme en associant le travail à une vocation à caractère religieux. Qui oserait remettre en question la légitimité attribuée à la morale du travail dans un tel contexte¹⁴ ?

¹⁴ Lorsqu'aux alentours de 1890, le capitalisme est implanté aux États-Unis, les sectes protestantes (calvinisme, puritanisme, etc.) se transforment en des groupuscules dont les membres sont unis par les mêmes intérêts économiques. Toutefois, l'esprit empreint de sectarisme ayant animé ces groupes, auxquels seuls pouvaient, à la différence de ce qui se produit au sein de l'Église chrétienne, prendre part ceux menant une vie irréprochable au plan moral, perdure chez ses membres. N'y sont

Chez Broch aussi, le protestantisme est conçu en fonction de cette rationalisation de la vie éthique dont Weber montre qu'elle sert de puissant levier lors de l'édification du capitalisme. Cela explique, en partie, pourquoi les fameuses visions à caractère mystique apparaissant à Joachim Pasenow alors qu'il voit le visage d'Élisabeth Baddensen se fondre au paysage, victime qu'il est d'hallucinations le perturbant gravement, sont fréquemment composées d'images où apparaissent des machines industrielles. Les sphères religieuses et sociales forment alors une symbiose.

La conception du monde véhiculée par Pasenow est informée par le *langage de l'immédiateté* (art. 1.2.3, par. 1.5.4-1.5.11); il l'emploie en associant le visage d'Élisabeth à des objets et des machines :

tout en la [Élisabeth] contemplant, il vit la valise posée sur le siège d'en face, ressortir tout aussi crûment [que le fait le visage d'Élisabeth] sur l'horizon gris, et il fut envahi d'une nouvelle crainte absurdement aggravée : qu'elle ne fut qu'un objet, une chose morte, pas même un paysage (1990, p. 166),

constate le narrateur des *Somnambules* tout en faisant état des réflexions de Pasenow, et, plus particulièrement, de la vision du monde de ce personnage, vision soumise aux fluctuations qui provoquent l'abolition des propriétés inhérentes aux divers objets, lesquels se confondent les uns aux autres, leurs contours s'estompant dès lors que les noms attribués à chacun d'eux pour les différencier perdent leur légitimité. Bien sûr, Pasenow s'attache aux valeurs passéistes. Il éprouve ainsi de la nostalgie lorsqu'il songe à l'époque où le christianisme a atteint une apogée. Le seul fait d'assister à une messe donnée dans une église chrétienne procure d'ailleurs un réconfort à ce personnage. L'idée que voici lui traverse toutefois l'esprit lorsqu'il prend part à ce rituel :

admis que ceux ayant mené une vie exemplaire. Seuls les individus ayant un dossier financier impeccable (dettes remboursées dans les délais prescrits, etc.) peuvent prendre part aux activités organisées par ces groupes afin de bénéficier, entre autres avantages, du crédit nécessaire à la fondation de leurs entreprises. L'esprit du capitalisme est donc apparenté à celui des sectes (Weber, 2003, p. 314-315). Aussi, on peut regretter, à l'instar du personnage de l'apiculteur des *Irresponsables*, cette époque lors de laquelle le travail de l'ouvrier engendrait une vive satisfaction chez celui-ci et où les consommateurs appréciaient les outils fabriqués avec savoir-faire et application. Époque néanmoins révolue, insiste l'auteur des *Irresponsables*, signifiant par là qu'entretenir l'espoir de la faire renaître équivalait à caresser une chimère.

Aujourd'hui encore il [Joachim Pasenow] n'osait se remettre en esprit la béatitude de s'imaginer alors en détail qu'il était lui-même membre de cette Sainte Famille catholique [...]. Aujourd'hui il n'aurait su le dire, mais il savait encore que ce ravissement était traversé d'un tremblement d'effroi, pour cette présomption sacrilège et pour l'hérésie dont un protestant de naissance se rendait coupable par un tel vœu et une telle béatitude [...].

Cette nostalgie éprouvée à l'égard d'un monde où Dieu fait l'objet d'une représentation à caractère anthropomorphe, Pasenow ne la ressent malgré tout que de façon passagère lorsqu'il assiste à la messe chrétienne. Ainsi, le recours au langage de l'immédiateté auquel s'adonne Pasenow lorsqu'il se réfère, au même moment, à la «nécessaire dissolution évangélique de l'image catholique», le rend enclin à se livrer à une ascèse spirituelle radicale :

il lui apparut que l'écroulement tant redouté du visage humain en un néant de bosses et de dépressions devait être le premier stade vers une nouvelle et plus lumineuse unité [...] ce n'était sans doute qu'un pressentiment annonciateur de l'effroi divin, mais aussi la certitude de la vie divine où le terrestre passe, sombrant comme le visage de Ruzena, comme le visage d'Élisabeth, sombrant peut-être enfin comme la silhouette de Bertrand (1990, p. 126-127).

Pasenow souffre de cécité symbolique parce qu'il supprime le médium langagier. Incapable de construire un univers référentiel cohérent, ce personnage est inapte à représenter efficacement le monde. Voilà pourquoi Pasenow se comporte comme un somnambule. Le réel lui paraît indissociable du rêve. De deux choses l'une. D'une part, le protestantisme s'apparente à un amalgame des sphères religieuse, économique et industrielle. D'autre part, le fait de participer aux activités organisées par les membres de cette secte implique que l'on doive, en quelque sorte, aplanir les différences propres à chacun des objets et des êtres peuplant le monde, cela après avoir procédé à la suppression du médium langagier. Au sujet des deux points saillants de la doctrine protestante énoncés ci-dessus, Broch écrit dans *Les Somnambules* :

Dieu trône dans un froid absolu et ses commandements sont implacables, ils s'engrènent comme les roues dentées d'une machine de chez Borsig et il y avait là une

nécessité si despotique que Joachim fut presque satisfait de ne voir qu'un seul chemin pour aller à la rédemption, *le droit chemin du devoir*, dût-il s'y brûler les doigts.¹⁵

Le contenu de cette phrase — et du paragraphe dans lequel elle apparaît (n. 15, chap. 2) — reflète une unité éidétique; celle-ci englobe les principaux vocables qui informent la conception du monde véhiculé par Joachim, soit — nous soulignons lesdits vocables — le «*visage déshumanisé*» d'Élisabeth, dont les yeux sont comparés à des étoiles dégageant «un froid qui cause des brûlures; froid de l'univers, songea-t-il [Pasenow], froid des étoiles», froid cosmique, donc, qui émane aussi bien de cette morte qu'est aux yeux de Pasenow, Élisabeth, que du Dieu abstrait qui «trône dans un froid absolu»; *la machine*, également *comparée au Dieu anonyme qui travaille industrieusement à soumettre ses fidèles* à de durs commandements afin qu'ils se livrent à une ascèse; et *le devoir à caractère spirituel* que souhaite accomplir Joachim en épousant Élisabeth pour favoriser l'avènement de la rédemption (leur mariage en est un de raison).

À l'aide du recours à des comparaisons telles que «ils [les commandements de Dieu] s'engrènent comme les roues dentées d'une machine», à des métaphores comme celle-ci : «dût-il s'y brûler les doigts», qui renvoie aussi bien aux yeux de la future épouse de Joachim qu'au froid causant des brûlures émanant de Dieu, Broch rapproche l'univers industriel (l'usine Borsig) du monde supraterrrestre, procède à la jonction entre l'environnement naturel et celui de type artificiel («on pouvait introduire dans une maison un lambeau de paysage», pense avec effroi Joachim) et effectue une synthèse entre la machine et l'homme, réifié, asservi à celle-ci, comme si le commandement divin en provenait.

¹⁵ Nous soulignons. Cette citation, de même que celles qui apparaîtront subséquentement, proviennent du paragraphe contenu aux pages 152 à 154 des *Somnambules* (1990), où Joachim demande en mariage Élisabeth et voit, pour une énième fois, le visage de sa future épouse se transformer en un paysage. La micro-analyse effectuée par nous dans les développements à venir correspond à l'une des méthodes qui se prête le mieux à l'interprétation des oeuvres de Broch. Dans son essai intitulé «Des unités syntaxiques et cognitives», il avance ceci : le grand écrivain appréhende, à l'aide soit d'une phrase, soit encore d'un paragraphe, ce que l'essayiste appelle une unité éidétique, c'est-à-dire «une portion déterminée du monde extérieur ou intérieur [...] qui est considéré aussi longtemps qu'elle existe comme un ``tout``.» Toujours selon Broch, l'écrivain tend à respecter cette règle : «``Une pensée (un instant), une phrase — une phrase, une pensée (un instant)``», règle pouvant également être formulée comme suit : «``Une pensée, un paragraphe — un paragraphe, une pensée (2005, p. 135, 142-143)``.»

Les affinités qu'éprouvent l'un pour l'autre Esch et Pasenow — «[s]ois mon frère d'antan, le frère que j'ai perdu», dit celui-ci, en parlant de son frère, Helmuth, à celui-là, lors du «colloque» (1990, p. 560) — s'expliquent en partie par le fait que la relation amoureuse leur paraît être soit synonyme d'épreuve devant être surmontée pour que triomphe le Bien¹⁶, soit encore être, selon l'optique de Esch, l'équivalent d'une tentative effectuée en vue de corriger les erreurs s'étant glissées dans le livre de comptes de l'univers à l'aide d'un sacrifice ayant une portée symbolique. Parce qu'il est un être machinique ne pouvant être conçu qu'à l'aide de calculs, le Dieu idolâtré par Pasenow et Esch soumet l'homme à une loi d'airain.

1.1.4 L'encyclopédie romanesque

Alors qu'il prend part au «colloque», Esch exprime son aversion — la même, incidemment, que celle éprouvée par le Commandant lorsqu'il évolue en milieu urbain — à l'endroit du monde déshumanisé et gouverné par les ingénieurs et les démagogues, dénigrés par le comptable puisqu'ils sont, en tant que détenteurs de visions du monde contraires à la sienne, ses rivaux, bien sûr, mais aussi parce qu'ils s'avèrent être les représentants du positivisme, qu'il tient en partie responsables, du moins, implicitement, des catastrophes survenues depuis que l'homme a été assailli par le mutisme bruyant et sommé d'affronter un Dieu aussi inhumain que l'est le monde moderne :

Souvent on dirait que le monde n'est qu'une seule et terrible machine qui ne connaît jamais de repos... La guerre et tout le reste... ça obéit à des lois qu'on ne comprend pas... des lois insolentes, qui ne doutent jamais d'elles-mêmes; des lois d'ingénieurs. Chacun est obligé d'agir comme on le lui prescrit [...] Chacun est une machine [...] Oh ! la machine c'est le mal, et le mal c'est la machine. Son ordre c'est le néant qui doit nécessairement arriver (1990, p. 556)...

Le «colloque» prolonge les méditations portant sur la «Dégradation des valeurs». Les quatre principaux vocables de réalité répertoriés par Müller dans ses méditations y sont

¹⁶ «Si Dieu leur avait à tous deux envoyé le tentateur», pense Joachim Pasenow au sujet de son rival amoureux, Édouard von Bertrand (le tentateur), qui lui dispute sa future épouse, «c'était désormais une part de l'épreuve imposée que de la [Élisabeth] délivrer de semblables atteintes du terrestre (1990, p. 154) !»

employés. Nous voulons parler du langage de l'argent, devenu l'un des plus importants moyens de communication auxquels recourt l'homme dès la Renaissance, où la profession de comptable acquiert ses lettres de noblesse; du langage apparenté au secteur de valeurs promues par les militaires, langage étroitement associé à celui auquel ont recours les ingénieurs et autres savants (idée explicitement énoncée par Esch); du langage employé par les magiciens, les démagogues, ces individus charismatiques qui s'approprient les moyens d'expression, en falsifient le contenu pour manipuler les masses, voire, ensorceler les somnambules; et, finalement, du vocable de réalité associé à la technique. La mise en abyme des *Somnambules* est une encyclopédie réunissant l'ensemble des savoirs relatifs au monde moderne.

La démonstration, présentée en ces pages, relative à l'existence d'une philosophie du roman a atteint ici un de ses points culminants. Le programme narratif des *Somnambules* (l'auteur se propose de créer une littérature polyhistorique comprenant un exposé complet portant sur l'ensemble des grandes visions du monde), Broch le réalise, en grande partie, grâce à l'écriture du «symposion». Ainsi, Esch parlera, par exemple, de «lois d'ingénieurs» en se référant à un secteur de valeurs hégémonique, ou, encore, déplorera le fait que le «monde entier marche avec des béquilles... C'est un avorton boiteux (1990, p. 554)», référence explicite à un autre système axiologique partiel, l'anarcho-syndicalisme, dont Martin Geyring, plusieurs fois comparé par Esch à un avorton, s'avère être l'un des plus illustres représentants. La métaphore de l'anomalie ayant prise de gigantesques proportions traduit un sentiment d'aversion éprouvé à l'endroit d'un système hypertrophié.

Bien entendu, le «colloque» nous serait inintelligible si l'on ne prenait pas en considération la théorie de la connaissance socratique, par l'entremise de laquelle Platon enseigne, à propos des Dieux, «qu'ils ne sont pas des magiciens, se modifiant eux-mêmes, et qu'ils ne nous égarent pas par des faussetés, en paroles ou en actes (Platon, 1993, p. 140)», car il ne peut y avoir qu'une Vérité, immuable, intemporelle et absolue, Vérité dont la découverte doit, par conséquent, inciter quiconque la fait à rejeter toutes formes de partis pris manifestés en faveur du relativisme axiologique.

Famille élargie au sein de laquelle chaque individu renonce à agresser son prochain, la communauté imaginée par Broch, comparable en cela à celle de Platon (1993, p. 275), en est une où le sentiment amoureux favorise l'acquisition du Savoir. Bien qu'Éduard von Bertrand flétrisse l'expérience de la fraternité, le Commandant la réhabilite lorsque, se souvenant des propos tenus par Bertrand, il le cite tout en le condamnant comme celui «qui ne veut pas le bien», et ce avant d'affirmer que l'attitude du rationaliste s'apparente au «péché d'endurcissement, [à] la paresse de sentiment». «À celui seul qui possède la connaissance, dit Pasenow, la connaissance sera donnée, seul celui qui sème l'amour récoltera l'amour (1990, p. 558).¹⁷»

Alors qu'Esch le visite, Éduard von Bertrand use d'«un tour de magie malhonnête et imperceptible», puis lui dit que l'ordre réside dans le «meurtre répondant au meurtre [...] l'ordre de la machine (1990, p. 331)»; cet ordre, Esch s'y oppose au cours du «colloque», révolté qu'il est, à l'instar de Pasenow, par les propos défaitistes que tient le prophète de malheur, qui se résigne à accepter le déclenchement de la catastrophe en voie de survenir : la guerre mondiale. Le désarroi exprimé par Esch est également celui éprouvé par Broch. Que faire dans un monde où le comportement de l'homme *semble régi par un déterminisme absolu* (idée exprimée par Esch à l'aide d'expressions telles que «ça obéit à des lois», «des lois insolentes, qui ne doutent jamais d'elles-mêmes», «[c]hacun est obligé d'agir comme on le lui prescrit») ? se demandent et le personnage et l'auteur.

Avec *Les Somnambules*, Broch a tenté, mais en vain, de mettre en garde ses contemporains contre une tentation diabolique; bien que ne sachant pas encore qu'elle prendrait la forme du fascisme, il le pressentait néanmoins¹⁸. Dans sa lettre datée du 3 décembre 1938 adressée à Willa Muir, Broch exprime l'horreur qu'il éprouve suite à la propagation de ce qu'il appelle l'épidémie de «peste» en parlant du nazisme; il y affirme également : «Depuis presque vingt ans je prophétise cette évolution du monde et je l'ai fait

¹⁷ Dans son essai intitulé «L'imposture littéraire», consacré, notamment, à *La Mort de Virgile*, Yvon Rivard ironise aux dépens des structuralistes et des post-structuralistes quand il aborde cette oeuvre : «Soumettre la littérature à la loi du cœur ? Quatre cent pages pour accoucher d'une telle souris ? Voyons, ce n'est pas sérieux. Déclinons plutôt en chœur le plaisir du texte : je répète, tu dis, ça écrit, nous jouissons, vous lisez, ça glose (1993, p. 133).»

¹⁸ «Critics have so far agreed with Broch's own view that the trilogy [*Les Somnambules*] anticipated National Socialism (Osterle, 1971, p. 955).»

comme on peut le prouver, aussi bien dans mes écrits que dans mes nombreuses lettres»; mais Broch se défend bien de se montrer défaitiste, car il a, dit-il, «beaucoup trop l'esprit rebelle pour supporter patiemment de pareilles choses»; cela l'incite à partager avec Muir, dans une autre lettre lui étant adressée, et datée, cette fois, du 9 décembre 1938, sa conviction selon laquelle «le bien peut toujours être éveillé dans l'homme et c'est là précisément le problème éthique (1968, p. 426, 437).»

Quiconque accorde une attention à ce problème peut établir une distinction entre l'artiste authentique et l'esthète, qui, tel Édouard von Bertrand, soutient que la «contrefaçon est mille fois plus charmante que l'original, tant il est vrai que *le jeu demeure l'unique réalité de cette vie* (1990, p. 63, nous soulignons)». Entre le vrai prophète assez lucide pour mesurer l'étendue des catastrophes qui nous affligent, bien qu'étant néanmoins soucieux d'infléchir le cours de l'Histoire, de s'opposer au déterminisme dont l'homme est l'esclave, bref, de préparer, par l'entremise d'un engagement politique, la venue du rédempteur, et le prophète de malheur, incapable de secourir son prochain (Édouard von Bertrand congédie Esch en ces termes, alors que son visiteur l'implore de l'aider : «Tu sais que je ne peux te garder auprès de moi, si fort que tu redoutes la solitude. Nous sommes une génération perdue, moi aussi, je ne peux que vaquer à mes affaires (1990, p. 332).») Les esthètes à la von Bertrand sont légion à l'heure actuelle. On les connaît. Bien qu'ils se soient retranchés du domaine socio-politique au moment même où la barbarie capitaliste a pris une ampleur inégalée, les esthètes envahissent les médias, laissant malgré tout aux économistes le soin de se prononcer quant à l'avenir du monde.

Au Québec, note Jacques Pelletier, la situation est d'autant plus préoccupante qu'après la dissolution des partis de gauche, suivie, en 1980, de l'échec du référendum, ceux qui s'étaient engagés au service d'une cause ont, pour la plupart, mené la carrière de l'intellectuel savant, de l'universitaire retranché dans sa tour d'ivoire (1997, p. 59). Pourtant, une alternative à ce problème apparemment insoluble peut être envisagée grâce à la lecture de l'œuvre de Broch. Que peut-on faire en temps de crise ? La réponse se trouve dans l'œuvre de Broch, estime Pelletier, selon qui l'auteur des *Somnambules* «incarne [...] de manière exemplaire, l'intellectuel engagé et responsable dont notre époque a sans doute besoin plus que jamais (1997, p. 19).»

1.2 Philosophie du roman

Le roman présente une dimension philosophique parce qu'il comporte une réflexion sur l'essence propre à la littérature conçue comme une pratique signifiante, affirment les esthètes. Raisonement fallacieux. En fait, le roman communique une philosophie parce que sa lecture renseigne le lecteur concernant le fonctionnement de la société. Reportons-nous à l'ouvrage de Vincent Descombes intitulé *Proust. Philosophie du roman* pour nous en convaincre.

À quelles conditions la lecture d'un roman peut-elle être qualifiée de philosophique, se demande-t-il ? Le critique formule deux hypothèses en guise de réponse :

1. Pour être philosophique, un roman doit *contenir*, en un point de son texte, un propos philosophique.
2. Pour être philosophique, un roman doit *communiquer* un propos philosophique (1987, p. 41).

Descombes opte pour la deuxième hypothèse; il soutient qu'à la limite, n'importe quel discours prononcé par un personnage employant un jargon philosophique pourrait être interprété philosophiquement; ce à quoi Descombes ajoute que le romancier applique «une règle d'*extraversion* systématique : *toujours préférer le fait ou le tableau à l'idée* (1987, p. 75).» La philosophie du roman résiderait donc moins dans les idées que dans le récit des actions y étant relatées.

Selon Descombes, les critiques essentialistes (Barthes, Genette, Foucault, etc.) méconnaissent la réelle portée d'une œuvre lorsqu'ils adoptent des critères apparentés à l'ontologie pour juger de sa valeur. Ces critiques cherchent à discerner l'essence même de l'œuvre. Envisagent la création littéraire comme une écriture du langage. Qu'est-ce que la littérature ? La réponse des essentialistes tient en un énoncé très simple. Voire simpliste. La

littérature est écriture. Faux. Pour s'en convaincre référons-nous, comme Descombes nous invite à le faire, à l'exemple de Mallarmé :

La poétique mallarméenne de la peinture ne pose nulle part la question : Quelle est l'essence de la peinture (ou du tableau) ? En revanche, elle nous apprend à séparer trois formes de description du même objet matériel, selon qu'on le considère : comme *peinture* appliquée à une toile, comme *tableau* ou comme *objet précieux* (Descombes, 1987, p. 110).

Les essentialistes confondent le deuxième critère avec le troisième. Ils méconnaissent le fait suivant. La facture d'un tableau (la disposition des couleurs, des lignes; l'équilibre de la composition; etc.) diffère dépendamment que l'on se réfère à telle ou telle autre oeuvre d'art, dont la facture, justement, confère à celle-ci un caractère singulier que l'on ne saurait associer sans se méprendre à une essence : «Tout tableau a une facture, mais tous les tableaux n'ont pas la même facture. Chacun a la sienne», observe Descombes (1987, p. 113). Voici le point central de l'argumentation échafaudée par Descombes pour démolir la thèse essentialiste : si le jury présidant en 1874 un salon d'où fut exclu Manet a failli à sa tâche (reconnaître un tableau en une peinture) en se prononçant sur la valeur esthétique, à ses yeux, nulle, de l'oeuvre de ce dernier, alors que la tâche lui étant confiée consistait plutôt à émettre un jugement quant à la facture (est-ce ou non un tableau ? telle était la seule question à laquelle le jury se devait de répondre), les critiques romantiques commettent à leur tour la même erreur quand ils se réfèrent au critère sur lequel on s'appuie pour qualifier de littéraire un texte écrit (tout texte écrit n'est pas de la littérature, car il doit, pour être considéré tel une oeuvre, posséder quelque chose comme une facture) en vue de prononcer un jugement quant à sa valeur esthétique.

En somme, le raisonnement essentialiste contient une aporie. L'attribution du statut d'oeuvre d'art à un texte se révèle être, pour les romantiques, le seul critère à partir duquel une valeur esthétique peut lui être accordée. Pourtant, reconnaître un tableau en une peinture, une oeuvre littéraire en un écrit, ne consiste aucunement à se prononcer quant à leurs valeurs artistiques. De plus, ceux qui postulent l'existence d'une ontologie propre à l'art ont tort de discréditer les oeuvres dérogeant à leur conception, puisque, dit Mallarmé, «c'est au public,

qui paye en gloire et en billets, à décider si cela vaut son papier et ses paroles», et il ajoute, se référant à ce que Descombes identifie comme étant le deuxième critère relatif à l'œuvre, que «le jury n'a d'autre chose à dire que : ceci est un tableau, ou encore : voilà qui n'est point un tableau (cité par Descombes, 1987, p. 108-109)». En définitive, l'essence propre à l'art ne peut être observée que dans les ouvrages de philosophie : «nous voudrions être sûrs que cette question [de l'essence] ait une place ailleurs que dans les traités de philosophie», écrit Descombes; mais «la réponse attendue n'est pas du tout la définition d'une essence générale ou d'une idée transcendante», conclut-il (1987, p. 113).

L'expérience esthétique est d'ordre sociologique¹⁹. À preuve, Mallarmé et Baudelaire emploient un lexique renvoyant au domaine politique pour envisager la situation de l'artiste moderne. Ainsi, selon l'auteur des *Fleurs du mal*, les artistes doutent de la valeur de leurs œuvres depuis qu'est survenue la disparition des écoles artistiques, dont la fonction, bénéfique, à ses yeux, était de leur fournir un encadrement. Ils vouent alors un culte à l'individualité. C'est néfaste, pense Baudelaire. Ainsi que le prouve l'exemple de l'auteur des *Fleurs du mal*, définir la littérature comme une écriture du langage conduit à méconnaître l'existence d'une réalité. L'art moderne témoigne des bouleversements sociaux.

Il est possible, et même souhaitable, de se référer aux deux points effectués par Descombes afin de fournir, sous forme d'hypothèses, des réponses provisoires à cette question : à quelles conditions la lecture d'un roman peut-elle être qualifiée de philosophique ? En tant que romancier, Broch philosophe à la fois lorsqu'il emploie un jargon et procède à une réforme de l'entendement menée au plan social. On le sait, Descombes écarte l'une des deux hypothèses formulées afin de définir la philosophie du roman, sous prétexte qu'elle nous conduirait à embrasser un domaine trop vaste : chaque proposition contenant des termes savants pourrait, à tout prendre, faire l'objet d'une lecture philosophique; l'écrivain, ajoute-t-il, applique le principe de l'extraversion narrative. Bref, et toujours selon Descombes, la philosophie, le romancier l'énoncerait uniquement en élaborant

¹⁹ Ainsi, l'attribution des mérites respectifs à des œuvres d'art à laquelle on procède lorsqu'on les compare, phénomène courant dans l'univers proustien, observe Descombes (1987), permet aux spécialistes en la matière d'établir un classement qui rappelle celui ayant cours dans le milieu mondain et dans les salons, où la création d'une hiérarchie sociale découle, là aussi, de l'attribution des mérites, propres, cette fois, aux individus.

une intrigue. Ici, le critique n'est guère convaincant. Mais Descombes l'est bien davantage quand, après avoir constaté qu'en «France comme ailleurs, la philosophie contemporaine se montre insuffisante quand elle aborde le domaine de ce que les anciens appelaient la ``philosophie des affaires humaines``», il avance ceci : «Proust romancier, pour construire ses personnages et ses épisodes, montre un flair sociologique exceptionnel (1987, p. 19).» Ce qui est vrai de Proust, l'est tout autant au sujet de Broch. La philosophie du roman *Les Somnambules* est sociologique.

L'anarchie, observe Broch dans le deuxième tome des *Somnambules*, résulte de l'affrontement auquel se livrent les détenteurs de diverses visions du monde, visions qui présentent fréquemment des incompatibilités lorsqu'on les compare; elles diffèrent en effet radicalement les unes des autres selon que ses détenteurs se réfèrent à tel ou tel autre système axiologique. Ces divisions qui surviennent au sein de la société, le héros du deuxième tome des *Somnambules* les envisage comme des symptômes; il conçoit d'ailleurs ses plus proches «concurrents» comme des individus affublés de tares physiologiques et psychiques; c'est vrai de Martin, cet «avorton» boiteux, et ce l'est tout autant de Lohberg :

Toutefois, songe Esch, lorsque, *fidèle aux convictions calvinistes* qu'il importait de Suisse avec ses périodiques, Lohberg partait en guerre, *tel un pasteur, contre les plaisirs des sens*, puis d'une même haleine, *tel cette fois un orateur socialiste dans une réunions de libre penseurs, venait à exalter la simple et libre vie au sein de la nature*, lorsqu'il laissait ainsi pressentir par l'exemple de sa chétive personne *que le monde avait une fêlure, qu'il s'était glissé une abominable erreur de compte dans la tenue des livres de l'univers*, erreur que seul pourrait racheter un miraculeux accroissement de l'actif, alors de ce brouillamini il ne se détachait qu'une chose, à savoir qu'il en était du café de la Mère Hentjen comme du bureau de tabac de Lohberg : elle gagnait son pain sur le dos des ivrognes et elle aussi détestait ce gagne-pain et cette clientèle (1990, p. 208-209).

Nous soulignons les énoncés, fort nombreux ! se rapportant aux tendances révolutionnaires personnifiées par Lohberg de même que les propositions commençant par les termes «que le monde avait une fêlure» et par les mots «qu'il s'était glissé»; elles communiquent l'idée suivante : les dites tendances *déchaînent les forces de l'Irrationnel*; celles-ci envahissent littéralement les schémas cognitifs.

Il en résulte une faillite de la raison. Esch ne parvient plus à calculer. Lohberg, cet individu affublé de tares physiologique et psychique (Esch le qualifie d'«idiot», 1990, p. 209), ce chaos de contradictions, ce marchand de tabac qui part en croisade contre les fumeurs, incarne à lui seul l'ensemble des tendances révolutionnaires²⁰ issues des systèmes de valeurs partiels (protestantisme, socialisme, etc.), qui provoquent une *fêlure* à l'échelle cosmique, c'est-à-dire l'anéantissement du système axiologique chrétien. Calviniste, socialiste, membre de l'Armée du Salut, apôtre prônant les vertus d'un retour à la nature et mettant en garde ses contemporains contre les poisons associés à la civilisation (le tabagisme), adepte du puritanisme qui se défend d'avoir des relations sexuelles hors mariage : Lohberg est tout cela à la fois. Son discours tel qu'analysé par Esch réunit l'ensemble des tendances ayant pour effet de saper les fondements de l'édifice de valeurs chrétien.

En tant que vecteur des tendances novatrices, ce puissant symbole de l'ensemble des courants révolutionnaires qu'est, pour Esch, Lohberg s'avère indissociablement lié au climat anarchique régnant au sein du récit présenté dans le deuxième tome des *Somnambules*. Fait à remarquer, tant le personnage de Martin Geyring que celui de Lohberg symbolisent, de par leurs aspects physiques, l'anomalie détectée par Esch à l'échelle planétaire. Ces deux personnages éprouvent d'ailleurs des affinités l'un à l'égard de l'autre : lorsque Martin, dont les poches débordent fréquemment de journaux anarchistes, «[feuille] les journaux antialcooliques et végétariens» distribués par Lohberg afin de se livrer à une propagande, il lance cette remarque : «`Mille diables [...] mais voilà presque un camarade (1990, p. 220)`».

Ainsi, Lohberg est un camarade des social-démocrates qui promeuvent une justice sociale principalement axée sur l'expérience de la foi chrétienne et miment, par conséquent, le système de valeurs totalisant (le christianisme) en vue de le remplacer par un système partiel. Lohberg s'enthousiasme d'ailleurs pour la cause défendue par Geyring et souhaite courir un risque en assistant à la réunion syndicale lors de laquelle celui-ci sera arrêté, bien qu'il sache qu'il y aura fort probablement du grabuge commis à cette occasion²¹. Si Martin a «un air de

²⁰ Selon l'acception donnée à ce terme par Broch. Doit être considéré comme subversif l'individu remettant en question l'autorité des représentants du christianisme. Le révolutionnaire est un hérétique.

²¹ Broch adhère-t-il au socialisme ? Il se montre plutôt défavorable à ce courant dans *Les Somnambules*. À tel point qu'on pourrait être tenté d'affirmer avec Sigrid Schmid : «les tentatives

piété sur son vieux visage d'enfant», Lohberg, en revanche, «appartient à la confrérie des chevaliers de la limonade [comme le pense et l'affirme haut et fort Esch], et pour l'achever [Lohberg] il ajouta : Geyring a une grande réunion aujourd'hui, mais une vraie, rien à voir avec l'Armée du Salut (1990, p. 220-221) !²²»

L'oxymore «un air de piété sur son vieux visage d'enfant» a un sens plus ou moins péjoratif. Broch l'emploie également afin de décrire, dans *La Mort de Virgile*, le personnage d'Auguste César, ce «vieil adolescent (1955, p. 53)». Certes, Martin et Auguste consacrent, chacun à leur manière, des efforts louables pour transformer le monde. Le premier adhère à la cause des travailleurs. Le deuxième instaure le règne de la paix au sein de l'empire romain. Toutefois, l'un et l'autre se réfèrent à des doctrines passéistes. D'où le recours à un lexique connotant la vieillesse de la part de Broch. Bien que César et Geyring annoncent l'avènement d'une nouvelle ère, ce pourquoi ils sont aussi décrits comme de jeunes individus, ces personnages se réfèrent à des systèmes fermés et / ou partiels.

Geyring ne recourt à aucun argument pour légitimer ses actions. À l'instar de Lohberg, la figure de proue de l'anarcho-syndicalisme défend ses convictions en se référant à «des *a-priori* irrationnels, à l'autorité de valeurs sentimentales», comme le font d'ailleurs l'ensemble des partisans des doctrines parcellaires (Broch, 1990, p. 713) : «Pour qui Martin devait-il bouffer des raves ?», demande le narrateur (l'auteur ?) des *Somnambules*, alors qu'il emploie la forme de l'indirect libre pour faire part, dans ses propres mots, de l'une des questions que se pose Esch à propos de son ami emprisonné; «[p]our qui se sacrifiait-il ? poursuit le narrateur. Le savait-il lui-même ? *Martin était un martyr qui considérait le martyre comme une profession* (1990, p. 258, nous soulignons)».

menées dans les années 1970 pour récupérer Broch au profit du socialisme étaient plutôt symptomatiques de l'époque et des interprètes que de l'auteur Broch (2001, p. 27).» On se doit malgré tout d'objecter à Schmid que Broch ne se montre pas entièrement réfractaire à la gauche lorsqu'il rédige la *Théorie de la folie des masses* — bien au contraire. Il écrit : «la découverte et l'exploitation de lois déterminées par l'histoire, dont les lois économiques et psychologiques ne sont que les maillons d'une série inachevable [...], constituent la tâche infinie qui mènera l'humanité à son but, à ce but suprêmement invariant : prolonger autant que faire se peut les heureuses ``périodes de normalité`` de l'humanité [...]. Qu'on désigne ces périodes comme ``démocratie`` ou ``socialisme`` est passablement indifférent (2008, p. 308)». Plutôt réfractaire à la gauche au moment où il écrit son premier roman, Broch se reconnaît par la suite des affinités avec les socialistes et les marxistes puisqu'il partage avec eux un même intérêt pour les «lois économiques». Nous y reviendrons.

²² Esch tente ici de dissuader Lohberg de prendre part à la réunion syndicale lors de laquelle sera arrêté Geyring.

1.2.1 Philosophie du roman de la connaissance irrationnelle

Récapitulons. La philosophie inhérente à l'intrigue romanesque présentée dans *Les Somnambules* correspond à une réforme de l'entendement menée au plan social. Cette découverte, seul un romancier peut l'effectuer. Car les philosophes ne s'intéressent plus à la sphère sociale. Tant la métaphysique que le social captivent Broch. Polyhistorique, le roman *Les Somnambules* l'est parce que, notamment, son intrigue comprend de nombreuses digressions à caractère métaphysique, fréquemment énoncées et par Bertrand Müller et par son alter ego, Édouard von Bertrand²³. En témoignent les presque tout premiers développements contenus dans le premier tome du roman.

«Il fut un temps où l'Église seule trônait en juge au-dessus de l'homme et où chacun se savait pécheur», dit Joachim Pasenow, tout en rapportant les propos de von Bertrand, «auteur», ici, d'une philosophie de l'Histoire. Les deux éléments envers lesquels Broch affiche une prédilection, soit le polyhistoricisme et la polyphonie architectonique (par. 1.1.2.10-1.1.2.12), sont contenus dans les deux derniers passages extraits par nous de son roman. Démonstrons-le. Broch intègre au récit une digression philosophique à caractère scientifique. Le vêtement a pour fonction de nous protéger de cet élément anarchique qu'est la peau, invariablement associée par l'homme à l'érotisme, affirme Pasenow (1990, p. 26), alors qu'il nous fait part de ses réflexions inspirées par les propos de Bertrand, d'où le caractère polyphonique propre à celles-ci; «tout ce qui s'appelle naître, dormir, aimer, mourir, bref tout

²³ De nombreux critiques ont rapproché ces deux personnages, au point d'en faire une seule et même entité. Parmi la volumineuse littérature secondaire consacrée à la question de la similitude entre ceux-ci, on retiendra, outre la contribution de Robert Halsall, déjà évoquée précédemment, celle de Dorrit Claire Cohn. Elle lève l'objection suivant laquelle postuler l'existence d'une identité commune à ces personnages serait commettre une erreur puisque Müller prend la parole au moment où von Bertrand s'est suicidé, en faisant valoir que Broch abolit le mimétisme dont est empreint le roman réaliste. Enfin, Cohn constate que lorsque von Bertrand tend, comme c'est le cas dans «Esch», à devenir irréel, «the narrator is heard more and more frequently; in Huguenau, finally he is omniscient, while Bertrand is entirely absent from the scene (1966, p. 30)»; cela explique pourquoi plus le personnage de von Bertrand tend à s'éclipser, pour finalement disparaître, et plus les interventions du narrateur-philosophe abondent. Si, argumente-t-elle, von Bertrand et Müller n'étaient pas une seule et même personne, celui-ci ne pourrait, selon toute logique, remplir la même fonction que celui-là, soit de commenter l'action. Notons-le au passage, John J. White insiste sur l'importance de la contribution fournie par Cohn (White, 1959).

ce qui est civil, se ramène à une question de linge», avait coutume de dire von Bertrand alors que, avant de désertir l'armée pour se lancer en affaires, il s'adressait à l'un de ses confrères, Pasenow, dont on entend distinctement la voix au moment où sont communiqués au lecteur, sous la forme de réminiscences, les propos tenus antérieurement par Bertrand : «Pour ce qui est du linge et des manchettes, pense Pasenow, son jugement était assez juste si l'on veut bien considérer (Bertrand éveillait toujours des idées désagréables de cette sorte) que tous les hommes [...] portent leur chemise passée dans leur pantalon (1990, p. 25).»

La *thèse* défendue par Bertrand : le linge touchant à la peau rappelle à quiconque le porte que les forces de l'Irrationnel (l'érotisme, etc.) l'exposent à un péril, plus ou moins grand selon qu'on se réfère à telle ou telle autre époque. L'homme craint les manifestations apparentées à l'Irrationnel lorsque triomphe le nihilisme bourgeois, mais les considère inoffensives quand il a la foi. La *preuve* fournie par Bertrand pour étayer cette thèse : «tous les hommes [...] portent leur chemise passée dans leur pantalon.» Tous les hommes hésitent avant d'exposer au regard d'autrui leurs peaux et leurs linges de corps. Par ailleurs, bien que chacun de nous soit en proie à une telle hésitation, ce sont néanmoins les contemporains de Broch qui sont les plus effrayés par l'irrationalité.

L'auteur expose sa doctrine axiologique avec la plus grande rigueur. Son travail de romancier est empreint de dialogisme (Pasenow dialogue intérieurement avec celui qu'il qualifie de «traître», Bertrand (1990, p. 25), ce qui a pour effet d'ébranler ses certitudes) en même temps qu'il résulte de l'adoption d'une démarche réflexive comparable à celle préconisée par les philosophes. Il n'a rien à leur envier. La preuve est faite que la fonction attribuée à l'uniforme consiste à protéger celui le portant de la menace issue d'un monde où les croyances sont révolues. Où tout devient inquiétant. Ainsi, Bertrand «avait quitté le service pour disparaître dans une vie insolite, dans les ténèbres de la grande ville, comme l'on dit (1990, p. 25)», rapporte Pasenow, dont les propos donnent à entendre au lecteur la rumeur publique (le «on dit»); le discours tenu par le héros du premier tome des *Somnambules* comporte une dimension polyphonique; le lecteur en vient même à se demander qui est l'énonciateur dans ce passage (Bertrand ? les militaires l'ayant côtoyé ? Pasenow ? le narrateur ? l'auteur ?).

Broch réalise donc un gain significatif au plan de la connaissance en intégrant, sous la forme d'une digression, une philosophie de l'Histoire à l'intrigue; il parvient ainsi à démontrer comment l'uniforme doit protéger le romantique, en l'occurrence, Pasenow, des assauts du «traître», soit le civil, ce qui n'était nullement nécessaire lorsque les prêtres incarnaient des figures d'autorité, car, comme le remarque Pasenow, tout en revoyant en souvenir le portrait de son grand-père vêtu d'un «jabot de dentelle», d'un linge de corps,

les hommes de ce temps possédaient une foi chrétienne plus fervente, plus profonde et n'avaient pas à chercher ailleurs une protection contre l'anarchie. Voilà bien des réflexions absurdes, s'exclame Pasenow, fort probablement quelque réminiscence des propos saugrenus d'un Bertrand [...] (1990, p. 26).

Tout est contenu dans ce passage : la polyphonie; le polyhistoricisme; la confrontation entre le traître (Bertrand), qui renie ses convictions, et celui étant demeuré fidèle à celles-ci (Pasenow); le souvenir qui redonne à voir à Joachim la photographie de son grand-père, lui rappelle le temps où l'humanité, contrairement à ce qui se produit aux époques décadentes, ne craignait en aucune façon les phénomènes apparentés à l'Irrationnel, souvenir qui, se doit-on d'ajouter afin de souligner la dimension polyphonique inhérente au roman de Broch, correspond à «quelque réminiscence des propos» de Bertrand; l'intrication entre la petite histoire, celle de Joachim, et la grande; les correspondances entre la biographie de ce détenteur d'une grande vision du monde qu'est le romantique Joachim Pasenow et les bouleversements sociaux. D'une part, Broch amalgame à son roman un élément issu du discours scientifique, tandis que, d'autre part, il procède à une réforme de l'entendement grâce à laquelle l'antagonisme observé au plan social est analysé par l'auteur, compris par le lecteur.

La découverte réalisée par Broch nous révèle également quelle est la fonction attribuée, dans la marche de l'Histoire, à l'irruption des forces de l'Irrationnel — provoquée dans *Les Somnambules* par l'intervention du personnage de Huguenau. Broch qualifie d'ailleurs ce dernier, dans une lettre datée du 19 juillet 1930 écrite à l'attention de la maison d'édition du Rhein Verlag, de «révolutionnaire passif», puis le compare, à «la masse des révolutionnaires [qui] est passivement de toute révolution et pourtant la fait (1961, p. 28).»

La révolution est nécessaire. Son déclenchement survient conformément au déroulement de la marche de l'Histoire telle qu'envisagée par Broch : À l'époque où est élaboré un système au sein duquel s'agencent harmonieusement les valeurs en succède une autre pendant laquelle la valeur centrale ayant naguère assuré une cohésion au système en question s'hypertrophie, provoquant ainsi un *délire de masse*; pour remédier à une telle situation, l'homme doit étudier les phénomènes empiriques : seul un intérêt accru manifesté à l'égard du «réel» peut provoquer temporairement la disparition des symptômes de folie (cela advint à la Renaissance); l'adhésion à la doctrine du réalisme, le rejet de l'idéalisme, tendent cependant à provoquer un affrontement généralisé entre les représentants des différents secteurs de valeurs (les individus cessent d'interagir entre eux, se sentent, tel Esch, «condamné[s] à suivre [leurs] propre[s] chemin[s] solitaire[s], exilé[s] de toute communauté (1990, p. 337-338)»; des guerres se déclenchent; etc.); le «fou» peut par contre, à l'instar du personnage de Huguenau, découvrir, sous un mode intuitif, quel sera le savoir inédit grâce à l'acquisition duquel s'élaborera un nouvel ensemble de croyances susceptible de le guérir.

Cette intuition, les somnambules l'acquièrent par l'entremise du rêve. Ainsi, le séjour dans la caverne doit engendrer un éveil parce que le rêveur discerne les fondements de la religiosité future; Bertrand Müller annonce, de façon prophétique, l'avènement d'une nouvelle religion lorsqu'il dit, dans l'«Histoire de la jeune salutiste...», se trouver dans un «état flottant entre le savoir qu'on n'a pas encore et le savoir qu'on a déjà (1990, p. 643)». Étonnant renversement ! l'irruption des forces de l'Irrationnel doit inciter l'homme à redevenir raisonnable et lui permettre de réaliser un gain au plan de la connaissance. C'est pourtant un renversement de ce type qui permettra de traverser la crise sévissant actuellement dans le monde occidental, croit Broch. D'où le vif intérêt manifesté par Müller à l'endroit de l'«ésotérisme». D'où aussi cette indignation dont il fait part au lecteur lorsqu'il envisage «la totale incompréhension à l'égard de tous les phénomènes qui s'écartent un tant soit peu d'un monde qui s'imaginait être rationnel.» Il s'agit ici de rejeter la doctrine prônée, selon les termes employés par Müller, par les tenants de «l'esthétisme» qui font montre d'une prédilection à l'endroit de «l'héroïsme»; d'insister, également, sur le point suivant : la «rédemption», ce sont en partie les sectes, telles que celle aux activités de laquelle Müller et Marie prennent part (à savoir l'Armée du Salut), qui en favorisent l'avènement (1990, p. 411).

1.2.2 La synthèse du Moi et du monde

Le rêveur ? Celui qui effectue le premier pas en direction du but, *rationnel*, vers lequel s'orientent les révolutionnaires. Dans la «Dégradation des valeurs», soit le contrepoint rationnel de l'«Histoire...», Müller avance, à propos de ces deux concepts que sont la «plausibilité intellectuelle», apparentée à un acte de cognition s'exerçant à partir des «faits matériels», et la «plausibilité éthique», associée aux «actions humaines», que «ce sont des ponts jetés par la raison, qui s'élancent et s'entrecroisent, leur seul but c'est d'éloigner l'existence terrestre de son irrationalité inéluctable, de sa ``perversité`` et de la guider vers un sens ``rationnel`` supérieur». Des guillemets encadrent le terme rationnel puisque le but désigné ici n'est jamais tout à fait accessible; en effet, dans tout système axiologique, aussi rationnel soit-il, se manifestent, de manière plus ou moins latente, les forces de l'Irrationnel; et d'ailleurs, soutient Müller, «le système des valeurs lui-même repose sur l'acte spontané de position de valeurs, qui est un acte irrationnel (1990, p. 700-701)».

Les Somnambules apporte une preuve irréfutable en faveur de cet argument, développé dans toute l'œuvre de Broch et défendu en ces pages : l'acquisition de la connaissance résulte de la synthèse entre l'Irrationnel et le Rationnel. L'importance octroyée à l'acte de position de position dans *Les Somnambules* transparait et dans les méditations philosophiques et dans le récit consacré à la résurrection du maçon Ludwig Gödicke. Il échafaude métaphoriquement un nouveau système de valeurs à partir des connaissances acquises lors de l'apprentissage de son métier. Aussi, ses constructions psychiques s'apparentent à un édifice où, «invisible au milieu de l'échafaudage, tout en se trouvant dans chacune des parties supportantes, le Moi du constructeur de maisons Ludwig Gödicke était suspendu (1990, p. 423)».

On ne saurait mieux dire ! Chaque étape franchie par le savant alors que s'accroît l'ampleur de son oeuvre, l'est à l'instant où intervient son Moi. Le maçon, ajouterons-nous, attribue à son moi le statut d'entité *autonome* (au sujet du concept de l'autonomie, voir par. 1.5.1-1.5.6) : «Le mieux serait qu'il se reforme une peau sur vos yeux et que vos oreilles soient encore bouchées : le bonhomme Gödicke ne devrait rien voir, rien entendre (1990,

p. 485)», dit le narrateur des *Somnambules* en se référant, entre autres choses, à la terre qui bouchait les oreilles du personnage lorsqu'il fut déterré, peu avant que ne survienne l'épisode de sa résurrection. Au moins deux des postulats contenus dans le «Cours de théorie de la connaissance» transparaissent dans les fictions inventées par Broch : le Moi se *construit*, littéralement, dans un premier temps, par l'entremise d'un acte d'idéation symbolique, et, enfin, dans un deuxième temps, il se reconnaît comme étant tel, c'est-à-dire un Moi, lorsqu'il détourne, temporairement, son attention du monde terrestre pour acquérir une certitude à l'égard de sa propre existence, obtenue dès le moment où, en tant que sujet de valeurs, il revendique un statut autonome.

Après avoir remarqué que, si Gödicke «n'avait pas maintenant d'aussi cruelles souffrances, il irait au jardin se chercher une poignée de terre pour boucher ses trous», le narrateur brochien avance, toujours à propos du maçon,

que ses forces en train de se développer pourraient construire l'échafaudage toujours plus haut et toujours plus dans la lumière, et qu'il *était lui-même omniprésent à tous les étages et à tous les paliers de l'échafaudage*, et qu'enfin il se *tenait tout seul à l'étage supérieur [...]* (1990, p. 485).

Nous soulignons les énoncés qui renvoient, on ne peut plus explicitement, à la position de valeurs et à l'autonomie du Moi.

En somme, on doit soutenir, pour tenir compte, cette fois, de l'ensemble de la biographie de Gödicke, que *toute connaissance résulte de la synthèse issue de la dialectique entre le Moi et le monde*, ou, si on préfère, d'une intériorisation par le Moi des données objectives, ce grâce à quoi l'objectivité devient indissociable de la subjectivité. Si Broch file la métaphore de la construction d'édifices, si, en d'autres mots, il rapproche ces deux réalités apparemment distinctes : la subjectivité du maçon et les données empiriques se rapportant à la construction des bâtiments, c'est qu'il entend ainsi montrer que *seule l'intervention du Moi confère au monde objectif un caractère plausible*. Réfutation catégorique du positivisme ! Non, la connaissance ne s'acquiert pas exclusivement au moyen de raisonnements.

Si on l'envisageait indépendamment des dissertations contenues dans la «Dégradation», l'intrigue romanesque nous serait presque indéchiffrable. Il faut lire le récit consacré à Gödicke tout en méditant à la manière du personnage de Müller pour en tirer un enseignement. Et s'il est possible d'employer l'expression *roman de la connaissance* au sujet des *Somnambules* et même d'aller jusqu'à parler d'un *roman de la connaissance irrationnelle*, c'est parce que le romancier Broch parachève l'entreprise amorcée par le philosophe auteur de la «Dégradation». En effet, le romancier énonce de manière encore plus radicale qu'il ne le fait dans ses méditations cette idée : l'acquisition de la connaissance résulte d'une synthèse entre le Moi et le monde. Pour qu'un monde soit créé, un observateur idéal adoptant une position de position doit accomplir un acte d'idéation symbolique. Jamais Broch n'a martelé cette «thèse» avec autant d'insistance que lorsqu'il raconta l'histoire de Gödicke.

Cela dit, on se doit, afin de clore la discussion ayant trait aux rapports entre le roman et la philosophie, de faire part d'une autre constatation, qui peut sembler contradictoire en regard de celle formulée précédemment (le romancier Broch s'aventure parfois un peu plus loin qu'il n'a coutume de le faire dans ses méditations), à savoir que les récits présentés parallèlement à ceux consacrés aux personnages principaux, comme celui, par exemple, de Gödicke, ne nous sont pleinement intelligibles que lorsqu'on les rapporte aux dissertations contenues dans le roman. C'est pourquoi le lecteur intéressé par la philosophie des *Somnambules* doit tenir compte à la fois de ce que nous appelons le roman de la connaissance irrationnelle — cette expression convient tout particulièrement au récit présenté dans l'«Histoire...» — et de son pendant théorique, la «Dégradation»²⁴.

Alors que, dans celle-là, l'auteur manifeste un vif intérêt à l'égard de la métaphysique, il se propose, cette fois, à l'aide de ses méditations, d'appréhender le but «rationnel». Mais ces deux démarches sont indissociables. Car créer des valeurs équivaut à rationaliser l'Irrationnel. À intégrer, comme l'ont fait, notamment, ceux ayant adhéré au christianisme ou au judaïsme, des éléments issus du paganisme au sein d'un système de valeurs dont la principale composante est d'ordre rationnel. Tâche à laquelle Broch s'est de nouveau attelé à l'époque où ce qu'il considère être des «substituts de religion», soit le fascisme et le marxisme (2008,

²⁴ Au sujet de l'«Histoire» et de la «Dégradation», voir Arendt, 1949 : 480-481.

p. 478-479), devinrent des doctrines hégémoniques. Au moment où des épidémies de délire collectif se déclenchent, Broch tente par tous les moyens de raisonner ses contemporains.

1.3 Les couples conceptuels Déterminisme / Contingence, Irrationnel / Rationnel

Connaissez-vous cela lorsqu'on rêve et qu'on sait que l'on rêve, et que l'on voudrait s'éveiller et qu'on ne le peut pas ? C'est exactement ce que je ressens (Mann, 1995, p. 679).

Abordons la question de l'Irrationnel à partir d'un autre biais. Soit celui associé au paradigme du déterminisme et de la contingence. Il structure presque toute l'œuvre de Broch. La notion du déterminisme, nous en avons déjà souligné l'importance lorsqu'il a été question de la lettre rédigée par Broch à l'attention des directeurs du Rhein Verlag. Huguenau est un «révolutionnaire passif», comparable en cela à la masse, y affirme-t-il²⁵. Le héros du troisième tome des *Somnambules* et la masse sont agis par des forces incontrôlées. Sont assujettis au déterminisme historique.

Le choix du titre *Roman historique*, adopté provisoirement par Broch alors qu'il écrit *Les Somnambules*, mais finalement abandonné pour des raisons d'ordre commercial, témoigne éloquemment du principal enjeu de son intrigue. Les agissements des personnages créés par l'auteur sont tributaires des bouleversements sociaux, et ce bien que ses personnages transforment leur époque : «la masse des révolutionnaires est passivement de toute révolution et pourtant la fait.²⁶» À l'instar des somnambules inventés par Broch, l'homme produit l'Histoire lorsqu'il vit dans une époque de crise. Comment ne pas entendre, dans une telle

²⁵ C'est le moment de le remarquer : dès la rédaction de son premier roman, Broch s'intéresse aux masses. Un intérêt qui ne s'est jamais démenti tout au long de sa carrière d'écrivain. En témoigne l'ensemble de sa production romanesque. Seul *La grandeur inconnue* représente, à ce chapitre, une exception... quoique Broch y traite des sursatisfactions compensatoires lorsqu'il décrit le déroulement d'une partie de football à laquelle assistent des partisans soucieux de remporter une victoire (1968, p. 129-132).

²⁶ Nous redonnons à lire cet énoncé pour attirer l'attention sur un détail qui peut, à la première lecture, avoir échappé à certains; plusieurs des somnambules qui peuplent le roman de Broch sont agis par des forces les dépassant, cependant qu'elles les poussent à se comporter d'une façon telle qu'ils provoquent un changement irréversible au plan historique; comme tous les révolutionnaires, ils se portent donc garants de l'introduction d'une nouveauté provoquant une rupture décisive.

proposition, l'influence de Marx, désavouée dans *Les Somnambules*, mais revendiquée, d'une certaine façon, dans la *Théorie de la folie des masses* ?

L'homme obéit au déterminisme historique, soutiennent Marx et son frère d'armes, Engels. Les classes au pouvoir *héritent* des conditions sociales qui caractérisent le mode de vie mené antérieurement par les classes naguère dominantes; pourtant, celles-là sont enclines à *révolutionner* les moyens de production leur ayant été légués. Dit autrement, une classe en supprime une autre lorsqu'elle réinvente les manières de produire des marchandises tout en adoptant une conduite similaire, à certains égards, à celle des membres de la classe avec laquelle elle a pourtant entretenu des rapports antagonistes. Telle est la thèse défendue par Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande*.

L'Histoire est répétition, avance Marx dans *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*; un événement tend ainsi à se produire à deux reprises; ce fut le cas lorsque Louis Bonaparte reproduisit, mais sous un mode caricatural, les agissements de son prédécesseur, Napoléon Bonaparte, dont il subit l'influence. Dès l'implantation du régime démocratique, événement survenu au moment où les bourgeois, après avoir renversé la monarchie, commencent à exercer le pouvoir, un parlement présidé par Louis Bonaparte est fondé pour que toutes les classes sociales puissent prendre part aux débats entourant les enjeux sociaux (les orléanistes y représentent les propriétaires terriens; les légitimistes, les bourgeois détenteurs du Capital; les membres du parti social-démocrate de la Montagne, la petite-bourgeoisie et le prolétariat²⁷); cette entreprise se solde toutefois par un échec lamentable : les partisans de la social-démocratie sont vite exclus : la bourgeoisie réintroduit un régime monarchique en exerçant une dictature.

Le 21 juin 1848, le prolétariat s'insurge suite à la fermeture des Ateliers nationaux, une initiative prise par la bourgeoisie. Mouvement de contestation durement réprimé. Les prolétaires sont victimes des injustices commises à leur égard par les bourgeois, qui, pour mieux profiter des privilèges acquis lors de l'exercice du pouvoir, ne font plus montre, à cette époque, d'aucune velléité révolutionnaire. Au cours de cette période mouvementée que Marx

²⁷ Marx écrit : «les deux fractions de la bourgeoisie française, légitimistes et orléanistes, grande propriété foncière et industrie (2007, p. 155)».

étudie dans *Le 18 brumaire...* et circonscrit en établissant des repères temporels qui englobent la période allant du 24 février 1848 jusqu'au mois de décembre 1851 (où le coup d'état perpétré par Louis Bonaparte entraîne la chute du parlement), les événements se déroulent à une vitesse fulgurante. En effet, l'instauration de la république, suivi de l'octroi des privilèges à la bourgeoisie, s'effectue à peine quelques mois après la création du parlement.

Le problème du déterminisme et de la contingence n'a cessé d'obséder Marx et Broch, qui traite de cette question de manière approfondie dans le deuxième chapitre de sa *Théorie...*, intitulé «Phénoménologie de l'état crépusculaire» et sous-titré «Les lois de l'histoire et l'état crépusculaire». Doit-on s'étonner, à lecture de ces énoncés de Broch, que les références à Marx fourmillent dans le chapitre auquel ils se rapportent ? De deux choses l'une. D'une part, l'Histoire se déroule en fonction de lois économiques, selon Marx et Broch, et psychologiques, si on en croit l'auteur de la *Théorie...* Selon ce dernier, la prise en considération de l'alternance entre les périodes où les masses délirent et celles où, grâce à l'intervention de l'artiste, du politique, puis du rédempteur, elles retrouvent un équilibre psychique salutaire, permet au savant (l'auteur de la *Théorie...* revendique une telle appellation) de prévoir l'issue d'une situation (envisagée à partir de l'étude du contexte social), voire d'anticiper l'avènement d'une nouvelle époque. D'où il s'ensuit, d'autre part, que dès que l'on parvient, comme a cru le faire Broch, à découvrir les lois à l'origine du fonctionnement de la psyché humaine et des transformations à caractère historique, il est possible de *s'affranchir de l'emprise du déterminisme* dont les hommes vivant dans un état crépusculaire sont les esclaves pour *produire*, en quelque sorte, *de la contingence*.

Crucial est ce passage (extrait du troisième chapitre de la *Théorie...*, «Cycles psychiques dans l'histoire») : «Un mouvement pendulaire est aussi ``inéductable`` qu'un mouvement circulaire», écrit Broch à propos de l'alternance entre les périodes où les individus qui composent les masses sont sains d'esprit et celles où se déclenchent les épidémies de psychose collective résultant soit de l'hypertrophie de la valeur, soit encore de l'apparition des symptômes névrotiques ressentis par les individus souffrant de la folie du déchirement²⁸, avant d'insister sur le fait suivant : on peut intervenir en modifiant le cours de

²⁸ La névrose collective peut se manifester alors qu'apparaissent des symptômes apparentés au délire collectif, et vice versa. C'est toutefois la composante psychotique qui caractérise le plus

l'Histoire : «mais il [le mouvement pendulaire] permet également de voir que l'on peut raccourcir les oscillations et prolonger le moment du point médian», donc accroître la longévité de l'existence d'un système axiologique (2008, p. 276).

Également préoccupé par la question relative au déterminisme, Marx, de son côté, démontre qu'au moment où Louis Bonaparte prépare son coup d'état, les orléanistes prennent le pouvoir en compagnie des légitimistes pour instaurer un des régimes les plus répressifs qui soient : «ils exercèrent sur les autres classes de la société une domination plus illimitée et plus dure que jamais auparavant sous la Restauration ou la monarchie de Juillet», écrit-il (2007, p. 96). Avec l'acuité qui caractérise son regard d'analyste, Marx prévoit, dans la conclusion de son ouvrage consacré à Napoléon, le couronnement de ce dernier, despote appelé à régner à la tête d'un régime qui, bien qu'apparenté à une démocratie, n'en prend pas moins la forme d'une résurgence du système combattu naguère par la classe au pouvoir, soit la bourgeoisie, laquelle peut d'ailleurs compter sur l'appui des orléanistes, eux-mêmes jouissant d'un pouvoir beaucoup plus grand que celui dont ils disposaient, en tant que propriétaires fonciers, sous la monarchie²⁹. En somme, dès qu'est implanté le capitalisme, toutes les conditions propices à la ré-instauration de la dictature et de l'esclavage sont de nouveau réunies. Puisqu'il agit, d'une certaine façon, sous l'emprise du déterminisme, le révolutionnaire — le bourgeois — devient le promoteur des idées combattues naguère par lui.

Pourtant, aussitôt que la bourgeoisie transforme les mécanismes de production, un «marché mondial» est créé, constatent Marx et Engels dans *L'idéologie allemande*; de là provient cet anéantissement du «caractère exclusif des diverses nations», poursuivent-ils; en résulte le déclenchement d'une révolution; la grande industrie «anéantit le plus possible l'idéologie, la religion, la morale, etc., etc., lorsque cela lui était impossible, elle en fit des mensonges flagrants (Marx et Engels, 1974, p. 108)»; l'humanité progresse suite à l'ascension au pouvoir des bourgeois; elle conquiert temporairement sa *liberté*.

distinctement le comportement des dévots obsédés par une idée fixe. La propension manifestée, à l'échelle collective, à souffrir de névroses, s'observe, par ailleurs, plus fréquemment alors que se dégradent les valeurs. Insistons donc sur la souplesse dont est empreint le modèle théorique de Broch. Il est d'ailleurs le premier à reconnaître que la folie du déchirement engendre des délires de masse à teneur psychotique. Sur les rapports entre la masse et la folie, voir Canetti, 1966, p. 468-469.

²⁹ Empereur, Louis Bonaparte le deviendra, conformément à la prédiction formulée par Marx, le 2 décembre 1852, un an, donc, après avoir perpétré son coup d'état, aidé en cela par le sous-prolétariat, gavé de saucissons et de vin par le futur empereur !

Cet affranchissement du déterminisme accompagné d'une révolution économique transformant littéralement notre rapport au réel, est toutefois de courte durée. En fait, ce n'est que lorsque sera fondé un régime communiste, prévoient Marx et Engels, que l'homme conquerra définitivement sa liberté. L'édification d'un tel régime dépend de l'émergence d'une *communauté*. Soit un groupe constitué d'individus unis entre eux, non pas, comme c'est le cas pour les classes sociales, en vue de partager les mêmes intérêts économiques, mais plutôt en raison du fait qu'en tant qu'êtres exploités, ils s'identifient les uns aux autres.

L'oppression subie par l'ensemble des membres du prolétariat suffit donc à rapprocher des individus n'ayant rien en commun. (Notons-le au passage, l'idée du «rien en commun» hante les penseurs de la communauté — Esposito, Nancy, Agamben —, même lorsqu'ils s'adonnent à un retrait du politique³⁰.) En la mise en valeur du motif du «rien en commun» réside également, selon Marx et Engels, la possibilité pour l'homme de s'affranchir durablement du déterminisme : «c'est seulement dans la communauté que la liberté personnelle est donc possible», concluent-ils au sujet des rapports entre le communisme et la communauté. Marx et Engels ajouteront : «La différence entre l'individu personnel opposé à l'individu en sa qualité de membre d'une classe, *la contingence des conditions d'existence pour l'individu* n'apparaissent qu'avec la classe [des prolétaires] qui est elle-même un produit de la bourgeoisie (1974, p. 115-116, nous soulignons).³¹»

Tout éloigne Broch de Marx. Et tout les rapproche en même temps. L'idéaliste affronte le matérialiste tant dans *Les Somnambules* que dans la *Théorie...* Pourtant, il s'en faut de peu pour que la conception déterministe de l'Histoire véhiculée par les marxistes, qui se disent capables, jusqu'à un certain point, de prévoir en quoi consisteront les bouleversements historiques futurs, n'emporte l'adhésion de Broch.

Le chapitre de la *Théorie...* intitulé «Les lois de l'histoire et l'état crépusculaire» en témoigne. L'auteur y compare l'homme à l'animal. L'un et l'autre *jouent*. Ainsi, les villes fourmillent de casinos. L'homme et l'animal obéissent à la loi du moindre effort. Le

³⁰ Esposito intitule l'un des chapitres de son *Communitas* «Rien en commun (2000)».

³¹ Sur la question de la contingence, voir *Marx l'intempestif* de Daniel Bensaïd (1995).

comportement humain est le plus souvent régi par le principe de l'«invariance comportementale³²». Enclins, donc, à obéir à la loi du moindre effort, les hommes crépusculaires se contentent, du moins, c'est le cas des paysans, de veiller à ce que les découvertes réalisées par les révolutionnaires soient conservées à travers les âges. Les paysans confèrent un caractère séculaire aux connaissances lorsqu'elles deviennent partie intégrante de la tradition. Bien qu'en contrepartie, ils expriment des réticences à l'égard de ceux qui, tels les révolutionnaires, dérogent au principe de l'invariance comportementale.

Car chaque fois qu'il transcende son animalité pour devenir libre en se livrant à des raisonnements, l'homme s'aperçoit qu'il renonce à obéir à son instinct de survie — très utile dans les sociétés capitalistes, où les plus forts écrasent les plus faibles — et agit sous l'emprise de la pulsion de mort. Il commet un péché. Comme l'affirmeraient les chrétiens, dont la sagesse, semblable à celle détenue par les paysans, entre autres, nous protège contre les dangers inhérents aux plus récentes découvertes. Là réside à la fois la force et la faiblesse du christianisme. Sa force puisqu'ainsi s'effectue la transmission des connaissances sécularisées. Sa faiblesse car elle incite les dévots à faire preuve d'obscurantisme. Toute avancée effectuée au plan de la connaissance expose l'homme à un péril. Une telle avancée, pressent-il, pourrait l'empêcher de se défendre et d'assurer ses moyens de subsistance : «l'homme sent — au tréfonds de son inconscient — que toute fonction de connaissance est par certains côtés hostile à la vie», écrit Broch (2008, p. 122).

Dans le meilleur des cas, l'homme crépusculaire favorise la transmission des connaissances tout en exerçant une vigilance à l'égard des révolutionnaires, car leurs découvertes pourraient représenter un danger pour l'humanité. Dans le pire des cas, les individus qui composent les masses subissent l'attrait des nouveaux Méphistophélès, aptes à séduire les individus en quête d'un savoir. Tout comme Faust, les individus composant les masses sont plus ou moins enclins à affirmer, même si la plupart d'entre eux ne possèdent pas la culture du héros goethéen : «Et je vois bien que je ne peux rien connaître !... Voilà ce qui

³² Selon l'expression employée par Broch : «L'animal n'est pas doué de conscience, l'homme l'est, mais pour celui-ci, qui est également un organisme animal, la conscience (ainsi que d'autres fonctions cognitives) fait partie des dépenses d'énergies évitables, et il est donc prêt à chaque instant, dans l'état crépusculaire, à éviter ce qui est évitable et à retourner à l'invariance comportementale de l'animal (2008, p. 113)».

me brûle le sang ! [...] Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie (Goethe, 2004)», à pactiser, autrement dit, avec les démagogues afin d'acquérir une «connaissance» dont les détenteurs se révèlent être, en définitive, des fumistes.

Broch s'intéresse d'abord et avant tout à la question du déterminisme et de la contingence de même qu'à la rationalité et à l'irrationalité quand il traite du paysan, du citadin et des individus personnifiant Prométhée (détenteur de la connaissance) et Méphistophélès (qui se réclame d'une fausse sagesse). Le comportement du paysan est prévisible. Il agit irrationnellement. Vivre dans un état somnambulique équivaut à respecter la loi de l'invariance comportementale. L'homme crépusculaire ne déroge point à la règle du déterminisme historique. Il est donc permis, selon Broch, de valider en quelque sorte la thèse marxiste. L'Histoire se déroule de manière prévisible.

L'influence de Marx se fait sentir dans les nombreux passages de la *Théorie de la folie des masses* consacrés à la question de l'invariance comportementale. Cette influence, Broch l'a néanmoins parfaitement assimilée. Il s'appuie sur les écrits de Marx pour explorer des domaines auxquels ne s'intéresse guère l'auteur du *Capital*. Ne soyons donc pas surpris de constater l'existence d'un intérêt manifesté par Broch à l'égard de la psychologie des foules, un champ d'étude délaissé, à notre connaissance, par Marx. Les emprunts à la doctrine de l'Histoire marxiste qui figurent dans la *Théorie...* ont donc une fonction toute particulière. Ils fournissent un ancrage aux recherches consacrées par Broch aux rapports entre l'onirisme et le déterminisme, d'une part, et entre l'infraction à la loi de l'invariance comportementale et le gain en rationalité remporté par le penseur affranchi du déterminisme historique, de l'autre.

Broch donne à lire Marx autrement qu'on ne le ferait si l'on se concentrait uniquement sur les phénomènes socio-politiques sans prendre la peine de sonder la psyché humaine. Or, si on suit Broch, l'analyse de celle-ci permet de comprendre pourquoi Marx a raison de postuler l'existence d'un déterminisme historique et aussi pourquoi, en contrepartie, il a tort de sous-estimer l'importance des découvertes qui confèrent un caractère imprévisible à l'évolution humaine. Afin de concevoir dans quelle mesure l'Histoire comporte une dimension associée au déterminisme, de même qu'une composante qui relève de la contingence, il faut réfléchir à la distinction, problématique, entre le rêve et la réalité.

«Que la vie est un rêve, que l'homme passe la plus grande partie de sa vie terrestre ``comme dans un rêve``, c'est un lieu commun, mais un lieu commun si pénétrant que les poètes et philosophes de tous les pays et de tous les temps y sont constamment revenus», écrit Broch au début du chapitre de la *Théorie...* intitulé «Phénoménologie de l'état crépusculaire» et sous-titré — rappelons-le — «Les lois de l'histoire et l'état crépusculaire (2008, p. 108)». Cette entrée en matière permet à l'auteur d'introduire le thème de l'Histoire tout en l'abordant à partir d'une perspective inusitée. Du coup, le truisme énoncé dans l'introduction à l'étude des «lois de l'histoire» («Que la vie est un rêve [...]») revêt une nouvelle signification. Surtout lorsqu'on sait que Broch se mesure à Marx dans ce chapitre. Dans le but de découvrir pourquoi l'auteur de la *Théorie...* se réclame de Marx, il convient de reprendre le fil de nos explications concernant le paysan, le citoyen et le penseur.

À l'instar du paysan, le citoyen mène sa vie dans un état de rêve éveillé. À cette différence près, toutefois, que celui-ci ne possède généralement aucun savoir, alors que celui-là appréhende, comme le pense le personnage de Virgile inventé par Broch, le «divin (1955, p. 209)». Le héros de *La Mort de Virgile* remarque à ce sujet que le paysan «est lui-même serré, contenu, abrité dans une main affectueuse et sûre (1955, p. 209)», la main d'un guide ou de Dieu, absents du monde urbain. Ainsi, l'état crépusculaire comporte deux sous-catégories. Celle à laquelle appartient le croyant. Et celle dont font partie les profanes. Ils éprouvent un vif attrait à l'égard des dictateurs à cause de leur détresse.

À ces deux types d'individus s'ajoute un important acteur de la scène socio-politique. Le penseur prométhéen. Broch le dit affranchi du déterminisme. Le penseur ne vit pas dans cet état crépusculaire que connaissent l'animal aussi bien que l'immense majorité des humains, et ce bien que ceux-ci, à la différence de celui-là, soient conscients du fait qu'ils rêvent. En effet, l'homme diffère malgré tout de l'animal parce qu'il possède une identité, un moi, ce qui contribue à en faire, à certains moments, un sujet de valeurs, un créateur prométhéen³³.

³³ Comme le remarque Descartes, après avoir prouvé, à l'aide de ses *Méditations métaphysiques*, l'existence du «je pense, je suis», l'homme à l'état de veille se distingue du rêveur en ceci qu'il apprend de ses erreurs. En effet, à l'état de veille, nous disposons de la faculté de distinguer le vrai du faux, aptitude que le rêveur ne démontre point, lui qui peut être abusé à d'innombrables reprises

À nouveau, Broch s'éloigne de Marx au moment où il introduit la figure du créateur et/ou penseur prométhéen(s), ce dernier qualificatif étant employé, fait à remarquer, aussi bien pour envisager des politiciens (Lincoln), que des artistes (Michel-Ange), ou, encore, les philosophes en général, du moins les plus illustres d'entre eux. Après avoir, dans son «Préambule méthodologique», chapitre précédant celui consacré à l'étude de l'état crépusculaire, formulé un constat similaire à celui énoncé par Marx à propos de lois de l'Histoire, Broch remanie sa théorie, au moment où il attribue une importance considérable à l'intervention du penseur prométhéen, appelé à modifier durablement le cours de l'Histoire : «La psyché humaine est chargée de rompre sans cesse l'invariance comportementale de sa propre nature animale, de lever sans cesse le voile de d'inconscience qui enveloppe son existence crépusculaire (Broch, 2008, p. 121)».

Il s'agit donc ici de rectifier la doctrine marxiste tout en en acceptant certains des postulats, quitte à les nuancer par la suite. Voire d'opposer une résistance au marxisme en remettant en question l'idée que la réalisation ultime du processus historique coïncide avec l'ascension vers ce paradis qu'est le communisme. Cette chimère — toujours selon Broch — caressée par les utopistes est incompatible avec la nature humaine, en perpétuelle transformation, et ce bien que les hommes ont connu, tout au long de l'Histoire, des périodes d'accalmie durant lesquelles leurs efforts furent consacrés à transmettre les connaissances acquises antérieurement par les révolutionnaires.

par une même apparence trompeuse sans qu'il ne s'en aperçoive ni qu'il n'en tire une leçon, à la différence de l'homme éveillé, capable, après avoir été dupé, de retenir une information relative au caractère fallacieux propre à un phénomène (1992, p. 209-211). Voilà, affirme Descartes, la preuve que ce que nous croyons vrai peut effectivement s'avérer être tel; qu'en d'autres mots, la démarche consistant à tout remettre en question, y compris l'existence de Dieu, s'avère illégitime, sauf, bien entendu, lorsqu'elle nous fait réaliser que le doute témoigne du fait que nous pensons, donc existons; que l'exercice de la capacité de penser dépend, en première instance, de l'intervention de l'être suprême (1992, p. 73, 107-111); etc. Parce que l'homme pense, a une identité, il est apte à départager le vrai du faux, à dissocier la réalité du rêve. Émettons cependant une réserve à l'égard de la doctrine cartésienne, dont est certes empreinte la philosophie de Broch, qui considère néanmoins que les frontières tracées entre le rêve et la réalité sont souvent arbitraires et remet en question, sans toutefois omettre d'apporter des nuances, l'existence de la dichotomie fondée sur l'opposition entre l'homme et l'animal. Mais peut-être doit-on s'entendre sur le fait que l'homme dispose d'une conscience plus développée que son proche parent, l'animal, presque incapable d'appréhender les phénomènes empiriques par l'entremise d'un acte d'idéation symbolique, donc d'acquérir des connaissances.

Broch s'éloigne de Marx après s'en être rapproché, avons-nous dit. Et pourtant, il convient maintenant d'ajouter : suite à quoi, Broch, en proie, semble-t-il, à l'hésitation, se rapproche de nouveau de Marx, fait sienne la conception déterministe défendue par celui-ci, tout en se l'appropriant afin d'envisager les phénomènes d'ordre, non pas économiques, mais psychologiques. Ce nouveau renversement opéré par Broch se produit alors qu'il constate, dans le troisième chapitre de sa *Théorie...*, intitulé «Méthodologie de l'état crépusculaire chez l'homme», que les artistes et les philosophes ayant réalisé un gain au plan de la connaissance énoncent des vérités alors même qu'ils mènent une existence crépusculaire.

«[...] doté d'une suprême conscience prométhéenne», Michel-Ange, écrit Broch, invente le style de époque dans laquelle il vit. L'œuvre d'art révolutionnaire : le vecteur de l'historicité. On peut difficilement envisager la naissance du baroque en rattachant cet événement à une autre époque que celle où crée Michel-Ange. Il en a pourtant favorisé l'avènement. Michel-Ange crée donc, dans une certaine mesure, alors qu'il obéit à la loi du déterminisme historique. Il ne pourrait en être autrement : «Si grand que soit l'individu qui porte et façonne son époque, celle-ci est toujours plus grande que lui, *il n'est pas son créateur, il est sa créature, même si c'est la créature créatrice dont elle n'aurait pu se passer, sans laquelle elle n'aurait pas existé.*³⁴» L'artiste : une créature immergée dans la torpeur du rêve; un créateur prométhéen qui produit l'Histoire.

On ressent un vertige à la lecture de la *Théorie...* Est-ce le penseur prométhéen affranchi du déterminisme, bien qu'en étant néanmoins en partie l'esclave, puisque l'inspiration sous l'influence de laquelle il réinvente le monde fait de lui un illuminé, qui crée le style de son époque, ou est-ce l'époque qui dicte sa conduite au penseur, suffisamment éveillé, cependant, pour réaliser ses découvertes ? Les audaces du théoricien Broch déconcertent une bonne part de la critique. Elle tend souvent à préférer ses romans à sa

³⁴ Broch, 2008, p. 170-171, nous soulignons. Quiconque s'intéresse à la figure de l'artiste prométhéen est invité à consulter l'appendice A.2, où se trouve le texte que Broch consacre à cette question, texte dont la lecture nous a inspiré les développements à venir.

*Théorie*³⁵... À sa rédaction Broch a pourtant consacré la majorité de ses efforts après avoir immigré aux États-unis.

En réponse à ceux qui se réfèrent à l'ampleur du projet de Broch afin d'expliquer le succès mitigé rencontré par lui lors de la parution de sa *Théorie*... , Éric Wolfgang Skwara écrit : «To allude to the complexity of a project [...] means, sadly, to give the reasons for its failure (1988, p. 91).» Mais la critique la plus dévastatrice adressée au théoricien Broch provient assurément de Hartmut Jäckel : «It is the *poet* Broch whom we encounter here in the guise of a political writer. Only shortly before his death — and it is his personal tragedy — did Broch realize that he was not suited to the role», celui de l'homme politique (1988, p. 105). L'argument avancé par Jäckel pour étayer son propos est toutefois assez mince. Dans sa correspondance, Broch s'avoue incapable de formuler une doctrine politique convaincante. Il associe même sa tentative à une folie, rappelle le critique. Mais Broch doute fréquemment de la valeur de son oeuvre romanesque. Dénie-t-on à celle-ci toutes qualités ?

Plus essentiellement, on constate que Jäckel voit d'un mauvais oeil la filiation entre le poète Broch et l'auteur de la *Théorie*... Oeuvre empreinte de la débordante créativité dont fait preuve le penseur prométhéen, qui a la licence de s'exprimer en toute liberté dans ses fictions, mais dont on attend néanmoins qu'il réfrène cet élan créateur dans ses écrits politiques. Ce pourquoi le critique conclue, toujours au sujet de la *Théorie*..., que de «long portions of Broch's stream of thought resemble the torrent of words we might associate with an *Aufklärer* who is driven by an idée fixe (1988, p. 102).» Une réflexion poétique élaborée par un penseur artiste. Cette description — péjorative, à en croire Jäckel — nous paraît appropriée pour envisager les écrits politiques de Broch — à partir, toutefois, d'une approche contraire à celle du critique, soit celle adoptée par nous afin de tenir compte de la fonction déterminante attribuée à la *connaissance irrationnelle* tant au plan de la *création artistique* que de celui associé aux *découvertes philosophiques et scientifiques*.

Et le penseur et l'artiste, révoltés en même temps que conditionnés par leur époque, conçoivent leurs «propres gestes comme l'action d'un instrument *entre les mains* d'une

³⁵ Ernestine Schlant déplore le peu d'intérêt manifesté par la critique à l'endroit des écrits politiques de Broch. Nous aurions besoin, écrit-elle, d'une «evaluation of Broch's political theory. It may well be that its most original and unique contributions lie in this field (1978, p. 162).»

puissance supérieure dont [ils doivent] accepter la volonté», écrit Broch dans sa *Théorie...* (2008, p. 172). Nous soulignons les termes «entre les mains» afin de faire valoir l'importance du motif associé à cette direction pointée par la main de Dieu; personne n'emprunte une telle direction avant que n'intervienne le penseur prométhéen, comparable en cela à un voyant, à un savant du même acabit que Socrate. Nous les soulignons également, ces termes, pour attirer l'attention sur l'ambiguïté intrinsèque à ce motif. Le penseur, l'artiste, sont manipulés, car une «main» les dirige. Ils rêvent. Mais acquièrent en cette occasion la lucidité sans laquelle ils ne pourraient réaliser leurs découvertes.

Penser et créer sont assurément deux actes empreints de similitudes. Aussi, la critique nous égare quand elle se réfère à une dichotomie, en vérité inexistante, entre la théorie et l'art. La politique, c'est les poètes qui la font (du moins, ils fournissent une contribution en ce domaine). Broch ne dit pas autre chose quand il fait de son personnage Virgile le déclencheur d'une révolution de la connaissance, laquelle ne prendra néanmoins sa véritable ampleur qu'au moment où les chrétiens plaideront en faveur de la cause des esclaves en favorisant leur émancipation, une entreprise qui, se doit-on d'ajouter, atteint son point culminant à la Renaissance, où l'esclavage est définitivement aboli³⁶. En somme, la *Théorie...* s'avère indissociable de la production romanesque de son auteur. À preuve, le paradigme Déterminisme / Contingence structure *Les Somnambules*, ainsi qu'il fut constaté précédemment et sera démontré dans les développements à venir.

1.3.1 Je pense — donc je rêve

Broch affiche rarement ses emprunts dans *Les Somnambules*. Il ne se réfère presque jamais à un concept ou un passage contenus dans les oeuvres philosophiques qu'il cite en ne mentionnant, le plus souvent, que leurs auteurs. Le XXXI^e chapitre du troisième tome de ce roman, où apparaît la quatrième des douze méditations sur la «Dégradation des valeurs», présente cependant une exception à cette règle; Broch y réfléchit — pour la première fois, à

³⁶ «Car tu nous as vu, Virgile, dit le personnage de l'esclave, anonyme, mis à la disposition de ce dernier par César, tu nous as vus dans les chaînes, poursuit-il, et quand ton regard s'est mouillé de larmes, tu as vu le commencement des temps nouveaux», peut-on lire dans *La Mort de Virgile* (1955, p. 249). Concernant la libération des esclaves, voir *Théorie de la folie des masses* (2008, p. 441 à 446).

ce qu'il nous semble — à la question du déterminisme et de la contingence, abordée — on l'aura deviné — à partir de la prise en considération du couple conceptuel Rationnel / Irrationnel, et, pour ce faire, renvoie à l'œuvre de Descartes, dont il s'inspire : «l'acte a-t-il précédé la pensée, ou la pensée l'acte», se demande Broch alors qu'il réfléchit à la transaction presque frauduleuse à laquelle s'est livré Huguenau en faisant l'acquisition du journal *Le Messager de l'Électorat de Trèves*, cédé gratuitement au nouvel acquéreur, Huguenau, par son ancien propriétaire, Esch; et Broch de poursuivre : «le primat de la *vie* a-t-il précédé le primat de la *raison* [nous soulignons les termes employés par l'auteur pour se référer au couple conceptuel Rationnel / Irrationnel], le *sum* le *cogito*, et le *cogito* le *sum* (1990, p. 460) ?»

Autrement dit, et pour situer ce propos dans son contexte, le rapporter à l'intrigue romanesque, dont il souligne les enjeux, doit-on considérer la transaction de Huguenau, parfaitement légale, il est vrai, mais néanmoins des plus retorses, comme le résultat d'une initiative dont l'adoption lui aurait été suggérée par une motion psychique inconsciente qui aurait traversé son esprit, l'incitant alors à agir de manière inspirée, ou encore comme le fruit d'un raisonnement cartésien ? On devine quelle est la réponse à cette question. Huguenau improvise. Il joue. Obéit à l'ensemble des conditionnements qui font de lui l'esclave de son instinct. En se fiant à son instinct, le héros surmonte les obstacles dressés sur son chemin pour réaliser son projet conçu *inconsciemment* : amasser une fortune durant son séjour à Trèves.

La réussite de ce projet pourrait cependant être compromise. Huguenau risque d'être accusé de désertion par le Commandant. Sans compter le fait qu'à son arrivée à Trèves le déserteur ne possède à peu près aucun moyen financier. Le héros du troisième tome des *Somanmbules* devra, par conséquent, tromper la vigilance exercée à son endroit par le Commandant, puis, afin d'investir des capitaux lors de l'acquisition du *Messager*, devenir l'allié de celui-ci; Huguenau réussira d'ailleurs à convaincre le Commandant de la nécessité de réunir des investisseurs en vue de priver Esch de son moyen de propagande, en

l'occurrence le *Messenger*, où sont diffusées, selon l'opinion publique, des idées anti-militaristes³⁷. Le Commandant remplit une fonction d'auxiliaire aux yeux d'Huguenau.

Dès qu'il aperçoit son futur allié et apprend quel est son grade, Huguenau se jette dans la gueule du loup : «la crainte devient alors nostalgie, la nostalgie devient crainte (1990, p. 403)», constate à cette occasion le narrateur des *Somnambules*, dont les interventions révèlent la signification propre au comportement, souvent imprévisible, de Huguenau, qui est précisément cet individu partagé entre la crainte ressentie à l'idée de se présenter au Commandant et la volonté d'agir alors qu'il éprouve de la «nostalgie»; ce terme (à connotations métaphysiques) renvoie invariablement, dans l'œuvre de Broch, au lointain souvenir grâce auquel l'homme parvient à contempler les Idées.

En ce qui concerne les rapports entre l'acquisition d'un savoir et l'acte d'anamnèse dont elle traite, la doctrine platonicienne est archi-con nue : «en fin de compte, affirme Socrate, chercher et apprendre sont, en leur entier, une remémoration (1999-2003, t. 1, p. 530).» Telle qu'interprétée, de manière non-orthodoxe, par Broch, la théorie platonicienne s'énonce comme suit; même lorsque l'homme est prisonnier d'un songe, il subsiste une parcelle de savoir enfoui dans son inconscient pouvant être entraperçue pendant une fraction de seconde. L'anamnèse à laquelle procède Huguenau alors qu'une idée naît directement d'une étincelle de génie qui lui traverse l'esprit à la vue du Commandant en train — le détail est révélateur quant à la nature de l'état, crépusculaire, dans lequel se trouve celui-ci — de «[manger] mécaniquement», de «[boire] mécaniquement» révèle donc au héros quel sera le moyen auquel il devra recourir afin de réaliser son projet. Amasser une fortune sans même investir du capital.

Ce moyen, c'est l'aide fournie à Huguenau par le Commandant. Broch écrit :

le *Messenger* de l'Électorat de Trèves s'allie à ce commandant aux cheveux blancs en une vérité étrangement indissoluble. Il est impossible d'exprimer cela d'une façon beaucoup plus rationnelle, car les actions de Huguenau elles aussi se produisirent [...] d'une manière en quelque sorte irrationnelle [...] (1990, p. 403).

³⁷ Vrai, une bonne partie des capitaux qu'Huguenau affirme détenir proviennent d'une société imaginaire. C'est cependant grâce au fonds investi par cette autre société d'actionnaires, cette fois, bien réelle, composée d'individus réunis par le Commandant, qu'il parvient à acquérir le journal.

La logique implacable devient onirisme. Le Rationnel s'apparente à l'Irrationnel. La lucidité correspond à la transe qui anime le penseur. L'improvisation présente des similitudes avec la démarche adoptée par le froid calculateur. Qui découvre une «vérité étrangement indissoluble» agit irrationnellement. Je pense — donc je rêve. Nous élaborons nos raisonnements les plus rigoureux, échafaudons nos plans les plus audacieux, discourons avec le plus d'habileté alors que nous obéissons à des réflexes inconscients. Le Réel est alors perçu avec une acuité sans égale³⁸.

Le lecteur des *Somnambules* est pris dans un tourniquet vertigineux. Est tantôt enclin à associer le somnambule Huguenau à un visionnaire inspiré par la contemplation des Idées, capable de créer les conditions favorables à la réussite de son entreprise, soit, basement mercantile, — Huguenau n'a, bien entendu, pas l'étoffe du penseur prométhéen —, tantôt encore à envisager le somnambule comme un individu se livrant à un ensemble de raisonnements inconscients qui le transforment en un automate, comme c'est assurément le cas du Commandant, qui agit, insiste l'auteur, mécaniquement, alors qu'Huguenau se comporte «comme sous l'effet d'un *court-circuit* et sans [recourir à] aucun temps de réflexion (1990, p. 403, nous soulignons).»

La mécanique présidant aux agissements du Commandant, prototype même de l'individu crépusculaire, est donc *court-circuitée* par Huguenau; celui-ci renonce à recourir à ses réflexes habituels pour ainsi sonder la couche la plus archaïque de sa psyché, d'où proviennent ses idées. Huguenau : un orateur qui puise à même le rêve ses arguments en vue de convaincre son interlocuteur de la légitimité de son entreprise.

Il s'adresse à Pasenow avec une aisance remarquable et remarquée par le lecteur, que le narrateur des *Somnambules* renseigne à propos des prouesses réalisées par Huguenau afin

³⁸ Comme l'écrit avec à propos Ioana Vultur : «Chez Broch, le couple destin-liberté joue un rôle important dans la mesure où l'interprétation de la vie évolue de la conception d'une vie marquée par le destin vers une vie ouverte, où l'homme trouve un espace de la liberté (2003, p. 326).» L'auteure omet toutefois de fournir des précisions quant à la corrélation établie par l'auteur des *Somnambules* entre l'exercice de la liberté et l'incursion dans le monde de l'Irrationnel. Elle ne fait pas non plus état de l'ambiguïté qui caractérise les passages de l'œuvre de Broch où il est question du déterminisme et de la contingence. Qu'on ne se méprenne pas. Ces remarques ne visent en rien à déprécier l'étude de Vultur. Elles s'offrent plutôt comme un complément à celle-ci.

de l'amener à comprendre que celui-ci obéit à une forme de déterminisme psychique, par ailleurs très différente de celle à laquelle se soumet Pasenow, ignorant tout du projet conçu par celui qui le domine en ayant recours à son intuition : «les mots lui coulaient des lèvres avec facilité», remarque le narrateur à propos d'Huguenau, avant d'ajouter, tout en communiquant au lecteur les réflexions de ce dernier : «[o]ui, et qu'est-ce que je vais dire maintenant, pensa Huguenau, mais le flot du discours continua à couler — on eût dit que son élocution ne prenait forme qu'en arrivant à sa bouche (1990, p. 403)». Le rêveur et le somnambule procèdent inconsciemment à des déductions effectuées par l'entremise de l'activité inconsciente. Ceux-ci intuitionnent l'existence du but à atteindre avant même qu'il ne soit appréhendé par la conscience³⁹.

Résultat d'un ensemble d'opérations *mathématiques* effectuées à même le langage, l'élaboration des structures discursives du rêve s'effectue à une vitesse fulgurante parce que le rêveur ou le somnambule ont entrevu le but vers lequel ils se dirigent avant de se livrer à des raisonnements. Ils déduisent. En somme, les mouvements prospectif et rétroactif structurent le discours onirique, empreint, par conséquent, de circularité. Comme, dans le discours onirique, le but est *anticipé*, l'Origine, *remémorée*, le futur s'amalgame au passé. L'homme prête alors attention à l'éternel retour du Même⁴⁰.

1.3.2 L'éternel retour du Même

Mis en demeure de dire positivement ce qui nous aidera à sortir du néant moral et du nihilisme où nous nous trouvons, Nietzsche parle de l'éternel retour, et l'éternel retour l'intéresse parce qu'il y va de l'éternité : l'éternité doit être redécouverte.

Comment trouver l'éternité dans un monde qui va à vau-l'eau, à l'essence duquel appartient le déclin temporel ? La quête nietzschéenne de l'éternité, sa tentative pour

³⁹ À ce sujet, Broch écrit dans sa *Théorie...* : «le rêve progresse donc de tautologie en tautologie, selon une logique inéluctable, vraisemblablement plurivoque; le matériau thématique du rêve n'est pas augmenté fondamentalement par ces nouvelles combinaisons déductives, il est au contraire déjà intégralement présent au début du rêve, et c'est en grande partie là-dessus que repose l'étonnante rapidité avec laquelle les éléments matériels sont introduits dans le rêve (2008, p. 415).»

⁴⁰ Selon Maurice Blanchot, Broch «nous invite presque tendrement à forcer les portes de la terreur, pour descendre, précédés par notre mémoire aimante, jusqu'à ce point où s'accomplit le bonheur ou le savoir du cercle (1959, p. 172).»

sauter hors de l'histoire, dans ce qui est supratemporel, ne renvoie-t-elle pas à la nécessité de *répéter* le soin de l'âme en des circonstances nouvelles ? Répéter ne signifie pas refaire ce qui a été là déjà une nouvelle fois. Répéter signifie revendiquer le même *en des guises nouvelles*, dire le même avec des mots nouveaux, par des moyens nouveaux. *Nous devons dire ce qui est toujours à nouveau et toujours différemment, mais ce que nous disons doit être toujours le même* (Patočka, 1983, p. 100) !

Les personnages de Broch sont des contre-exemples. Les récits de leurs existences sont aussi ceux de leurs échecs⁴¹. Bertrand Müller pratique une profession à ses yeux suspecte. La philosophie. Virgile, pour sa part, qualifie, presque au tout début de *La Mort de Virgile*, de chimérique «l'espérance d'une vie écartée de l'art, affranchie des travaux poétiques, consacrée à la philosophie et à la science dans la ville de Platon» entretenue naguère par lui. Chimérique fut cet espoir nourri par le poète, dont l'ambition a été d'égaliser Prométhée afin de provoquer une révolution, «de commencer [...] une immense nouveauté», comme il l'affirme, lui-même, car, poursuit le personnage de Virgile, «[i]l y avait eu comme un ordre de ces puissances du Destin» qui lui ont été adressées et sont demeurées «une menace insondable des forces auxquelles on ne peut jamais se dérober, auxquelles on doit toujours se soumettre», forces de l'Irrationnel, donc, comme l'affirme explicitement le héros de *La Mort...*, soulignant qu'elles s'enfoncent dans le royaume du Souterrain, de l'Invisible, de l'Inaudible, tout en restant présentes (1955, p. 12, nous soulignons)».

Soit parce qu'ils souhaitent, tel Huguenau, tel également l'Andréas des *Irresponsables*, ruser pour triompher de l'adversité, soit encore parce qu'ils sont incapables, à l'instar de Virgile, de transcender leur animalité, les héros inventés par Broch sont presque invariablement des esclaves de leurs instincts de survie. La scène socio-politique sur laquelle ils apparaissent est peuplée d'individus à qui on a confié un *rôle*. Les trajectoires de ces héros sont d'ailleurs des plus prévisibles. Ainsi en va-t-il d'Andréas, ce grand capitaliste qui

⁴¹ Ernestine Schlant écrit à propos du roman *Le Tentateur* de Broch : «As in *The Sleepwalkers*, Broch demonstrates all the negative options available to people during disintegrative phases of history. [...] Yet in none of his writings is Broch willing to portray a value system which sketches in concrete terms viable possibilities for the "new man."» Schlant nuance : «As in his other novels, Broch offers again [dans *La Mort de Virgile*] a negative example, that is, he shows how *not* to lead a life. Virgil's case is different from that of other protagonists only insofar as Virgil realizes, in his dying hours, that he has failed and has chance to repent (1978, p. 85, 122).»

«n'aimait pas braver le sort, le sort devait décider pour lui, et *il s'y soumettait*, avec une certaine vigilance cependant, voire une certaine ruse (1961, p. 121, nous soulignons)».

Le terme sort est synonyme de destin; il a aussi pour équivalent les expressions «conformité au style de l'époque», «obéissance aux lois énoncées par les bonzes de la finance»; ces expressions sont, à quelques mots près, celles de Bertrand Müller, utilisées pour rendre compte de l'adéquation entre les agissements de Huguenau — suspects, au même titre, d'ailleurs, que ceux d'Andréas, ce marchand de diamants qui exploite la main-d'œuvre disponible dans les colonies africaines pour s'enrichir — et ceux de l'ensemble de la population. «[...] la pensée d'une époque porte-t-elle le style en elle, est-elle *soumise au style* tel qu'il se manifeste d'une manière intelligible dans l'œuvre d'art ?», se demande Müller au moment où il tient compte du fait qu'Huguenau agit conformément à la doctrine en vogue à son époque puisqu'il prise le style canonique, en l'occurrence le réalisme (1990, p. 459, nous soulignons).

Étrangement, le calcul effectué par Huguenau au moment où se conclue la transaction à laquelle il se livre en compagnie d'Esch, n'est nullement prémédité; l'acquéreur du *Messageur*... n'est presque pas responsable du tort causé à Esch puisqu'il obéit à son instinct; au sein du récit de cette transaction «frauduleuse», l'auteur commente la démarche du héros du troisième tome de son roman à l'aide d'un développement capital — nous en soulignons les mots-clé — :

Certes, Huguenau *pensait tout aussi peu* que lui [Esch] *à une action aussi laide*, pas plus qu'*il ne prenait conscience* que les souscriptions du groupe des intérêts locaux lui donnaient en fait gratuitement *Le Messageur de l'Électorat de Trèves*, il luttait en *toute honnêteté* pour défendre les intérêts de ses mandataires hypothétiques [...] (1990, p. 456).

Le triomphe du réalisme engendre le règne de l'obscurantisme. On recourt souvent à ce cliché : agir vaut mieux que réfléchir (la théorie, c'est bien beau mais...) Cela entraîne pourtant notre perte. Nous devenons alors les esclaves du déterminisme, semblables à l'Andréas de Broch, cette «marionnette d'opéra (affirme le narrateur des *Irresponsables*,

1961, p. 297)», manipulée par la machiavélique Hildegarde, qui ourdit les plus sinistres complots afin, notamment, d'éloigner sa rivale amoureuse, Mélitta, dont s'est épris Andréas.

Ces deux *irresponsables*, ces deux *innocents*, que sont Huguenau et Andréas (le titre du dernier roman de Broch à paraître avant sa mort, *Les Irresponsables*, est également traduit par les termes *The Guiltless*) ne ressentent aucun sentiment de culpabilité. Et pour cause. Le style de l'époque, pour une grande part *opératique*, si on en croit l'auteur des *Irresponsables*, style semblable à celui préconisé par le Don Juan de Mozart, un esthète collectionnant les conquêtes féminines et n'hésitant pas à faire fi de l'éthique pour satisfaire ses désirs, se reflète dans les agissements des héros : ils subissent l'emprise du déterminisme historique⁴².

Carl Gustav Jung crée le concept de *persona* pour tenir compte du fait que l'individu, afin de se conformer aux attentes manifestées à son égard, se dissimule derrière un «masque», menant alors une existence dont le déroulement s'avère conforme aux modèles valorisés par les membres de la société, modèles ancrés dans l'inconscient collectif (Jung, 1986, p. 95)⁴³.

Jung invente aussi la notion de *mana* pour désigner l'attrait exercé par l'inconscient sur le Moi, fréquemment inapte, dans de tels cas, à canaliser les forces de l'Irrationnel, au point où il «ne tarde pas à se prendre pour un surhomme, à se sentir disposer de toutes les puissances, à se prendre pour un demi-dieu et peut-être encore un peu plus... (Jung, 1986, p. 276)» À l'aide de cette dernière notion, Jung entend rendre compte de l'activité psychique du penseur prométhéen. Le penseur enlève son masque quand il subit l'attrait de son *mana*; les forces de l'Irrationnel se manifestent alors à sa conscience; il doit tenter en cette occasion de les maîtriser afin de procéder à une dialectique entre «Le Moi et l'inconscient⁴⁴».

⁴² Au sujet de l'intertexte mozartien présent dans *Les Irresponsables*, voir l'*Hermann Broch* de Sigrid Schmid (2001, p. 180-182).

⁴³ Le terme latin *persona* désigne, rappelle Jung, «le *masque* que portait le comédien, et qui indiquait le rôle dans lequel il apparaissait (1986, p. 95).»

⁴⁴ Selon les termes employés par Jung pour intituler l'ensemble de ses essais consacrés à ces questions. À propos du penseur prométhéen, Jung affirme : «La Genèse, je le crois, a raison, en ce sens que toute démarche vers une conscience élargie est *un peu chaque fois un rapt du feu, commis au détriment des dieux* [...] un élément jusque là détenu par les puissances inconscientes va se trouver arraché de cette connexion naturelle, pour se voir soumis à l'arbitraire du conscient (1986, p. 93-94, note 1, nous soulignons).» On croirait lire Broch !

Autrement dit, l'individu remporte un gain au plan de la connaissance lorsqu'il procède à un recul des limites imparties à son Moi de façon à ce que celui-ci puisse englober une portion toujours plus vaste du Soi — de l'inconscient — et amalgamer celle-ci à la conscience⁴⁵.

Aux yeux de l'auteur des *Somnambules*, la dangereuse expansion du Moi, la redoutable inflation psychique (elles risquent à tout moment de compromettre l'équilibre mental), représentent des phénomènes nécessaires à l'émancipation des révolutionnaires. L'Ahasvérus de Broch s'adonne à une violente déprise de soi. Ce personnage est comparé, au sein du poème lui étant consacré dans *Les Somnambules*, à une «Flèche lancée, criant des douleurs d'enfantement», à «un projectile emporté par la Voix». Expulsé du pays natal, Ahasvérus «a eu l'oubli» de «l'heure» durant laquelle il s'est adonné à un «[s]onge crépusculaire» lui ayant permis d'acquérir, temporairement, le Savoir. Broch écrit, à propos du Juif errant : «S'il retrouvait cette heure il serait purifié / Et les choses oubliées nouvellement sourdraient (1990, p. 526)». Ahasvérus connaît un sort semblable au personnage brochien de Virgile, «déporté au loin», «chassé de la simplicité de son origine (1955, p. 13)». Chassé, Ahasvérus l'est également. Il est «[b]anni de l'origine et aux gouffres traqué (Broch, 1990, p. 527)».

La prise de conscience d'un oubli relatif au divin permet d'assurer la transmission des connaissances acquises antérieurement, puis conservées sous forme de traces mnésiques répertoriées dans l'inconscient, traces revivifiées grâce au recours à une anamnèse, dont la fonction est comparable, souligne Platon, à celle attribuée à l'activité reproductrice. L'interdiction de se retourner en direction de l'objet de désir désespère toutefois les protagonistes brochiens. Ils devront toujours s'aventurer dans des contrées étrangères afin de regagner le pays natal, comme si l'Origine ne pouvait être ré-aperçue que par l'individu irrémédiablement séparé de celle-ci. Car le Même ne peut faire retour que sous une forme inédite. C'est pourquoi on doit défendre fermement, avec le personnage d'Éduard von Bertrand, cette conviction :

``Je crois, et d'une foi profonde, qu'il faut une terrible exacerbation de l'étrangeté, élevée pour ainsi dire à l'infini, pour qu'elle puisse virer en son contraire, devenir la

⁴⁵ Nous recourons ici à la terminologie de Jung.

connaissance absolue et faire éclore ce qui hante l'amour comme son tout inaccessible et le constitue : le mystère de l'unité (1990, p. 109).`

1.3.3 L'étrangeté et la familiarité, termes à la fois synonymes et antonymes

Il nous semble que nous vivons depuis la création. C'est ce qui fait qu'il nous est si dur de mourir avant que le monde ne disparaisse [...] (Melville, 1950, p. 16).

Les trajectoires des personnages de voyageurs inventés par Broch correspondent à un mouvement rétrospectif effectué à l'instant même où ils s'adonnent à une projection vers l'avant. L'anneau porté par le héros de *La Mort de Virgile* et légué à son double Lysanias symbolise le phénomène de l'éternel retour du Même, également décrit dans l'épilogue des *Somnambules*; l'auteur s'y réfère au somnambule en train de «porter des pas tout le long de cette route qui monte en spirale vers des plateaux toujours plus élevés où ce qui fut et ce qui sombre resurgit plus haut, sous forme de but», appréhendé grâce à un ensemble de déductions, sans quoi le futur ne formerait pas avec le passé la «voie infinie du cercle fermé et de l'accomplissement» sur laquelle s'engage le voyageur (1990, p. 723). Broch accorde tant d'importance au savoir conçu comme une forme de prescience que le récit où il s'intéresse à la marche somnambulique entreprise afin d'acquérir ledit savoir lui paraît digne de figurer dans l'épilogue des *Somnambules*. L'auteur n'est pas d'ailleurs pas peu fier de cette conclusion. L'importance de la découverte relative à l'existence d'une mémoire de l'avenir ne saurait donc être sous-estimée.

La création d'une littérature polyhistorique résulte de la synthèse entre le roman de la connaissance irrationnelle et la philosophie scientifique, genres empreints de similitudes puisque si le littéraire énonce des prophéties en se référant à un savoir acquis inconsciemment lorsqu'il rêve, le philosophe, pour sa part, procède à un ensemble de déductions, tout comme le fait également le mathématicien, dont la méthode de travail présente des similitudes avec la démarche adoptée par le somnambule. Dans tous les cas, l'homme caresse l'espoir de parvenir à refermer le cercle pour satisfaire son désir irrépressible de découvrir la Vérité... dont la révélation est sans cesse différée, tant il est vrai que la quête

poursuivie par les somnambules n'est jamais menée à terme durant leur existence. Infinie est la voie du cercle fermé.

La nostalgie suscite une crainte née de l'appréhension manifestée à l'égard de l'expérience de la finitude. Le récit de la mort de Socrate, *Phédon*, est exempt, remarque Jan Patočka, du ton primesautier qui caractérise les autres dialogues platoniciens (2007, p. 132), même si Socrate parvient, presque, à réfuter les propositions formulées par Simmias et Cébès en vue de désigner à l'attention du condamné à mort les limites inhérentes à sa théorie de l'immortalité de l'âme. En accord avec l'hypothèse de Simmias, l'âme est une harmonie, donc une entité indissociable de l'instrument, en l'occurrence le corps, «instrument» dont le bris entraîne la disparition de l'âme (1999-2003, t. 1, p. 807-809). Selon Cébès, l'âme s'apparente à un vêtement. Elle ne résiste pas à l'usure (1999-2003, t. 1, p. 809-811). Si Simmias et Cébès disaient vrai, la vie serait dépourvue de signification et le départ conçu indépendamment de ce retour sans lequel la connaissance ne pourrait subsister éternellement sous la forme de ses innombrables avatars, différents les uns des autres tout en étant empreints de similitudes.

Virgile se reconnaît en Lysanias, cette projection imaginaire de lui-même. Le héros de *La Mort...* se distingue néanmoins de son double. Lysanias affirme d'ailleurs ne pas exercer la profession de poète. À propos du rayonnement émanant de l'étoile aperçue par Virgile à l'instant de sa mort, Broch écrit : «c'était la bague destinée à Lysanias et que celui-ci élevait maintenant comme avec orgueil [...] elle était maintenant comme un scintillement qui oriente, *qui flotte en avant* [...] elle était un souffle exhalé, comme un *souvenir* béni arrivant de l'intimité la plus intime (1955, p. 408, nous soulignons)». Le Même resurgit différemment. Le familier est reconnu comme tel lorsqu'il apparaît sous une forme étrangère. Le souvenir se modifie dès lors qu'au savoir perdu s'en substitue un autre. Il n'y a qu'une seule éthique valable, bien que chacune des diverses esthétiques s'y rapportant comporte une légitimité. Une seule Vérité. Mais plusieurs manières d'en pressentir l'existence. À chaque Idée se rapportent plusieurs souvenirs qui la re-présentent plus ou moins imparfaitement.

Le nostalgique se familiarise avec son objet de désir dès l'instant où il constate l'existence d'un oubli et entend y remédier. Dans une telle situation, l'oubli tend à s'apparenter

à un phénomène contraire et l'inconnu à se transformer en une manifestation que la conscience s'apprête à assimiler de manière à acquérir une «connaissance irrationnelle», expression, avouons-le, non dépourvue d'étrangeté, cela en raison du problème soulevé par son emploi : l'Irrationnel, n'est-ce pas ce à propos de quoi on ne peut acquérir de connaissances ? On peut néanmoins utiliser cette expression de façon appropriée lorsqu'on tient compte du caractère ambigu propre au souvenir relatif à un objet de désir pleinement accessible seulement grâce à l'expérience de la mort et dont le vivant ne peut intuitionner l'existence qu'au moyen de la découverte d'un oubli, laquelle contient déjà l'amorce d'un travail d'anamnèse. L'existence du terme allemand *unheimlichkeit*, souvent traduit au moyen de l'expression inquiétante étrangeté, corrobore la thèse de Broch, car ce mot renvoie à la fois au domaine de l'étrange et du familier, apprend-on à la lecture de *L'Inquiétante étrangeté* (Freud, 1985).

Lorsqu'employés de façon à tenir compte de la mémoire et de son corollaire, l'oubli, les termes, à la fois synonymes et antonymes, «étrange» et «familier» renvoient, dans *Les Somnambules*, au processus à l'issue duquel les connaissances sont acquises. Ainsi, Broch, fidèle en ceci à son maître à penser, Platon, rapproche le motif du départ vers une destination étrangère de celui du retour au pays natal, la mémoire de l'oubli, le savoir de l'ignorance, signifiant par là que le sage abandonne les certitudes auxquelles se réfèrent ses contemporains et entreprend de découvrir, sans jamais toutefois y parvenir, la Vérité, ce avant quoi il a avoué son ignorance en même temps qu'il a pris conscience d'un oubli relatif à l'Origine.

CONCLUSION

Des bords de quels confins es-tu donc arrivée
Pensée, contingence profonde entre toutes (Broch, 1990, p. 527) ?

Il existe une forme d'irrationalisme intrinsèque au rationalisme. Joachim Pasenow est précipité dans l'abîme du rêve quand il procède à la suppression du médium langagier. Les contours des objets s'estompent. Les êtres et les choses s'échangent leurs propriétés. Élisabeth Baddensen ressemble à un paysage. Même si le protestantisme est à la foi ce que le rationalisme est à la théorie de la connaissance, il n'en demeure pas moins que les adeptes de cette religion errent tels des somnambules. Bien qu'ils octroient un statut hégémonique à la raison, les protestants provoquent le déchaînement des forces irrationnelles.

Tantôt l'Irrationnel fait l'objet d'une appréciation positive dans l'œuvre de Broch; tantôt l'auteur conçoit négativement ce phénomène. Cela a été constaté lors de l'analyse des passages ambigus des *Somnambules* et de la *Théorie de la folie des masses*. Lorsqu'à la lecture de ces oeuvres, on tient compte, par exemple, du fait que la valeur est créée au moyen d'un acte à l'aide duquel on se propose de rationaliser l'Irrationnel et que la religion doit permettre, dans le meilleur des cas, de remporter à la fois un gain en rationalité¹ et un gain en irrationalité, sans quoi de nouveaux fidèles ne pourraient être convertis à la religion², il devient parfois malaisé de décider à quel moments il convient de qualifier de bénéfique une manifestation à caractère irrationnel.

On ne sait trop, par exemple, si le Michel-Ange décrit par Broch est un *créateur* prométhéen ou une *créature* obéissant à son instinct, un *être divin* ou encore un *animal*. Si Huguenau est un visionnaire ou un rêveur. Peut-être ce dernier amorce-t-il un retour au pays natal pour devenir le précurseur du nouveau système de valeurs :

¹ D'où la nécessité de lutter contre le paganisme — fascisme, totalitarisme —, de remporter une «`victoire sur la victoire (Broch, 2008, p. 303)`», puis de procéder, à une «`dévalorisation par le respect (Broch, 2008 : 357)`» en intégrant les rituels païens aux religions pour atténuer le caractère violent propre à ceux-ci.

² «La base de presque toutes les conversions est irrationnelle; elle est perçue comme une illumination miraculeuse [...]. S'il existe quelque part une source de tout ``gain en irrationalité``, c'est bien ici (Broch, 2008, p. 294).»

Il en est exactement de lui [Huguenau] comme de cette époque qui n'a pas encore trouvé sa croyance et restera encore longtemps avant de la trouver, mais se contente de la pressentir ici et là. Mais c'est là la forme de la vie, la ``forme de la liberté`` dans laquelle seul le contenu nouveau peut naître. Huguenau se tient au début d'une route

écrit Broch dans la lettre du 19 juillet 1930 adressée aux directeurs de la maison d'édition du Rhein Verlag (1961, p. 28-29).

Le dessein de Broch n'est pas tout à fait intelligible au premier abord. Il faut, en effet, consacrer quelque temps à réfléchir aux actions accomplies par l'étrange protagoniste situé à l'avant-plan du récit présenté dans le troisième tome des *Somnambules* pour découvrir qu'effectivement, le chemin parcouru par lui pourrait l'amener à réaliser une découverte. Personnage des plus complexes, Huguenau est un être amoral — bien qu'il soit, en contrepartie, appelé à jouer le rôle de précurseur d'un nouveau système de valeurs —, un froid calculateur dont la démarche est comparable à celle du rêveur qui intuitionne l'existence du but à atteindre avant même que sa conscience ne l'ait envisagé, un individu qui, comme aime à le rappeler Broch, se comporte rationnellement, du moins, en apparence, alors qu'en fait, il vit dans un état comparable à celui du rêveur.

Le penseur prométhéen décrit dans la *Théorie de la folie des masses* est également un visionnaire qui devient lucide à l'instant même où il rêve. La critique fait fréquemment part de sa déception lorsqu'elle rend compte de la *Théorie...* Broch commettrait une erreur lorsqu'il ambitionne de créer une doctrine politique susceptible de changer le monde au moyen d'un ouvrage (la *Théorie de la folie des masses*) qui, de par son style, s'inscrit dans le prolongement de son oeuvre romanesque. Il est cependant impossible, peut-on rétorquer, de dissocier la *Théorie...* des *Somnambules* ou de *La Mort de Virgile*. Cette lapalissade : la vie est un rêve, Broch l'énonce constamment, aussi bien dans ses oeuvres fictionnelles que dans ses textes d'intervention politique, et ce malgré le fait qu'il se soit proposé d'éveiller ses contemporains.

Sachant que, d'une part, Broch corrèle fréquemment le phénomène du déterminisme à la notion de l'Irrationnel, qu'il associe souvent, d'autre part, la contingence au gain en rationalité remporté par le créateur prométhéen, lequel abandonne, en cette occasion, son statut de créature pour devenir un créateur, on ne peut qu'être intrigué en lisant la fabuleuse description consacrée, dans la *Théorie...*, à l'invention du style baroque par le rêveur dont les actions découlent de l'influence qu'exerce sur lui le style de son époque, puisque Broch, lorsqu'il traite de ce thème, remanie sa théorie élaborée à partir de la prise en considération des existences menées respectivement par l'homme crépusculaire et le penseur prométhéen; il est alors possible, suite à la lecture de cette description, de coupler différemment les notions de rationalité et d'irrationalité en liant celle-ci à la thématique de la contingence, puis en rapprochant celle-là du concept de déterminisme.

L'auteur de la *Théorie...* ne se réfère toutefois jamais à des couples conceptuels, comme nous l'avons fait en vue de clarifier notre propos. Broch évite d'aller dans le sens d'un durcissement des prises de position théoriques. Il s'éloigne de l'auteur du *Capital*. Pour ensuite s'en rapprocher. Broch consacre alors une bonne part de ses énergies à étudier les lois psychologiques à la suite de son illustre devancier, Marx, qui, pour sa part, découvre l'existence des lois économiques. L'intérêt manifesté par Broch à l'égard des cycles qui structurent l'Histoire témoigne de sa volonté d'affranchir l'homme du déterminisme. L'étude de l'alternance entre les périodes durant lesquelles se déclenchent des épidémies de psychose et celles pendant lesquelles les individus névrosés souffrent de la folie du déchirement, doit en effet permettre aux savants de prolonger la durée des époques où l'homme acquiert un équilibre mental, époques qui précèdent et succèdent tout à la fois à celles mentionnées ci-dessus. Le savant doit infléchir le cours de l'Histoire. Enfreindre la loi du déterminisme.

Lors de la rédaction de sa *Théorie...*, Broch privilégie la recherche scientifique au détriment de la création littéraire, même si son style est toujours aussi flamboyant. Ces longues phrases entrecoupées de tirets ! Ces envolées lyriques ! Ces passages resplendissants de beauté consacrés à la figure du paysan ! Ces passionnants calculs mathématiques élaborés lors de l'interprétation des rêves !

Quant aux *Somnambules*, on remarque que Broch accorde là aussi une grande importance à la science, à caractère, cette fois, métaphysique. Il ressent d'ailleurs le besoin de se mesurer à Kant. L'auteur des *Somnambules* admire la rigueur dont fait preuve ce dernier en développant une conception logique, mathématique, de la morale, et souligne, non sans émettre, il est vrai, des réserves au sujet du criticisme, que la création de ce courant relève d'un exploit, ou, à tout le moins, correspond à une démarche salutaire. Kant redresse le platonisme, octroie à cette doctrine un caractère «positiviste». Bref, il est l'inventeur d'une métaphysique dont l'un des principaux mérites consiste, selon Broch, en ceci qu'elle possède une composante scientifique. La trilogie romanesque de Broch ne peut être envisagée adéquatement si l'on ignore le fait que son auteur projette d'élaborer une philosophie scientifique. Broch entend réussir là où Kant a échoué dans son projet consistant à revaloriser l'éthique. Il se propose de créer des valeurs³. Puis de les agencer autour d'un centre axiologique. Vrai. On peut aborder cette question à partir d'un autre biais. Choisir de lire *Les Somnambules* comme un roman de la connaissance irrationnelle. Ce faisant, on n'abandonne en aucune façon l'étude du polyhistoricisme.

Le désir de connaître. La volonté de remédier au manque suscité par la perte de l'objet d'amour. Le travail d'anamnèse accompli dès l'instant où le savant est captivé par un phénomène dont l'existence se situe hors de la portée de son entendement parce que le souvenir s'y rapportant est enseveli au plus profond de sa conscience. Voilà les thématiques prépondérantes des *Somnambules*. Parce qu'il contient un poème-«pivot», selon le terme employé par Broch dans sa correspondance, le LIII^e chapitre du troisième tome de cette trilogie romanesque (Broch, 1968, p. 386), chapitre où l'auteur entonne un chant en l'honneur d'Ahasvérus, est le foyer de l'œuvre, au même titre, d'ailleurs, que le «symposion». L'amour, la mort, le désir, le souvenir, l'oubli, l'étrangeté, la familiarité, le proche, le lointain, l'ignorance et le savoir : ces termes composent le lexique des passages-clé du roman, incluant, en première instance, le «symposion», de même que le poème-pivot; il convient de se référer à ce lexique en vue de sélectionner les vocables susceptibles de devenir les mots-clé d'une réflexion portant sur la connaissance irrationnelle.

³ Selon Broch, «la rénovation kantienne [...] est bien loin d'avoir eu l'ambition de créer un édifice complet de valeurs sur le modèle catholique (1990, p. 582).»

Il serait regrettable de ne point souligner l'importance du lien ténu qui, dans l'œuvre de Broch, rattache les thématiques du sentiment amoureux et de la découverte prométhéenne; d'omettre de signaler l'existence de l'alternance observée dans *La Mort de Virgile* entre les moments où une lumière aveuglante envahit l'atmosphère dans laquelle se situent les personnages de Virgile et de Plotia et ceux où le paysage se décolore; ladite alternance témoigne de ce que Broch associe le règne du personnage d'Auguste César à un monde crépusculaire (1955, p. 291) et corrèle le discours amoureux énoncé par le héros de *La Mort...*, avec la complicité de son interlocutrice, Plotia, à cette lumière incandescente dont le surgissement impromptu symbolise assurément le gain remporté par Virgile au plan de la connaissance :

Oh, impossible d'écarter le bruit, dit Virgile après que la déesse Renommée soit intervenue, impossible d'écarter le son lumineux, impossible d'écarter la stratification aveuglante des couches de lumière [...] l'émeute de lumière n'était aucunement calmée, et le tonnerre ne cessait pas, au contraire, il devenait plus distinct et de plus en plus orageux, il remplit toute l'étendue du monde visible, il remplit les bois et les montagnes, la chambre et les eaux, et devint si irrésistiblement impétueux que les hommes interrompirent leurs travaux et restèrent figés [...] (1955, p. 278-279).

L'amour suscite l'éveil. Le poète est *aveuglé* et *assourdi* par une révélation fracassante qui provoque une *révolution* («l'émeute de lumière n'était aucunement calmée»). Dans une telle situation, il lui est «impossible d'écarter le bruit [...] impossible d'écarter la stratification aveuglante», impossible de se retrancher du monde alors que l'existence de celui-ci est révélée, alors que le monde est donné à percevoir, donc à connaître, dans sa totalité («[le tonnerre] remplit toute l'étendue du monde visible»). Au déclenchement de l'émeute de lumière succède cependant le crépuscule. La faute en revient probablement à Renommée⁴.

On s'en souvient, Renommée attise, dans *l'Énéide*, la colère du roi Irbas en lui révélant l'existence de cette relation amoureuse, suite à quoi ce dernier s'adresse à Jupiter pour lui faire part de son grief à l'endroit de Didon, ce qui, finalement, incitera Jupiter à

⁴ Cette divinité évoquée et par le héros de *La Mort...* et par l'écrivain Virgile dans *L'Énéide* au moment où Énée doit quitter Didon après que le bruit ait couru au sujet du lien amoureux qui unit celle-ci à celui-là.

intervenir en vue de rappeler à Énée quel est son destin : «il [Énée] devait être celui qui régirait l'Italie grosse d'empires et frémissante de guerres», affirme un Jupiter indigné à son fils Mercure; Jupiter ajoutera, toujours à propos d'Énée : «Si l'éclat d'une telle destinée n'a rien qui l'enflamme, si l'homme, personnellement, ne veut rien entreprendre pour sa gloire, le père va-t-il envier à son Ascagne [fils d'Énée] les collines de Rome (1991, p. 138, nous soulignons) ?» Dans les oeuvres de Virgile et de Broch, *l'irrégularité, la déviation de parcours*, bref, *l'événement imprévisible, contingent*, qui survient, par exemple, quand Énée déjoue les attentes entretenues à son égard par les Dieux, ou lorsque, chez Broch, «les hommes [interrompent] leurs travaux», sont associés à une révolution de la connaissance que les amoureux *pourraient* provoquer.

Virgile s'intéresse à la question de la prédestination. Broch à l'existence des lois qui régissent l'existence. Lire les citations provenant de *l'Énéide* dont est truffé *La Mort de Virgile* comme des «récits» du drame vécu par le personnage de Virgile, écartelé entre sa propension à vouloir s'affranchir du déterminisme et ses penchants à obéir à César, n'équivaut pas à surinterpréter l'œuvre de Broch ni à faire violence à celle-ci pour y reconnaître ce schéma, esquissé précédemment à grands traits : déterminisme = perte en rationalité, contingence = gain en rationalité, car il convient d'insister sur l'importance de ce fait : le discours amoureux énoncé par le personnage de Virgile en compagnie de son interlocutrice Plotia rend compte du caractère subversif propre à leur union. L'acquisition de la connaissance ne saurait donc être envisagée indépendamment de son corollaire, la transgression de la loi qui assujettit l'existence au déterminisme.

Virgile et Plotia sont en proie à la honte. La même que celle éprouvée par Adam et Ève à l'instant où ils transgressent la loi divine. L'un des principaux intertextes bibliques contenus dans *La Mort de Virgile* se lit comme suit : «même dans la tête du serpent enroulé autour du tronc de l'arbre [de la connaissance, bien sûr] [...] il y avait de la douceur». À cet intertexte s'en greffe un autre, tout aussi capital. Celui où Broch décrit la réaction provoquée par l'intervention de Renommée chez les amoureux chassés du paradis :

impossible d'écarter l'ombre de la Renommée, affirme le narrateur de *La Mort...*, *l'ombre affreuse suscitant la honte* de toute sa statue gigantesque, annonçant avec un

terrible plaisir malin, des choses arrivées et non arrivées : ``*Vous n'avez pas le droit de faire l'amour, vous n'avez pas le droit, César seul en a le droit* (1955, p. 276, 278, nous soulignons).``

Finalement, Broch, lorsqu'il décrit les actions de Renommée et affiche ses emprunts effectués à même l'*Énéide*, opère quelques déplacements en substituant au motif de la prédestination divine celui d'une loi dont le représentant n'est nul autre qu'Auguste César. Les inflexions que Broch fait subir à l'*Énéide* ont donc pour effet de présenter au lecteur de *La Mort de Virgile* le phénomène du déterminisme comme étant lié au régime politique et non, comme c'est le cas dans l'*Énéide*, aux Dieux.

Alors qu'Énée se soustrait à l'emprise qu'exerce sur lui le Destin, le personnage de Virgile désobéit symboliquement à la loi promulguée par César. Rappelons-le : ce dernier exige que chaque Romain renonce à l'exercice de sa liberté pour servir l'État. Le prestige de l'État équivaut, selon lui, à celui d'un Dieu. César refuse donc d'admettre que l'homme ne soit pas prédestiné à accomplir un rôle au sein de la société. Il ne peut non plus accorder à Virgile que l'empire romain ait un caractère transitoire; qu'il est, par conséquent, souhaitable de le transformer en affranchissant les esclaves :

L'État, martèle César, en laissant l'individu participer à la puissance de choc, lui procure le sentiment de la liberté vers laquelle il tend ses efforts, car cette aspiration est intrinsèque à la nature humaine, et elle veut être satisfaite. Et c'est uniquement le bien public, représenté par l'État, qui offre une protection à cette liberté. Dans l'État, elle est accessible à tous, même à l'esclave, et c'est pourquoi elle est supérieure à la liberté de la glèbe dont tu parles, *car c'est la liberté d'un ordre divin* (1955, p. 333, nous soulignons).

La liberté de la glèbe est celle dont Virgile, le principal interlocuteur de César, se fait le fervent défenseur. Cette liberté devrait normalement prévaloir sur la liberté octroyée à l'État gouverné par un empereur qui veut jouir d'un pouvoir divin, pouvoir sans lequel les dogmes qu'il promet (l'empire romain doit, afin de fonctionner adéquatement, reposer sur un régime esclavagiste, etc.) seraient illégitimes. Broch lit Virgile de manière à corroborer ses propositions relatives à l'existence d'un appareil étatique tentaculaire conçu par les politiciens qui promeuvent les religions de substitution et interdisent aux individus composant les

masses de s'affranchir du déterminisme les prédestinant, tel Énée, à favoriser l'essor des empires, quitte à provoquer des conflits, à déclencher des guerres et, comme l'on fait les dirigeants du parti national-socialiste, à ré-instaurer le régime esclavagiste. «Et l'État hitlérien est ainsi devenu le paradigme du totalitarisme, écrit Broch dans sa *Théorie...* Car la terreur de l'État totalitaire, qu'il soit nazi, soviétique ou fasciste, repose sur la magie de l'esclavage. Une extrême ``chosification`` de l'homme a lieu (2008, p. 446)».

Dans *La Mort de Virgile*, le régime, il faut bien le dire, totalitariste, à la tête duquel est placé César⁵ correspond au règne de l'obscurantisme. Au monde crépusculaire où chacun doit renoncer à exercer sa liberté pour servir l'État, où, de plus, le politicien César gouverne en vue de satisfaire les besoins ressentis par les individus composant les masses, s'oppose celui de l'Éden habité par les amoureux, en l'occurrence Virgile et Plotia, qui *commettent un péché, provoquent une révolution de la connaissance, bref, exposent l'humanité à un danger* au moment où ils consomment leur amour. Réaliser une découverte, c'est être foudroyé. C'est confronter l'humanité à un péril. En contrepartie, le coup de tonnerre décrit par le narrateur de *La Mort de Virgile* en est un qui révèle au héros l'existence du monde, appréhendé dans sa *totalité*; le feu dérobé aux Dieux, le péché originel, représentent, par conséquent, tout à la fois un danger et un bienfait; un mal et un bien.

⁵ Théodore Ziolkowski qualifie ce personnage de «totalitaire idéalisé (1991, p. 84)». Jean-Paul Bier, pour sa part, répertorie des termes aux connotations fascistes au sein du discours prononcé par le personnage d'Auguste César; il se réfère cependant à l'édition allemande de *La Mort de Virgile*, car les termes en question sont absents de la traduction française (1974, p. 130-133). Tout aussi indispensable à la compréhension du poème de Broch que l'est l'ouvrage de Bier, la «Critique et dépassement de la littérature» énoncée par Jacques Pelletier à partir de la lecture de *La Mort de Virgile* (incluse dans son *Que faire de la littérature ? L'exemple de Hermann Broch*) propose une définition de la connaissance littéraire, conçue, dans un premier temps, comme un moyen d'établir une médiation entre le monde des vivants et celui des morts, puis, dans un deuxième, telle une manière d'élargir les frontières du Soi pour englober autrui et, enfin, dans un troisième, comme le corollaire d'un engagement socio-politique. L'importance de cette dernière dimension propre à la connaissance artistique n'a guère été soulignée avant la publication de *Que faire de la littérature ?* Elle figure pourtant, observe Pelletier, au cœur de *La Mort de Virgile*. En effet, la renonciation au sacrifice de l'*Énéide* auquel consent le personnage de Virgile témoigne d'une volonté de sa part d'accorder davantage d'importance au destin des esclaves qu'à son oeuvre. Il préfère léguer celle-ci, aussi imparfaite soit-elle, du moins à ses yeux, à la postérité après avoir obtenu de César le droit d'affranchir les esclaves employés naguère par lui, Virgile, plutôt que de brûler son oeuvre, comme il l'avait d'abord souhaité (Pelletier, 2005, p. 211-212).

Il convient de lire les intertextes cartésiens, virgiliens, bibliques et marxiens présents dans *Les Somnambules*, *La Mort de Virgile* et la *Théorie de la folie des masses* en accordant une attention toute particulière tant à la question du déterminisme qu'à celle de la contingence. Lors de la rédaction de son premier roman, Broch traite de la primauté du *sum* sur le *cogito*, de la Vie sur la Raison, de l'irrationalité sur la rationalité, quand il démontre que les agissements d'Huguenau sont conditionnés par l'influence qu'exerce sur ce dernier le *style* de l'époque. Impossible de se soustraire à l'emprise du déterminisme historique lorsqu'on personnifie ce style. N'y aurait-il pas lieu cependant d'exposer une telle situation différemment ? Oui, assurément. On en conviendra sans peine. Le penseur prométhéen cogite. Pourtant, on peut associer celui-ci au *sum* sans pour autant commettre une erreur. En effet, le penseur canalise les puissances de Vie. Draine les forces de l'Irrationnel pour les orienter vers un but dont on peut se figurer l'existence en l'associant à l'acte prométhéen. Celui consistant à créer de nouvelles valeurs. À rationaliser l'Irrationnel.

Les mathématiques sont dépourvues de style. La nature aussi. Ni l'Irrationnel ni le Rationnel ne présentent des qualités stylistiques. En fait, tout style résulte de la synthèse entre la Vie et la Raison (Broch, 1990, p. 702). Ce pourquoi le penseur prométhéen, même s'il enfreint, d'une certaine manière, la règle du déterminisme historique, doit, dans le but d'inventer un style, s'adonner à une incursion dans le monde sous-terrain au sein duquel on avance tout en étant guidé par la main de Dieu.

Le style combine des éléments de prime abord antithétiques. Le style provient également de la rencontre entre un créateur singulier, original, et une collectivité associée à une époque précise, collectivité dont il favorise l'émergence en lui donnant un caractère *distinctif*. Le créateur représente la masse en même temps qu'il s'en distingue. Les puissances de Vie sont canalisées par la Raison grâce à son intervention. Le déterminisme historique se manifeste à l'attention de l'ensemble des individus après qu'ait été inventé un style. Car l'artiste révèle l'existence du style propre à son époque. Le déterminisme transparaît au sein de son oeuvre. Le style de celle-ci ne peut, en contrepartie, être conçu indépendamment de la rupture provoquée au plan du déterminisme par la révolution de la connaissance. Broch corrèle les notions de déterminisme et de contingence. Lie l'Irrationnel au Rationnel. Mime — et tente, peut-être, — d'accomplir, dans *Les Somnambules*, le processus par l'entremise

duquel les valeurs sont créées au moyen de l'adjonction du discours scientifique au roman de la connaissance irrationnelle. Associe, finalement, le penseur prométhéen à l'individu crépusculaire.

Broch est toujours d'actualité. En 2008, Jean Bédard publie un essai intitulé *Le Pouvoir ou la vie. Repenser les enjeux de notre temps*, enjeux repensés à partir, notamment, de la lecture de l'œuvre de Broch. Le moment-clé du *Pouvoir ou la vie* ? Quand Bédard aborde la question de la beauté intrinsèque à la nature et de la cruauté qu'on prête à celle-ci. Si la nature est belle, en revanche, il lui manque cette qualité éthique qui appartient à l'homme. L'homme a abouti dans une impasse en choisissant, pour se prémunir contre les dangers auxquels l'expose, entre autres menaces, un environnement hostile, d'exercer un pouvoir, de dominer, par conséquent, cet environnement, quitte à le ravager et, par le fait même, à entraîner la perte de l'humanité à plus ou moins longue échéance. Tel le nouveau-né, le tyran souhaite découvrir jusqu'où s'étendent les limites de son pouvoir. Et de même que le jeune enfant éprouve de l'angoisse à l'idée que les limites entravant l'exercice de son pouvoir se révèlent inexistantes lorsque ses parents manquent d'autorité à son égard, de même le tyran éprouve de l'angoisse à l'idée de devoir braver les dangers afin de se prouver à lui-même qu'il jouit d'un pouvoir illimité, donc, se situe à l'abri des menaces auxquelles l'expose une nature cruelle.

Quiconque exerce un pouvoir sans se soucier de l'éthique devient prisonnier d'un cercle vicieux. Bédard écrit à propos de la mort : «Plus on la craint, plus on l'engendre. On la défie en allant à toute vitesse à moto ou en escaladant une falaise sans protection. Chaque fois qu'elle recule, on a l'impression de l'avoir un peu vaincue (2008, p. 139).» Plus on exerce son pouvoir, plus on accroît sa vulnérabilité. Plus on devient vulnérable, et plus on se sent obligé d'accroître l'étendue de notre pouvoir pour obtenir la preuve de l'existence de notre prétendue invincibilité. Pour sortir d'un tel cercle vicieux, il convient de repenser la nature à la lumière des enseignements transmis par les savants modernes. Voici ce qu'ils nous apprennent :

À l'aurore du XXe siècle, écrit Bédard, le cosmos était devenu totalement autonome, il reposait sur ses propres forces, ses propres données, ses propres mécanismes. Il avait perdu sa finalité et, de ce fait, il était tombé dans l'absurde. [...] Les nouvelles théories des 30 dernières années annoncent un changement majeur : il est possible

que le cosmos fasse demi-tour et indique une tout autre direction que celle de la mort. Cela pourrait remanier nos réflexes de domination et diminuer notre si grand amour de la mort (2008, p. 251).

En somme, la conception de la nature qui met en valeur la beauté lui étant propre tout en soulignant l'incompatibilité entre celle-ci et la bonté est dépassée. Bédard traite de la question de la nature en adoptant deux perspectives différentes mais complémentaires. Il soutient, dans un premier temps, qu'à l'homme incombe d'accomplir la tâche consistant à remédier à la lacune propre à la nature. La nature et l'homme se complètent. Celui-ci adjoint le principe éthique à la composante esthétique inhérente à celle-là. La renonciation partielle à l'exercice du pouvoir passe donc par l'adoption d'une tout autre optique que celle adoptée par les générations antérieures à la nôtre, qui doit, pour assurer la survie des générations futures, corréler l'esthétique à l'éthique, ou encore, et dit autrement, penser la nature et l'homme en insistant sur l'importance des liens de réciprocité qui les unissent.

Autant l'homme se montre enclin à admirer les splendeurs que recèle son environnement, autant la nature lui paraît hostile quand il n'intervient pas en vue d'y introduire l'éthique. Le montagnard, écrit Bédard, pratique son sport dans le but de «ressentir cette émotion terrible et pourtant envoûtante que la beauté du réel a besoin de notre bonté à nous, comme si c'était à nous de faire le monde meilleur (2008, p. 244).» Cette réflexion convaincante s'inscrit dans le prolongement de l'œuvre de Broch. L'auteur de *La Mort de Virgile* conçoit l'esthétique dénuée de finalité éthique comme une manifestation apparentée à la cruauté, cependant qu'il envisage la subordination de l'esthétique au principe éthique tel le résultat d'un gain remporté au plan de la connaissance.

Bien sûr, le traitement réservé aux notions de l'éthique et de l'esthétique diffère selon qu'on se réfère à l'œuvre de Bédard ou à celle de Broch; pour ce dernier, la beauté est, dans le meilleur des cas, empreinte d'irrationalité étant donné qu'elle résulte de la découverte réalisée au moment où l'inconnu tend à se transformer en son contraire, suscitant ainsi une révélation qui provoque une jouissance esthétique chez le consommateur d'art⁶, alors que Bédard, en

⁶ Pour être bien clair : la bonne esthétique est empreinte d'irrationalité parce qu'elle incite l'amateur d'art à s'orienter vers un but axiologique situé en partie hors de sa portée. Voir l'essai de Broch «Le Mal dans les valeurs de l'art», tout particulièrement le chapitre intitulé «Formalisation

revanche, repense la nature en vue d'élaborer une éthique du pouvoir compatible avec l'esthétique, éthique qui plaide en faveur de la nécessité pour l'homme de coopérer avec la nature pour parvenir à réaliser ses objectifs. Le problème demeure toutefois le même chez Broch et Bédard, bien qu'il soit exposé différemment selon qu'on se réfère à l'un ou l'autre de ces penseurs. La beauté conçue indépendamment de l'éthique revêt un caractère mortifère. Elle suscite un malaise. Tant le Broch de l'essai «Le Mal dans les valeurs de l'art» que Bédard démontrent l'existence d'un caractère complémentaire propre à l'éthique et à l'esthétique pour remédier à cette situation.

Afin, semble-t-il, de convaincre ceux qui, parmi ses lecteurs, douteraient encore du bien-fondé de sa théorie après avoir pris connaissance de l'argument suivant lequel la nature ne serait pas entièrement dépourvue de finalité éthique puisque l'homme comble la lacune propre à celle-ci, Bédard développe une autre perspective qui, comme il fut mentionné précédemment, s'ajoute à la première, voire la complète (quelques réserves qu'on puisse entretenir au sujet de l'existence, à notre sens, problématique, du lien qui unit la deuxième perspective à la première. Nous y arrivons à l'instant.) En accord avec cette seconde perspective, la nature serait comme un chef-d'œuvre artistique dont l'auteur ne laisse jamais tout à fait transparaître son intention pour accroître de cette façon le plaisir ressenti par son public. Si le dessein poursuivi par l'artiste n'est qu'à demi-intelligible, en revanche, la finalité propre à la nature tend à se dérober à notre entendement.

La deuxième perspective adoptée par Bédard s'oppose quelque peu à la première : «Il n'y a de beauté que si le ``connaître`` avance mais n'aboutit pas. Si une oeuvre en vient à être capturée et complètement assujettie au principe mathématique [...] cette œuvre soudain n'a plus de valeur esthétique», écrit Bédard (2008, p. 261) alors qu'il signe de fort belles pages (dans lesquelles l'influence de Broch est palpable) traitant du principe éthique, à la fois présent, selon l'hypothèse que l'on est en droit d'émettre à la lumière des enseignements transmis par les savants, et inaccessible, du moins, en partie, à l'entendement humain, dont le propre est de progresser indéfiniment en direction d'un but empreint d'un caractère mystérieux comparable à celui conçu par l'intermédiaire des grandes réussites artistiques et rationnelle et but irrationnel (1966, p. 340-343)». Le «Mal dans les valeurs de l'art», c'est le rationalisme, y explique, en substance, l'essayiste.

de la nature, ce chef-d'œuvre absolu que l'on aurait tort d'associer uniquement à l'esthétique. Ainsi, Bédard se contredit. Et alors ? L'auteur du *Pouvoir ou la vie* traite d'une question complexe. Il *essaie* de fournir une réponse. Là est l'important.

Les idées reçues véhiculées à propos d'une nature prétendument cruelle incitent les tyrans à remédier à l'angoisse qui les étroit à l'idée qu'ils soient mortels en s'efforçant de remporter à tout prix une victoire, ainsi que le dirait Broch. Il convient, par conséquent, de tenter, à l'instar de Bédard, de repenser le lien entre l'homme et le milieu dans lequel il évolue afin d'éviter que l'hostilité qu'on prête à la nature n'entraîne notre perte, qui pourrait bien, justement, résulter de cette avidité de pouvoir incitant les hommes à se soumettre la nature dans l'espoir, à vrai dire, tout à fait vain, d'en triompher. Broch, pour sa part, voit juste lorsqu'il signale que l'un des principaux enjeux auxquels nous sommes confrontés consiste à remporter une victoire sur la victoire, étant donné que le désir de vaincre, donc, d'exercer un pouvoir illimité, obnubile ses contemporains, qui vivent dans un monde où les valeurs s'agrègent autour d'un centre axiologique apparenté à l'argent. Dans un tel contexte, chacun est animé par un esprit de compétition. Chacun cherche, de plus, à connaître les états seconds procurés par les ivresses en tous genres. Devient parfois en proie à la folie des grandeurs. Souhaite, en définitive, jouir d'un pouvoir absolu.

Selon Broch, Bédard et aussi Yvon Rivard, dont les réflexions recueillies dans son dernier essai, *Une Idée simple* (2010), sont nourries par la lecture des oeuvres de Broch, il convient de formuler «[l]'hypothèse de l'âme» (Rivard intitule ainsi la troisième partie d'*Une Idée simple*), de soutenir qu'au sein de la nature envisagée dans sa globalité, la vie triomphe de la mort, car, écrit Bédard, la «beauté du cosmos n'existe que parce que les formes, les constructions, les complexités telles que les atomes, les molécules, les cellules, les animaux disparaissent pour réapparaître différentes et à la longue plus complexes (2008, p. 261)». Bref, les savants modernes nous donnent à penser autrement la nature. Suivant cette optique, l'hypothèse de l'âme devient à tout le moins plausible, bien qu'il nous soit, certes, impossible de découvrir si l'existence de celle-ci est avérée ou non.

La conclusion à laquelle parvient Bédard aurait grandement satisfait Broch. Ce dernier aurait loué l'effort déployé par l'auteur du *Pouvoir ou la vie* afin de découvrir une

portion inexplorée du monde (la finalité éthique propre à la nature) en mettant à contribution des disciplines aussi variées que la philosophie, l'art, la psychologie et la science. Broch aurait également lu avec plaisir l'essai d'Yvon Rivard portant sur le *Pouvoir ou la vie*, essai intitulé «Sauter ou mourir»; Rivard y écrit : «c'est tout naturellement que Jean Bédard saute d'un savoir à l'autre [...] car la recherche de la vérité est, pour lui, une question de vie et de mort, une façon de s'engager lucidement dans le monde, dans cette aventure qui n'a probablement ni commencement ni fin (2010, p. 97)».

Effectuer un saut en dehors de sa discipline d'élection. Faire preuve d'un engagement social. Découvrir cette vérité qui, peut-être, et comme l'espèrent nos deux auteurs québécois qui dialoguent entre eux en ayant Broch pour interlocuteur, autorisera celui qui l'appréhendera à valider, d'une certaine manière, l'hypothèse de l'immortalité de l'âme. En prenant connaissance de ces trois impératifs contenus dans deux des oeuvres essayistiques majeures parues récemment au Québec, à savoir *Le Pouvoir ou la vie* et *Une Idée simple*, on réalise à quel point Broch est d'actualité. Réjouissons-nous de lire sous la plume de Rivard que «l'écrivain doit s'engager lucidement dans le monde». Célébrons la fin, imminente, espère-t-on, d'une époque où le littérateur réfugié dans une tour d'ivoire agit de manière irresponsable.

APPENDICE A

EXTRAITS PROVENANT DE L'OEUVRE DE BROCH

- A.1 Poème d'Ahasvérus figurant dans *Les Somnambules* (1990, p. 525-527) 139
- A.2 Texte provenant de la *Théorie de la folie des masses* (2008, p. 170-171) 141

Comme en un germe de miroirs marins futurs,
Dans une écume d'argent diaprée, reposent,
Haleine flottant sur l'étendue humide,
Les tremblants faisceaux d'or des lances du soleil.
Et là-bas, à cette frange du bout du monde
Où le ciel, afin de lui-même s'enfanter
Lui-même miroir d'une mer miroitante
Sombre dans le rêve d'Aphrodite endormie,
Était-ce jadis qu'il subit la rencontre ?
Était-ce jadis qu'il apprit la nouvelle,
Flèche lancée, criant des douleurs d'enfantement
Dans la contre-nature d'une douce violence ?
Étaient-ce des bois, autour des prés s'arrondissant,
Qui croulent et s'affaissent sous les pas du maudit ?
Car, retentissant, dans la pluie d'étincelles,
Il est un projectile emporté par la Voix.
Du prime éclat affreux son oeil est éclairé
Quand tourbillonnant dans les jaunes crevasses
Entre les rocs ardents il est précipité,
S'effondrant dans la violence effrénée.
Fracassé dans une vaine contention
De quitter dans la fuite le monde embrasé,
De retrouver le chemin des bois de cyprès,
Des halliers qui plongent leurs branches dans l'onde,
Où le jour et la nuit dans l'ombre se marient,
Où de tendres parfums s'exhalent et se cherchent —
Songe crépusculaire des hêtres et des pins, —
Eternellement il cherchera cette heure
Car pour l'éternité il en a l'oubli
Dès son terrible éveil en entendant la Voix,
Dès le grand jour soudain de la connaissance
L'emplissant à ras-bords, tandis que le non-être
Brisant ses attaches a divisé son être,
Ventre portant le doute, immensité, désert :
La mer était bien là et aussi des cyprès
Mais sur eux, la Voix a étendu sa chape
La Voix dont il est le trait dardé au zénith,
Cette voix à laquelle il est assujetti;
S'il retrouvait cette heure il serait purifié
Et les choses oubliées nouvellement sourdraient,
Resourdraient [*sic*] dans la lourde haleine marine,
Rives miroitant de hêtres et de prairies boisées.
Mais la connaissance, chez lui ressuscitée
D'un doute torturant à l'autre le pousse,
Elle le chasse par les étendues désertes,
Pour chercher la Voix qu'il a perdue sans cesse
Et quand il la fuit il la rejoint sans cesse
Par le Serment trompeur dont il s'est engagé
A celui qui jadis l'a choisi comme élu.

Trahison ! Et toute sa bouche se fait cri
Un cri encore plus fort que la connaissance
Un cri dans les hurlements premiers des ravins,
Cri s'effilochant dans l'éclat désertique
Cri de l'animal frustré de sa tanière
Cri du gibier forcé dans les ravins de feu
O cri de stupeur ! Cri d'un être visité !
Qui sent la stupeur, stupeur miraculeuse ?
Moi ? Ou est-ce mon Moi qui est dans la stupeur ?
Des bords de quels confins es-tu donc arrivée
Pensée, contingence profonde entre toutes ?
Parmi les espaces de la mort je flotte
Ahasvérus, et jette mon cri éternel
Dans l'enfer d'insomnie à la fauve clarté
Desséchant mes mains, se dessèche ma face,
Moi-même Ahasvérus, pour crier engendré
Banni de l'origine et aux gouffres traqué,
Aux cimes du Savoir, proie des doutes rongeurs,
Semeur de pierres, rassasié de poussière,
Dans les fers du savoir, de désir consumé,
Par des voix béni, mais de la Voix le maudit,
Le dispensateur béni du fruit défendu.

Si quelqu'un a jamais été doté d'une suprême conscience prométhéenne, c'est certainement Michel-Ange. Mais en dépit de cette titanesque acuité de conscience, en dépit de la liberté intérieure et de la volonté surhumaine qui s'expriment dans son oeuvre, il serait purement grotesque d'affirmer qu'il a par un acte créateur libre et volontaire donné le jour au baroque, dont cette oeuvre marque le moment inaugural! Il était bien au contraire le fils de son temps, tout comme les princes et les papes dont il exécuta les commandes, tout comme le peuple dont il était issu et à qui il inspirait une stupéfaction admirative. Si le baroque n'était pas déjà niché dans l'esprit et le corps de tous ces gens, s'il n'avait pas été leur forme de vie et de valeur, s'il n'avait pas poussé par nécessité en eux tous, jamais les commanditaires, l'artiste et le public n'auraient été à l'unisson comme ils le furent le plus souvent (ce qui naturellement n'empêchait pas les intrigues, les frictions, les coups bas, etc.). Si grand que soit l'individu qui porte et façonne son époque, celle-ci est toujours plus grande que lui, il n'est pas son créateur, il est sa créature, même si c'est la créature créatrice dont elle n'aurait pu se passer, sans laquelle elle n'aurait pas existé. Autant il serait donc absurde de demander s'il aurait pu y avoir un baroque européen sans Michel-Ange, autant on est fondé à s'interroger sur le Michel-Ange égyptien, ou indien, ou chinois, qui ont sûrement existé dans les périodes stylistiques plus ou moins analogues (mais décalées dans le temps) qu'ont connues ces pays. Car les évolutions stylistiques se retrouvent largement d'une culture à l'autre, et s'il n'est pas permis d'abuser de ce parallèle jusqu'à sa dernière extrémité spenglerienne, il peut néanmoins être utilisé comme un argument très puissant pour étayer l'hypothèse d'une loi cachée derrière les changements de style, d'une loi stylistique générale et supra-individuelle" à laquelle personne ne peut se soustraire, pas même la personnalité artistique [*sic*] la plus puissante et la plus affirmée.

RÉFÉRENCES

Oeuvres d'Hermann Broch

- Broch, Hermann. 1945. *The Death of Virgil*. Trad. de l'allemand par Jean Starr Untermyer. New York : Vintage, 493 p.¹
- Broch, Hermann. 1955. *La Mort de Virgile*. Trad. de l'allemand par Albert Kohn. Coll. «L'imaginaire». Paris : Gallimard, 444 p.
- Broch, Hermann. 1961. *Lettres (1929-1951)*. Trad. de l'allemand par Albert Kohn. Coll. «Du monde entier». Paris : Gallimard, 524 p.
- Broch, Hermann. 1966. *Création littéraire et connaissance*. Trad. de l'allemand par Albert Kohn. Coll. «Tel». Paris : Gallimard, 378 p.
- Broch, Hermann. 1968. *La grandeur inconnue. Écrits de jeunesse. Lettres à Willa Muir*. Trad. de l'allemand par Albert Kohn. Coll. «Du monde entier». Paris : Gallimard, 443 p.
- Broch, Hermann. 1988. *Les affaires du baron Laborde ou comment vendre du vent*. Trad. de l'allemand par Ruth Henry et Catherine Brousse. Coll. «Le Manteau d'Arlequin». Paris : Gallimard, 107 p.
- Broch, Hermann. 1990. *Les Somnambules*. Trad. de l'allemand par Pierre Flachet et Albert Kohn. Coll. «L'imaginaire». Paris : Gallimard, 727 p.
- Broch, Hermann. 1996. *The Sleepwalkers*. Trad. de l'allemand par Willa et Edwin Muir. New York : Vintage, 1996, 648 p.
- Broch, Hermann. 2001. *Autobiographie psychique*. Trad. de l'allemand par Laurent Cassagnau. Coll. «Tête-à-tête». Paris : L'Arche, 136 p.
- Broch, Hermann. 2005. *Logique d'un monde en ruines. Six essais philosophiques*. Trad. de l'allemand par Pierre Rusch et Christian Bouchindhomme. Coll. «Philosophie imaginaire». Paris : Éditions de l'éclat, 214 p.
- Broch, Hermann. 2008. *Théorie de la folie des masses*. Trad. de l'allemand par Pierre Rusch et Didier Renault. Coll. «Philosophie imaginaire». Paris : Éditions de l'éclat, 525 pages.

¹ Broch a participé à la traduction de cette oeuvre, bien qu'il ait refusé de faire état de sa contribution en ce domaine. La lecture de celle-ci est par conséquent indispensable.

Oeuvres littéraires

2001. *La Bible*. Paris : Bayard; Montréal : Médiaspaul, 3186 p.

Bernhard, Thomas. 1990. *Extinction. Un effondrement*. 1990. Trad. de l'allemand par Gilberte Lambrichs. Coll. «L'imaginaire». Paris : Gallimard, 508 p.

Gide, André. 1986. *Journal des Faux-Monnayeurs*. Paris : Gallimard, 112 p.

_____. 2008. *Les Faux-Monnayeurs*. Coll. «Folio plus classiques». Paris : Gallimard, 503 p.

Goethe, Johann Wolfgang von. 1954. *Les Souffrances du jeune Werther*. Trad. de l'allemand par Bernard Groethysen. Coll. «Folio Classique». Paris : Gallimard, 184 p.

_____. 2004. *Faust I et II. Une tragédie*. Trad. de l'allemand par Gérard de Nerval. Coll. «Petits classiques Larousse». Paris : Larousse, 494 p.

Hofmannsthal, Hugo von. 1970. *Andréas et autres récits*. Trad. de l'allemand par Eugène Badoux et Magda Michel. Coll. «L'imaginaire». Paris : Gallimard, 265p.

Joyce, James. 2004. *Ulysse*. Trad. de l'anglais par Jacques Aubert, Michel Cusin, Pascal Bataillard, Marie-Danièle Vors, Patrick Drevet, Bernard Hoepffner, Tiphaine Samoyault, Sylvie Doizelet, Jacques Aubert, Auguste Morel, Stuart Gilbert, Valéry Larbaud. Coll. «Du monde entier». Paris : Gallimard, 981 p.

Kafka, Franz. 1938. *Le Château*. Trad. de l'allemand par Alexandre Vialatte. Coll. «Folio». Paris : Gallimard. 530 p.

Krauss, Karl. 2000. *Les derniers jours de l'humanité*. Trad. de l'allemand par Jean-Louis Besson et Henri Christophe. Coll. «Marginales». Marseille : Agone; Montréal : Comeau et Nadeau, 235 p.

Mann, Thomas. 1995. *Romans et nouvelles. II. 1904-1924*. Trad. de l'allemand par Félix Bertaux, Maurice Betz, Louise Servicen, Charles Sigwalt et Denise Van Moppès. Coll. «La Pochothèque. Le Livre de poche». Paris : Librairie générale française, 1471 p.

Melville, Hermann. 1950. *Mardi*. Trad. de l'anglais par Charles Cestre. Paris : Marin, 509 p.

Musil, Robert. 1956. *L'Homme sans qualités*. 2 T. Trad. de l'allemand par Philippe Jacottet. Coll. «Points». Paris : Seuil.

_____. 1960. *Les Désarrois de l'élève Törless*. Trad. de l'allemand par Philippe Jacottet. Coll. «Points». Paris : Seuil, 236 p.

Virgile. 1991. *Énéide*. Trad. du latin par Jacques Perret. Coll. «Folio classique». Paris : Gallimard, 265 p.

_____. 1997. *Bucoliques. Géorgiques*. Trad. du latin par Paul Valéry et Jacques Dellile. Coll. «Folio classique». Paris : Gallimard, 352 p.

Études sur l'œuvre d'Hermann Broch

1991. *Europe 69 : Robert Musil. Hermann Broch*, no 741/742, 208 p.

Anstett, Jean-Jacques. 1956. «Le romantisme de Hermann Broch». *Études Germaniques*, no 3, p. 224-239.

Arendt, Hannah. 1949. «The achievement of Hermann Broch». *The Kenyon Review*, vol 11, no 3, p. 476-483.

_____. 1974. *Vies politiques*. Trad. de l'anglais et de l'allemand par E. Adda, J. Bontemps, B. Cassin, D. Don, A. Kohn, P. Lévy, A. Oppenheimer-Faure. Coll. «Tel». Paris : Gallimard, 330 p.

Bier, Jean-Paul. 1970. «Le Double problème de la démarche créatrice dans les théories esthétiques de Hermann Broch». *Revue belge de philologie et d'histoire*, no 3, p. 822-849.

_____. 1974. *Hermann Broch et «La Mort de Virgile»*. Coll. «Thèmes et textes». Paris : Larousse, 224 p.

Blanchot, Maurice. 1959. *Le Livre à venir*. Coll. «Folio essais». Paris : Gallimard, 340 p.

Boyer, Jean. 1954. *Hermann Broch et le problème de la solitude*. Coll. «Allemagne d'Aujourd'hui». Paris : Presses universitaires de France, 61 p.

Bowie, Andrew. 1984. «The Novel and the Limits of Abstraction : Hermann Broch's *Die Schlafwandler*». *Journal of European Studies*, vol 14, no 54, p. 96-116.

Chardin, Philippe. 1983. *Le roman de la conscience malheureuse. Svevo, Gorki, Proust, Mann, Musil, Martin du Gard, Broch, Roth, Aragon*. Coll. «Histoire des idées et critique littéraire». Genève : Droz, 339 p.

Cohn, Dorrit Claire. 1966. *The Sleepwalkers. Elucidations of Herman's Broch trilogy*. Coll. «Stanford Studies in Germanics and Slavics». La Haye, Paris : Mouton, 179 p.

- Dowden, Stephen D. (dir.). 1988. *Hermann Broch. Literature, philosophy, politics. The Yale Broch Symposium 1986*. Coll. «Studies in German literature, linguistics, and culture». Columbia : Camden House, 357 p.
- Esposito, Roberto. 2005. *Catégories de l'impolitique*. Trad. de l'italien par Nadine Le Lizrin. Coll. «L'ordre philosophique». Paris : Seuil, 245 p.
- Gabolde, Isabelle. 2008. «Métaphysique, profondeurs des temps et conscience historique. Une forme de roman débordant le cadre esthétique». Thèse de doctorat, Allemagne, Université Reinisch-Westfälischen, 501 p.
- Halsall, Robert. 2000. *The problem of Autonomy in the Works of Hermann Broch*. Coll. «European University Studies. German Language and Literature». New-York : Peter Lang, 260 p.
- Hardin, James. 1970. «The Theme of Salvation in the Novels of Hermann Broch». *PMLA*, vol 85, no 2, p. 219-227.
- _____. 1974. «Hermann Broch's Theories on Mass Psychology and *Der Versucher*». *The German Quaterly*, vol 47, no 1, p. 24-33.
- Herd, Eric W. 1970. «Hermann Broch and The Legitimacy of The Novel». *German Life and Letters. A Quartely Review*, vol 24, no 1, p. 262-277.
- Horrocks, David. «The Novel as Parable of National Socialism : On the Political Significance and Status of Hermann Broch's *Bergroman*». *Modern Language Review*, vol 86, no 2, p. 361-371.
- Jäckel, Hartmut. 1988. «Hermann Broch and Politics». *Voir Dowden*. 1988.
- Kundera, Milan. 1986. *L'Art du roman*. Coll. «Folio». Paris : Gallimard, 198 p.
- _____. 1995. *Les Testaments trahis*. Coll. «Folio». Paris : Gallimard, 324 p.
- _____. 2005. *Le Rideau*. Paris, Gallimard, 197 p.
- Lützel, Paul Michael (dir.). 2003. *Hermann Broch, Visionary in Exile. The 2001 Yale Symposium*. Coll. «Studies in German literature, linguistics, and culture». Rochester (NY) : Camden House, 266 p.
- Marleau, Patrick. 2003. «La Légitimité de l'œuvre d'art dans *La Mort de Virgile*». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 135 p.
- Osterle, Heinz D. 1971. «Hermann Broch, Die Schlafwandler : Revolution and Apocalypse». *PMLA*, vol. 86, no 5, p. 946-958.

- Pelletier, Jacques. 1997. *Situation de l'intellectuel critique. La Leçon de Broch*. Coll. «Documents». Montréal : XYZ, 227 p.
- _____. 2005. *Que faire de la littérature ? L'Exemple de Hermann Broch*. Coll. «Essais critiques». Québec : Nota Bene, 2005, 273 p.
- Rabaté, Jean-Michel. 1983. «Le sourire du somnambule : de Broch à Kundera». *Critique*, no 433-434, p. 505-521.
- _____. 1986. *La Beauté amère. Fragments d'esthétique. Barthes, Broch, Mishima, Rousseau*. Coll. «L'or d'Atalante». Seyssel (Fr.) : Champ Vallon, 205 p.
- Rivard, Yvon. 1993. *Le Bout cassé de tous les chemins*. Coll. «Papiers collés». Montréal : Boréal, 214 p.
- _____. 2006. *Personne n'est une île*. Coll. «Papiers collés». Montréal : Boréal, 258 p.
- _____. 2010. *Une Idée simple*. Coll. «Papiers collés». Montréal : Boréal, 241 p.
- Roche, Mark W. 1992. «National Socialism and The Disintegration of Values : Reflections on Nietzsche, Rosenberg and Broch». *The Journal of Value Inquiry*, vol 26, p. 367-380.
- Sautter, Sabine. 1999. «Irrationality and the Development of Subjectivity in Major Novels by William Faulkner, Hermann Broch, and Virginia Woolf». Thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 273 p.
- Scarpetta, Guy. 1985. *L'Impureté*. Coll. «Figures». Paris : Grasset, 389 p.
- Schmid, Sigrid. 2001. *Hermann Broch. Éthique et esthétique*. Trad. de l'allemand par Olivier Mannoni. Coll. «Perspectives germaniques». Paris : Presses universitaires de France, 206 p.
- Schlant, Ernestine. 1968. «Hermann Broch's *Sleepwalkers* : Dialectical Structure and Epistemological Unity». *Germanic Review*, vol 43, no 3, p. 201-214.
- _____. 1978. *Hermann Broch*, Boston : Twayne publishers, 192 p.
- Skwara, Érich Wolfgang. 1988. «Mind and World and No Way Out. A Response to Joseph Strelka». *Voir Dowden*. 1988.
- Vultur, Ioana. 2003. *Proust et Broch : les frontières du temps, les frontières de la mémoire*. Coll. «Littératures comparées». Paris : L'Harmattan, 442 p.
- White, John J. 1959. «The Identity and Function of Bertrand in Hermann Broch's *Die Schlafwandler*». *German Life and Letters. A Quartely Review*, vol. 21, p. 135-144.

Ziolkowski, Théodore. 1990. «Une mission humaine». Trad. de l'anglais par Nelly Stéphane. *Voir Europe 69 : Robert Musil. Hermann Broch.* 1990.

Ouvrages théoriques

Agazzi, Evandro. 1987. *Philosophie, science, métaphysique.* Fribourg : Suisse Éditions universitaires, 85 p.

Bédard, Jean. 2008. *Le Pouvoir ou la vie. Repenser les enjeux de notre temps.* Montréal : Fides, 344 p.

Bensaïd, Daniel. 1995. *Marx l'intempestif. Grandeurs et misères d'une aventure critique, XIXe-XXe siècles.* Paris : Fayard, 415 p.

Canetti, Elias. 1966. *Masse et puissance.* Trad. de l'allemand par Robert Rovini. Coll. «Tel». Paris : Gallimard. 526 p.

Carrière, Jean-Claude. 2005. *Einstein, s'il vous plaît.* Coll. «Poches». Paris : Odile Jacob. 252 p.

Cassirer, Ernst. 1972. *La philosophie des formes symboliques.* 3 t. Trad. de l'allemand par Ole Hansen-Love, Jean Lacoste et Claude Fronty. Coll. «Le Sens commun». Paris : Minuit.

Comte, Auguste. 1988. *Discours sur l'ensemble du positivisme.* Coll. «GF». Paris : Flammarion. 464 p.

Coquio, Catherine et Régis Salado (dir.). 1998. *Fiction et connaissance. Essais sur le savoir à l'œuvre et l'œuvre de fiction.* Coll. «Critiques littéraires». Paris : L'Harmattan, 432 p.

Dällenbach, Lucien. 1980. «Réflexivité et lecture». *Revue des sciences humaines*, vol XLIX, no 177, p. 23-37.

Descartes, René. *Discours de la méthode.* 1973. Coll. «Le Livre de poche». Paris : Librairie générale française, 228 p.

_____. 1992. *Méditations métaphysiques. Objections et réponses suivies de quatre lettres.* Coll. «GF». Paris : Flammarion. 574 p.

Descombes, Vincent. 1987. *Proust. Philosophie du roman.* Coll. «Critique». Paris : Minuit. 338 p.

- Dumoulié, Camille. 2002. *Littérature et philosophie. Le Gai savoir de la littérature*. Coll. «U. Lettres». Paris : Armand Colin, 192 pages.
- Esposito, Roberto. 2000. *Communitas. Origine et destin de la communauté*. Trad. de l'italien par Nadine Le Lizrin. Coll. «Les essais du collège international de philosophie». Paris : Presses universitaires de France, 166 p.
- Freud, Sigmund. 1985. *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*. Trad. de l'allemand par Bertrand Féron. Coll. «Folio essais». Paris : Gallimard, 342 p.
- Hadot, Pierre. 1963. *Plotin ou la simplicité du regard*. Coll. «La Recherche de l'absolu». Paris : Plon, 189 p.
- Jung, Carl Gustav. 1964. *Dialectique du moi et de l'inconscient*. Trad. de l'allemand par Roland Cahen. Coll. «Folio Essais». Paris : Gallimard, 334 p.
- _____. 1982. *L'homme à la découverte de son âme. Structure et fonctionnement de l'inconscient*. Trad. de l'allemand par Roland Cahen. Coll. «Petite bibliothèque Payot». Paris : Payot, 341 p.
- Kant, Emmanuel. 1980a. *Critique de la raison pure*. Trad. de l'allemand par Alexandre J. L. Delamarre et François Marty à partir de la traduction de Jules Barni. Coll. «Folio Essais». Paris : Gallimard, 1018 p.
- _____. *Critique de la raison pratique*. 1980b. Trad. de l'allemand par Luc Ferry et Heinz Weismann. Coll. «Bibliothèque de La Pléiade». In *Des Prologomènes aux écrits de 1791*. T. 2 des *Œuvres complètes*, p. 607-804. Paris : Gallimard.
- Lukacs, Georg. 1968. *La Théorie du roman*. Trad. de l'allemand par Jean Clairevoye. Coll. «Tel». Paris : Denoël, 196 p.
- Macherey, Pierre. 1990. *À quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*. Coll. «Pratiques théoriques». Paris : Presses universitaires de France, 252 p.
- Marx, Karl. 1963. *Le Capital. Livre I*. Trad. de l'allemand par Joseph Roy. Coll. «Folio Essais». Paris : Gallimard, 1053 p.
- _____. 1998. *Manifeste du parti communiste*. Trad. de l'allemand par Émile Bottigelli. Coll. «Gf». Paris : Flammarion, 206 p.
- _____. 2007. *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Trad. de l'allemand par Grégoire Chamayou. Coll. «Gf». Paris : Flammarion, 126 p.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. 1972. *La Sainte famille ou Critique de la critique contre Bruno Bauer et consorts*. Trad. de l'allemand par Erna Cogniot. Paris : Éditions sociales, 256 p.

- _____. 1974. *L'Idéologie allemande, première partie. Thèses sur Feuerbach*. Trad. de l'allemand par Renée Cartel et Gilbert Badia. Coll. «Classiques du marxisme». Paris : Éditions sociales, 143 p.
- Ouellet, Pierre. 1992. *Voir et savoir. La perception des univers du discours*. Coll. «L'univers des discours». Candiac : Balzac, 539 p.
- Patočka, Jan. 1983. *Platon et l'Europe*. Trad. du tchèque par Erika Abrams. Coll. «Philosophie». Lagrasse : Verdier, 316 p.
- _____. 2007. *L'Europe après l'Europe*. Trad. de l'allemand et du tchèque par Erika Abrams. Coll. «Philosophie». Lagrasse : Verdier, 310 p.
- Pierrssens, Michel. 1990. *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*. Coll. «Problématiques». Lille : Presses universitaires de Lille, 185 p.
- Platon. 1950. *Le Banquet*. Trad. du grec par Léon Robin et Joseph Moreau. Coll. «Folio Essais». Paris : Gallimard, 183 pages.
- _____. 1993. *La République. Du régime politique*. Trad. du grec par Pierre Pachet. Coll. «Folio Essais». Paris : Gallimard, 551 pages.
- _____. 1999-2003. *Oeuvres complètes*. 2 t. Trad. du grec par Léon Robin et M. J. Moreau. Coll. «Bibliothèque de la Pléiade». Paris : Gallimard.
- Plotin. 1954-1956. *Énéades*. 6 t. Trad. du grec par Émile Bréhier. Paris : Les Belles Lettres.
- Reichenbach, Hans. 1995 *L'avènement de la philosophie scientifique*. Trad. de l'anglais par Mme G. Weill. Coll. «Bibliothèque de philosophie scientifique». Paris : Flammarion. 282 p.
- Schopenhauer, Arthur. 2001. *Philosophie et science*. Trad. de l'allemand par Auguste Dietrich. Coll. «Livre de poche. Classiques de la philosophie». Paris : Librairie générale française, 246 p.
- Weber, Max. 2003. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Trad. de l'allemand par Jean-Pierre Grossein et Fernand Cambon. Coll. «Bibliothèque des sciences humaines». Paris : Gallimard, 531 p.

Oeuvres musicales

Barraqué, Jean. *Oeuvres complètes*². Stefan Litwin, piano; Orchestre Klangforum Wien, Sylvain Cambreling, Jürg Wytenbach et Peter Rundel, chefs d'orch. Musique française d'aujourd'hui, WBR, CPO999 569-2, 1998. 3 disques compacts, 73 min 12 s., 70 min 10 s., 74 min 34 s.

Mozart, Wolfgang Amadeus. *Don Giovanni*. Orchestre de chambre d'Europe, Claudio Abbado, chef d'orch. Deutsche Grammophon, 000 2999 832, 2004. 3 disques compacts, 61 min 27 s., 61 min 27 s., 42 min 44 s.

² On compte parmi celles-ci : «Concerto» pour six formations instrumentales et deux instruments; «Le temps restitué» pour soprano, chœur et orchestre (texte Hermann Broch : *La Mort de Virgile*, trad. de l'allemand par Albert Kohn); «... au-delà du hasard» pour quatre formations instrumentales et une formation vocale (texte Jean Barraqué d'après une citation d'Hermann Broch); «Chant après chant» pour six batteurs, voix et piano (textes Jean Barraqué et Hermann Broch, *La Mort de Virgile*, trad. de l'allemand par Albert Kohn). La lecture de *La Mort de Virgile* inspire au compositeur l'ensemble de ces oeuvres.